



ACTE V, SCÈNE XII.

LE

MANOIR DE MONTLOUVIER,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE.

Par **M. ROSIER**,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN,
LE 11 FÉVRIER 1839.

NOTA. L'auteur laisse aux directeurs de province le soin de distribuer les rôles de ce drame.

<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>	<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>
GUILLAUME DE FLAVY, capitaine des armées du roi, gouverneur de Compiègne.	M. EUGÈNE GRAILLY.	UN SICAIRE.	M. HIPPOLYTE.
LE BATARD D'ORBENDAS, son barbier.	M. MÉLINGUE.	LA VICOMTESSE, femme de Guillaume de Flavy.	M ^{lle} GEORGES.
MELCHY, serviteur de Guil- laume de Flavy.	M. TOURNAN.	MARIE, jeune fille de 16 ans.	M ^{lle} THÉODORINE.
BRUNO, serviteur de d'Orben- das.	M. ALF. ALBERT.	MARTHA, femme de 40 ans.	M ^{me} DUPONT.
MARTIGNY, officier français.	M. ÉMILE DUPUIS.	L'ABBESSE de Sainte-Thérèse.	M ^{lle} GEORGES CADETTE.
		UNE DAME de l'Abbaye.	M ^{lle} CORDIER.
		OFFICIERS FRANÇAIS, GENTILSHOMMES DE LA MAISON DE GUILLAUME DE FLAVY.	

Sous le règne de Charles VII.

NOTA. Les personnages sont placés comme ils doivent l'être au théâtre. Le premier occupe la gauche du spectateur.

ACTE PREMIER.

Pavillon ouvert sur un parc. Porte à gauche et porte à droite. Au fond, des arbres et des fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUNO, venant du côté droit, et D'ORBENDAS
du fond.

BRUNO, se tournant du côté d'où il vient.
C'est un bien beau coup d'œil, qu'une table
splendiblement servie!

D'ORBENDAS, appelant.

Bruno ?

BRUNO.

Ah ! c'est vous ? Je venais ici répéter la chanson
que je dois chanter devant monseigneur.

D'ORBENDAS.

• Va faire seller mon cheval à l'instant.

BRUNO.

Est-ce que vous n'assisterez pas au banquet que le sire de Flavy donne aux capitaines français qui lui sont venus porter la nouvelle des dernières victoires sur l'armée anglaise ?

D'ORBENDAS.

Il faut bien que j'y assiste. Que ferait monseigneur, s'il n'avait pas là son barbier pour point de mire à ses plaisanteries ? Mais je veux partir immédiatement après ; va donc.

BRUNO, s'en allant.

J'y cours. (Revenant.) Est-ce que vous allez la voir ?

D'ORBENDAS, regardant autour de lui.

Oui, silence !

BRUNO.

Vous connaissez ma discrétion. Le hasard m'avait rendu maître de votre secret. J'aurais pu le vendre bien cher à notre seigneur le sire de Flavy.

D'ORBENDAS.

Cela t'aurait valu cent ducats de la part de monseigneur, et la mort de la part de son barbier.

BRUNO.

Vous m'auriez tué ?

D'ORBENDAS.

Sans pitié... mais je te connais : je sais que tu préfères la reconnaissance d'un ami à la munificence d'un maître.

Il lui tend la main.

BRUNO.

Et d'ailleurs, ne m'avez-vous pas sauvé la vie dans la dernière bataille contre les Anglais ? Après cela, que pourrais-je dire à monseigneur ? qu'à six lieues d'ici, près du manoir de Montlouvier, il y a une femme que vous allez voir, une femme que j'ai aperçue de loin à une fenêtre, témoignant à votre approche la joie la plus impatiente et la plus vive, mais dont il m'a été impossible de distinguer les traits.

D'ORBENDAS.

Il suffirait de cela pour exciter l'aventureuse curiosité de monseigneur : il a déjà remarqué mes fréquentes absences.

BRUNO.

Vous pensez qu'il s'occuperait d'une inconnue, au milieu de ces femmes charmantes, ravies à leurs maris, en ces temps de guerre et de désordre, et dont il égale la sombre tristesse de son manoir de Montlouvier ?

D'ORBENDAS.

La fantaisie pourrait lui en venir, je le connais ! J'ai été, pendant dix ans, son barbier, son compagnon d'armes et l'actif confident de ses amours. Certes ! il m'a généreusement récompensé des services que je lui ai rendus en amour comme en guerre. Grâce à lui, je suis riche ; j'ai des terres, un château ; mais pour le double de ma fortune, je ne voudrais pas que le sire de Flavy sût mon secret, ou qu'il vît cet ange une seule fois.

BRUNO.

Vous craindriez donc les séductions de monseigneur ?

D'ORBENDAS.

Ses violences, Bruno. Ses séductions, oh ! non. Elle est instruite, par mes soins, de ce qu'elle doit redouter dans le monde. La guerre pouvant, chaque jour, lui enlever mon appui, je n'ai pas voulu laisser son honneur sous la garde peu vigilante de l'innocence. J'ai éclairé sa raison, fortifié son cœur, de sorte qu'elle est tout à la fois la plus naïve, la plus pure et la plus intelligente des femmes.

BRUNO.

Et belle ?

D'ORBENDAS, lui montrant un portrait.

Regarde.

BRUNO, prenant le portrait.

Oh ! je veux faire une poésie sur ce portrait.

D'ORBENDAS.

Eh bien ! monsieur le trouvère, comprenez-vous maintenant pourquoi je l'ai toujours cachée aux yeux de monseigneur ?

BRUNO, baisant le portrait.

Oh ! qu'elle est belle !

D'ORBENDAS, reprenant le portrait.

Eh bien ! eh bien ! que fais-tu là, étourdi ? et si c'était ma fille, ma femme ou ma maîtresse ?

BRUNO.

Oh ! dites-moi, dites-moi... je voudrais bien que ce fût votre fille.

D'ORBENDAS, signe de silence.

Voici la femme de monseigneur !... que mon cheval soit prêt dans un quart d'heure... je me rends au banquet.

BRUNO.

Oh ! oui, si monseigneur savait !... Ce n'est pas votre femme, n'est-ce pas ? (D'Orbendas lui impose silence et sort par la droite ; Bruno sort par le fond.) Oh ! non, il l'aime trop, pour que ce soit sa femme.

SCENE II.

MARTHA, LA VICOMTESSE, venant de la gauche.

MARTHA, donnant le bras à la vicomtesse.

Calmex-vous, madame ; après un mois d'un cruel malaise, qui vous a retenue dans votre appartement, lorsque vous sortez aujourd'hui pour la première fois, pourquoi ne pas jouir avec bonheur de ces beaux jours du printemps ? pourquoi vous affliger toujours ainsi, madame ?

LA VICOMTESSE.

Oui, tu as raison, Martha : l'habitude de souffrir aurait dû me rendre insensible à la douleur ; mais il faudrait me guérir de mon amour, pour me guérir de la jalousie qui me dévore, et je l'aime toujours, plus que jamais... c'est une fatalité.

MARTHA.

Vous l'aimez encore après tant d'outrages ?

LA VICOMTESSE.

Oui, Martha, depuis douze ans que je suis sa femme, un seul jour n'est point passé sans qu'il

apportât son aliment à ma jalousie. Mon beau manoir de Montlouvier que j'aimais tant, il m'en a éloignée, il m'en a interdit le séjour, parce que, là, tu le sais, il introduit mes indignes rivales. Eh bien! Martha, cet homme lâche et cruel qui depuis douze ans me torture ainsi à plaisir; cet homme-là, tant je suis lâche aussi, cet homme-là, je l'aime! Il me foulerait sous ses pieds, je l'aimerais encore! Je te l'ai dit, c'est une fatalité!

MARTHA.

Ah! madame, votre première jalousie, qui fut injuste, vous a été bien funeste.

LA VICOMTESSE.

Conçois-tu, Martha, tout ce qu'il y eut de cruel pour mon cœur dans le choix qu'il fit de toi, il y a quelques années, de toi dont il ignorait le secret dévouement à ma personne, pour le seconder de concert avec son serviteur d'Orbendas, dans ses séductions ou dans ses violences?

MARTHA, *soupirant.*

Et il fallut obéir, il fallut rester pour ne pas être séparée de vous, pour vous consoler. Mais pourquoi, madame, ne pas vous soustraire à toutes ces tortures? pourquoi ne pas vous éloigner? je vous suivrai partout où vous irez.

LA VICOMTESSE.

Il y a cinq ans, avant que tu fusses ici, j'ai voulu me retirer dans l'abbaye de Sainte-Thérèse; mais l'absence redoubla mes tourmens; mon imagination fut plus cruelle que le spectacle de la réalité: elle m'exagérait, elle multipliait les outrages de mon époux. J'étais encore plus malheureuse. Je ne restai qu'un mois dans ce calme séjour, je revins près de Flavy.

MARTHA, *avec accent.*

Pardon, madame, si je me permets de vous donner un conseil: il me semble que votre résignation, loin de ramener votre époux, augmente encore son éloignement et son mépris de vos peines. Si vous osiez...

LA VICOMTESSE, *amèrement.*

Que vas-tu me dire? Et quelle est la pensée de désespoir et de vengeance qui n'a pas germé dans cette âme profondément blessée? Le poison plusieurs fois s'est approché de mes lèvres; plusieurs fois, suspendue sur la couche de mon époux, égarée par ma fatale jalousie, j'ai failli donner à son sommeil une durée qui eût à jamais assuré mon repos; mais un souvenir, sans calmer ma douleur, sans éteindre ma colère, était là pour arrêter les effets, pour me dire: Tu n'as pas le droit de te venger! (*Sans réflexion.*) Oh! ma fille!

MARTHA, *étonnée.*

Votre fille!

LA VICOMTESSE, *après un silence et un regard autour d'elle.*

Martha, ce mystère sacré est sorti de mon âme sous l'impression de la douleur. Oui, Martha, quoique le sort, aussi cruel que mon époux, ait ajouté à mes peines, en frappant notre union de stérilité, Martha, et je te commande toujours le

même respect, Martha, j'eus une fille avant de m'unir à Flavy.

MARTHA.

Parlez plus bas, madame.

LA VICOMTESSE, *pleurant.*

Oui, et ce secret que je te confie, ce secret que seule j'ai gardé si long-temps, j'ai du bonheur à l'épancher dans ton sein... Oh! oui, c'est un bonheur pour moi de te parler d'elle. Regarde, Martha, ce ne sont plus ici les larmes du désespoir; ces larmes sont douces à répandre et me soulagent de l'amertume des autres.

MARTHA, *attendrie.*

Oh! madame...

LA VICOMTESSE, *frémissant.*

Et cependant, après dix-huit ans passés sur une horrible lâcheté dont je fus victime, regarde, Martha, je pâlis, je frémis encore en me rappelant cette époque funeste.

MARTHA, *regardant autour d'elle.*

Oh! prenez bien garde, madame.

LA VICOMTESSE, *conduisant Martha à l'autre extrémité de la scène.*

Mon père était parti depuis quelques jours pour aller combattre l'ennemi à la frontière; son château et ceux des environs, tour à tour pris et repris par les Anglais et par les Français, n'étaient plus un asile sûr pour une jeune fille. Nous nous réfugiâmes, un grand nombre de dames et de demoiselles, dans l'église du monastère de Puzzarol, et là, après avoir barricadé la porte, éperdues, désespérées comme par un affreux pressentiment, nous étions en prières. Il était nuit; un épouvantable orage éclatait au-dessus de nos têtes... les débris d'une armée anglaise et d'un parti français confondus, après les vicissitudes d'une journée sanglante, exténués par la faim, surpris par la tempête, se rencontrant près de ce monastère, firent trêve à leur animosité et y pénétrèrent ensemble. Tout fut mis au pillage; les pieux solitaires furent massacrés; et nous ne savions rien encore, nous autres pauvres femmes désolées, de ce qui se passait à quelques pas de nous: la voix de l'orage couvrait les bruyans éclats de l'orgie et nos ardentes supplications. Tout-à-coup, l'orage cesse; à travers les vitraux de l'église, nous apercevons une lueur de torches, et bientôt, près de la porte, s'élève entre ces misérables un horrible débat qui nous glaça de terreur. Les torches furent éteintes, la porte vola en éclats, nous étions dans les ténèbres... Nos prières et nos cris n'arrivèrent pas jusqu'à Dieu...

Elle chancelle.

MARTHA.

Madame! madame!

LA VICOMTESSE, *après une agitation.*

Les démons avaient ensuite fui dans l'ombre, et quand le jour parut, quand je sortis du sommeil où la terreur avait plongé mon âme, je m'aperçus que ma main était couverte de sang.

MARTHA.

Ah!

LA VICOMTESSE, avec une grande émotion.

Je tenais un poignard dont la lame m'était en-
trée dans les chairs. Je rappelai mes souvenirs :
je l'avais enlevé au monstre et j'avais voulu l'en
frapper, lorsque l'épouvante avait triomphé de ma
résolution. Oui, ce poignard était resté dans ma
main par une étreinte convulsive, et dans un rêve
affreux qui accompagna ce forfait, j'entendis une
voix qui me disait : Garde ce poignard ; qu'il ne
te quitte plus ; un jour tu en frapperas le lâche
qui t'a outragé !

MARTHA.

Ce poignard ?

LA VICOMTESSE, le montrant.

Il portait le nom de l'infâme ; regarde : Cheva-
lier d'Eurondel !

MARTHA.

Un Anglais !

LA VICOMTESSE, amèrement.

Et sa devise, vois : Loyauté aux dames !

Elle frémit.

MARTHA.

Calmez-vous, calmez-vous !

LA VICOMTESSE, remettant le poignard dans son
sein.

Le lendemain, une grande victoire avait chassé
les Anglais de la province ; je retournai au châ-
teau, j'attendis mon père. Il arriva quelques jours
après : c'était un vieillard vénérable ; il avait été
blessé, il se mourait ; la confiance de ma honte
l'eût tué, et d'ailleurs le bruit avait couru que le
chevalier d'Eurondel était mort sur le champ de
bataille : la vengeance était impossible. Ce bruit
ne fut démenti que trois ans plus tard, quand j'é-
tais déjà la femme de Flavy... Oui, il vit encore,
cet homme ! il commande l'armée anglaise ; il a un
grand nom, la guerre l'a respecté... mais qui sait,
Martha, qui sait si Dieu ne le jettera pas sur mon
chemin pour que je lui rende son poignard ?

MARTHA.

Oh ! bannissez, madame, cet affreux souvenir.

LA VICOMTESSE, comme pour effacer une horrible
image par une image douce et chère.

Oui, oui, laisse-moi te parler de ma fille ! Mon
frère, mon généreux frère qui n'est plus, était seul
dans ma confiance ; seul il sait avec Dieu que la
naissance de cette enfant ne fut pas un crime de sa
mère. Tiens, Martha, lis cette lettre qu'il m'écrivait
il y a quinze ans : elle ne me quitte pas, je la relis
sans cesse ; elle m'encourage, elle me console d'un
malheur dont je fus innocente, elle me relève dans
ma propre estime.

MARTHA, prenant la lettre et lisant.

« Chère et malheureuse sœur, que mon père
ignore toujours le secret que tu m'as confié ! Si
le lâche qui t'a déshonoré vivait encore, je lui
ferais expier son crime. Console-toi et oublie.
Tu es pour moi, comme pour Dieu, aussi chaste
et aussi pure qu'avant cette affreuse nuit de mal-
heur. » Oh ! mon Dieu !

LA VICOMTESSE, reprenant la lettre.

J'avais serré dans ma main la lettre que
j'avais confiée à une pay-
sanne qui ignorait mon rang et mon nom ; j'allais

la voir plusieurs fois au printemps. Cette bonne
femme, reconnaissante de mes bienfaits, m'appelait
Notre-Dame de Bienvenue, et c'est sous ce
nom qu'elle me faisait connaître à ma fille, et quand
la pauvre enfant avait du chagrin, elle lui avait
appris à dire, comme à une sainte protectrice :
Notre-Dame de Bienvenue, protégez-moi !... Un
jour, ma fille alors avait trois ans, le village où
elle était fut pillé et brûlé par les Anglais. Il ne
resta debout ni une pierre ni un être vivant... j'a-
vais chargé mon frère de s'informer de ce qu'était
devenue ma fille ; mon frère mourut quelque temps
après. J'avais épousé Flavy par la volonté toute-
puissante de mon père, et aussi par l'irrésistible
penchant de mon cœur, et depuis ce jour, depuis
douze ans, de peur d'éveiller les soupçons de mon
époux, je n'osai plus faire aucune démarche. (Dé-
solec.) Oh ! ma fille a péri... oh ! si j'avais ma fille,
je fuirais avec elle loin d'ici ; je ne serais plus
malheureuse, je ne serais plus jalouse ; je n'aurais
plus qu'une passion, l'amour de ma fille !

On entend rire aux éclats dans la coulisse à droite.

MARTHA.

Voici monseigneur qui revient du banquet avec
les capitaines français... il ne faut pas que votre
époux nous voie ensemble. Il se douterait de la
nature de nos relations.

Elle sort par la gauche.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, FLAVY, MARTIGNY, SIX
OFFICIERS, puis D'ORBENDAS.

Les survenans arrivent par la droite ; tous s'inclinent à
l'aspect de la Vicomtesse.

LA VICOMTESSE, à Flavy, à demi-voix.

Monseigneur veut-il bien m'accorder la grâce
d'un entretien particulier ?

FLAVY, à part.

Ceci est nouveau. (Haut.) Après avoir congédié
ces messieurs, je vous attendrai ici, madame.

La Vicomtesse se retire par la gauche.

SCENE IV.

LES MEMES, excepté LA VICOMTESSE.

MARTIGNY, à Flavy.

La vicomtesse est encore belle.

FLAVY.

Encore ? savez-vous ce que cela veut dire, une
femme encore belle ?

MARTIGNY.

Cela veut dire...

FLAVY.

Une femme qui ne l'est guère et qui est bien
près de ne l'être plus. Laissons cela.

* Martigny, Flavy, les officiers, d'Orbendas.

MARTIGNY.

Décidément, monseigneur, vous ne retournez point avec nous à l'armée ? vous ne voulez pas assister à nos dernières victoires ?

FLAVY, nonchalamment.

Elles sont trop faciles. Vous n'avez plus qu'à chasser des fuyards.

MARTIGNY.

Et la formidable garnison anglaise qui occupe Bordeaux ! : vingt mille hommes d'élite commandés par le chevalier d'Eurondel, un des plus braves gentilshommes anglais !

FLAVY :

Le chevalier d'Eurondel ? j'ai fait mes preuves contre lui. Voici bientôt vingt ans que je l'ai rencontré sur les champs de bataille. Demandez-lui s'il sait ce que pèse mon genou sur une poitrine. : Ah ! si ses compagnons ne l'eussent pas arraché bien des fois de mes mains, la vicomtesse, ma noble dame, eût brûlé plus d'un cerge en l'honneur de M. Saint-Denis.

MARTIGNY :

La vicomtesse ?

FLAVY :

Oh ! elle est bonne Française ! : Elle déteste les Anglais en général, et en particulier, le chevalier d'Eurondel : Toutes les fois qu'on prononce ce nom devant elle, le rouge lui monte au visage : on voit bien que c'est un sang généreux qui coule dans ses veines :

MARTIGNY.

Faites-lui donc la galanterie de tuer cet Anglais, monseigneur :

FLAVY :

Il est trop loin de nous ; je ne me déplace pas pour si peu. Notre roi Charles VII n'a plus besoin de mes services ; je suis fatigué ; Il me faut du repos, de la solitude, de la tempérance. : Comment trouvez-vous mon vin d'Espagne ?

MARTIGNY.

Délicieux :

D'ORBENDAS, paraissant.

Il est vrai ; mais il porte à la tête :

FLAVY :

Arrive donc, bâtard ! : Ceci, messieurs, est un bâtard, mon barbier, qui a volé un nom :

D'ORBENDAS, gâtement.

Je n'en avais pas ; il m'en fallait un : Personne ne voulait me le donner... je l'ai pris dans l'alphabet ; qu'on le réclame :

FLAVY :

Il est trop laid pour cela : d'Orbendas !

D'ORBENDAS.

Et puis, ne vous vantez pas tant, messeigneurs : vous tous qui connaissez vos familles, vous ressemblez au vulgaire des hommes ; cela est trivial. Pour nous autres, pauvres abandonnés, nous ressemblons au dieu Saturne. : père et mère inconnus.

On r't.

FLAVY, lui touchant l'épaule.

Du reste, bon soldat, serviteur dévoué, cœur

intrépide et force herculéenne : C'est lui qui, durant les trêves, me signalait les plus belles Anglaises des environs, et qui, de concert avec moi, en débarrassait leurs propriétaires naturels.

D'ORBENDAS.

Plus galant que cela, monseigneur : je débarrassais les femmes de leurs maris.

FLAVY.

C'est vrai. Il lui est arrivé, pendant que j'enlevais la femme, d'emporter le mari récalcitrant sur ses épaules.

D'ORBENDAS :

Et nous avons des Anglais d'un honnête pourtour !

LES AUTRES, riant.

Ah ! ah ! ah !

D'ORBENDAS.

Oh ! notre patriotisme ne chômait pas ; et lorsqu'un armistice nous défendait d'attaquer les Anglais, nous cherchions à conquérir des Anglaises.

FLAVY.

Toujours par esprit national ; car bien souvent, n'est-ce pas, sauf l'attrait de nous tenir en haleine et d'exercer notre domination, nous n'avions pas plus de plaisir à enlever la femme d'un Anglais voisin, qu'à lui ravir son bœuf ou son cheval.

D'ORBENDAS.

Et le voisin souvent ne regrettait guère plus l'un que l'autre : témoin ce jour, où ayant dérobé son cheval et sa femme à mylord Pembrok, il vous laissa fuir, vous qui emportiez la femme, et courut après moi qui emmenais le cheval.

LES AUTRES, riant.

Ah ! ah ! ah !

D'ORBENDAS.

Ah ! notre histoire serait curieuse à entendre !... celle de monseigneur surtout.

FLAVY.

Fais le modeste !

D'ORBENDAS.

Tout n'y est pas plaisant, par exemple !... si je citais, entre mille aventures de ce genre, celle du mois d'août quatorze cent quarante. :

FLAVY, l'interrompant.

Assez ! assez !

D'ORBENDAS.

Je remercie Dieu de ne m'y être point trouvé :

FLAVY.

Dis plutôt que tu le regrettes.

D'ORBENDAS :

Non, sur mon ame !... Messeigneurs, je vous en fais juges : c'était. :

FLAVY, sévèrement.

J'ai dit : Assez !

D'ORBENDAS, aux autres.

Vous voyez bien !

FLAVY, légèrement.

D'ailleurs les affaires d'amour ne te regardent plus.

MARTIGNY.

Comment cela ?

FLAVY.

Depuis deux ans, il s'est amendé. Il n'a plus d'autre office près de moi que celui de barbier; il n'est plus le confident de mes amours, et j'ai été obligé de le remplacer par son camarade Melchy.

D'ORBENDAS, *souriant*.

J'ai eu des remords.

FLAVY, *à d'Orbendas, souriant*.

Eh bien! ami, j'ai suivi ton exemple: J'ai quitté, moi aussi, la voie de perdition; j'ai renoncé à l'amour.

D'ORBENDAS, *souriant*.

Vous, monseigneur?

FLAVY.

Il y a un mois, depuis la maladie de la vicomtesse, j'ai ordonné à Melchy d'aller au manoir de Montlouvier, et de rendre la liberté à mes prisonniers du genre féminin.

D'ORBENDAS.

M^{me} la vicomtesse sait-elle votre sage résolution?

FLAVY.

Pas encore, et tu me rappelles qu'elle m'a demandé un entretien.

MARTIGNY.

Nous vous laissons.

FLAVY, *aux Officiers*.

Ainsi, messieurs, vous pouvez dire au comte de Dunois, en retournant à l'armée, que Guillaume de Flavy n'est plus le même; qu'il respecte les personnes et les propriétés de toute espèce, et qu'il s'est fait ermite dans son château de Presle en Tartenois.

Il les reconduit.

SCENE V.

D'ORBENDAS, FLAVY.

D'ORBENDAS.

Renoncer aux amoureuses aventures... vous, monseigneur?... (*incrédule*) hum! hum!

FLAVY, *revenant*.

Cela t'étonne?

D'ORBENDAS.

Oui, monseigneur; car vous êtes jeune encore, et on dit que le diable ne se fit ermite que lorsqu'...

FLAVY.

Les vertus que donne la vieillesse ne sont pas autre chose que l'impuissance de mal faire.

D'ORBENDAS.

En effet, où est le mérite de ne plus courir, quand on n'a plus de jambes? Mais renoncer à l'amour dans la vigueur de l'âge, cela est beau, monseigneur!

FLAVY.

Tu m'approuves donc?

D'ORBENDAS.

Et je vous admire!

FLAVY.

Hypocrite, qui, pendant dix ans, a été mon Mercure!

D'ORBENDAS.

Ce n'est pas faute de vous avoir d'abord sagement conseillé; mais vous ordonnez, il fallait céder, sous peine d'une disgrâce.

FLAVY.

C'est vrai; si je t'avais écouté...

D'ORBENDAS.

Ah! à la bonne heure!

FLAVY, *sérieusement*.

Mais dis-moi, d'Orbendas, si tu n'es plus depuis deux ans l'agent de mes amoureuses fantaisies, tu n'as pas cessé d'être le confident de mes pensées intimes; dis-moi, t'es-tu jamais demandé quel pouvait être le motif de mon inconstance près d'une femme jeune et belle?

D'ORBENDAS.

Très-souvent, monseigneur.

FLAVY.

Et que te répondais-tu?

D'ORBENDAS.

Rien.

FLAVY.

Rien?

D'ORBENDAS.

Qui vous fût favorable.

FLAVY.

Eh bien! ami, reçois une confiance que je n'ai faite à personne... Depuis douze ans, j'ai des soupçons!

D'ORBENDAS, *stupéfait*.Sur M^{me} la vicomtesse?

FLAVY.

Sur elle.

D'ORBENDAS.

Oh! vous la méconnaissez, monseigneur... Et sur quoi fondez-vous...

FLAVY.

Sur de vagues indices.

D'ORBENDAS.

Et c'est là-dessus...

FLAVY, *s'animant*.

Et si j'avais eu seulement l'apparence d'une preuve, ma vengeance se serait-elle bornée aux représailles de l'infidélité?

D'ORBENDAS.

Quoi!

FLAVY.

La vicomtesse vivrait-elle encore?

D'ORBENDAS.

Éloignez ces idées.

FLAVY.

Mets-toi à ma place... Comment aurais-tu expliqué certains mots de la vicomtesse, échappés à l'indiscrétion des rêves?

D'ORBENDAS.

Et ces mots...

FLAVY.

Déshonneur! — Jamais! — Je suis perdue! — S'il savait!...

D'ORBENDAS, *cherchant*.

Ces mots peuvent s'appliquer à tout... Déshonneur!... Eh bien! qui sait si elle ne parlait pas de votre?

FLAVY, *sèchement.*

Eh!...

D'ORBENDAS.

Les femmes ont la faiblesse d'en attacher à l'infidélité de leurs maris... Jamais!... eh bien!... jamais... pouvait terminer cette phrase : mon mari ne changera jamais.

FLAVY, *incrédule.*

Oh!

D'ORBENDAS.

Je suis perdue!... En effet, que voulez-vous que devienne une pauvre femme qui aime son mari, et qui s'en voit abandonnée?

FLAVY.

Mais ce mot : S'il savait!...

D'ORBENDAS.

Ah! s'il savait tout ce qu'il me fait souffrir!

FLAVY.

Et mille autres encore.

D'ORBENDAS.

Qui tomberaient tous devant mes raisonnables commentaires.

FLAVY.

Mais comment expliquerais-tu ceci? Elle m'aimait, je le pensais du moins; et durant les premiers jours de notre mariage, elle me repoussait en pleurant.

D'ORBENDAS.

Manège de femme qui veut donner du prix à sa défaite.

FLAVY.

Quand je lui demandais un bonheur légitime?

D'ORBENDAS, *vivement.*

Légitime, précisément. Rien n'a besoin d'être assaisonné comme ce qui est légitime. Ce qui ne l'est pas est friand de soi-même.

FLAVY.

Mais pourquoi pleurait-elle?

D'ORBENDAS, *embarrassé d'abord.*

Pourquoi, pourquoi... parce qu'il lui en coûtait de repousser un beau cavalier comme vous.

FLAVY.

Quoi qu'il en soit, tu peux maintenant t'expliquer ma conduite : des soupçons tour à tour dissipés et renaissans... le besoin de me distraire, de m'étourdir... mon amour pour elle s'est éteint au milieu de ces agitations... je cherche à ranimer cet amour, impossible. Mon orgueil s'alarme de la pensée d'être dupe, si j'étais fidèle... Enfin je ne l'aime plus... sa jalousie même m'irrite... je me dis que c'est un jeu; je la repousse à mon tour, et tu le disais : Je suis jeune encore.

D'ORBENDAS.

Quoi, ce retour à la sagesse...

FLAVY.

Il n'en est rien. Depuis quelque temps de nouveaux soupçons...

D'ORBENDAS.

Et partant de nouvelles maîtresses?

FLAVY, *redoublant enjoué.*

La rencontre fortuite d'une beauté!

D'ORBENDAS.

Je retire mon admiration.

FLAVY.

Chercher à se distraire, n'est-ce pas la preuve qu'on a du chagrin?

D'ORBENDAS.

Depuis douze ans, je ne connais pas d'homme plus affligé que monseigneur.

FLAVY, *dégagé.*

Et toi-même, austère censeur, penses-tu m'en faire accroire sur ton compte? Est-ce quelque pieux pèlerinage qui te fait quelquefois t'absenter pendant la nuit?

D'ORBENDAS, *à part.*

Attention! (*Haut.*) Oui, monseigneur, je vais porter des offrandes aux madones des environs.

FLAVY, *souriant.*

Madones en marbre?

D'ORBENDAS, *finement.*

En marbre, en pierre, en bois, la matière n'y fait rien.

FLAVY.

Et qu'espères-tu en obtenir?

D'ORBENDAS.

Le pardon de mes fautes et des vôtres, monseigneur.

FLAVY.

Des miennes?

D'ORBENDAS.

Vous êtes mon bienfaiteur; mais si vous m'enrichissez d'un côté, ce que j'offre aux saints, pour votre salut, me ruine d'un autre.

FLAVY, *riant.*

Ah! ah! ah!

D'ORBENDAS, *riant forcé.*

Ah! ah! ah! (*À part.*) Il n'a fait une peur!

Ici, Bruno et Melchy entrent, le premier par le fond, et le second par la droite.

MELCHY, *bas à Flavy.*

Je suis de retour.

BRUNO, *bas à d'Orbendas.*

Votre cheval est prêt.

D'ORBENDAS, *bas.*

Bien. (*Haut, s'inclinant.*) Monseigneur...

FLAVY, *le suivant jusqu'au fond.*

Pas un mot à qui que ce soit.

D'ORBENDAS, *finement.*

Votre réputation m'est trop chère, monseigneur.

Il sort avec Bruno.

SCENE VI.

FLAVY, MELCHY.

FLAVY, *revenant, avec avidité.*

Eh bien, Melchy, quelles nouvelles?

MELCHY.

A peu près nulles, monseigneur.

FLAVY.

Tu n'as donc pas exécuté mes ordres?

MELCHY.

Je les ai suivis de point en point. J'ai fait les six lieues en deux heures.

Bien.
FLAVY.

MELCHY.
Arrivé à cent pas de mon but, j'ai attaché mon cheval à un arbre de la forêt; je me suis déguisé en mendiant, et je me suis dirigé vers l'abbaye de Sainte-Thérèse.

Bien.
FLAVY.

MELCHY.
J'ai demandé du pain et quelques heures de repos.

Enfin?
FLAVY.
MELCHY.

La femme qui garde la grille m'a long-temps examiné pour voir s'il n'y avait point danger pour les dames à introduire, contre l'usage, un homme dans l'abbaye; car vous savez qu'on ne fait d'exception à cette règle que pour les pères ou les protecteurs.

Eh bien?
FLAVY.
MELCHY.

Je m'étais fait boiteux et manchot; j'avais courbé mon corps sur une béquille; j'avais éteint ma voix, assoupi mes yeux, allongé mon visage; j'avais l'air d'un pauvre débris d'homme et d'un épouvantail d'amour... j'ai été introduit.

FLAVY, avec satisfaction.

Ah!
MELCHY.

Après avoir pris quelque nourriture, j'ai entamé une conversation avec la gardienne de la porte, et ne savais pas trop comment la faire tomber sur le sujet qui m'amenait là, lorsque les dames et demoiselles de l'abbaye, de retour de la promenade du parc, sont venues à passer.

Tu l'as vue?
FLAVY.
MELCHY.

J'ai demandé à la gardienne quelle était, à qui appartenait cette jeune personne, la plus modeste et la plus jolie.

FLAVY, attentif.
Qu'a-t-elle répondu?

MELCHY.
Qu'elle était dans l'abbaye depuis deux ans.

FLAVY, avec impatience.
Sa famille, sa famille?

MELCHY, avec flegme.
La gardienne n'ayant pas d'autre office que de garder la porte, et madame l'abbesse ne lui faisant jamais part de rien, tout naturellement elle ignore tout; je n'en sais pas plus qu'elle, et vous en savez autant que moi.

FLAVY, s'emportant.
Comment! toute ton adresse s'est bornée...
MELCHY.

Puisqu'elle ne sait rien, que pouvais-je lui faire dire?

FLAVY.
Tu pouvais t'adresser mieux, demander à parler...

MELCHY.
Oui, oui, il fallait éveiller des soupçons par des questions indiscrettes, et révéler que je n'étais venu là que pour m'enquérir de cette enfant!

FLAVY, exalté.
Il n'importe! eh! qu'ai-je besoin de savoir autre chose que son angélique beauté? En quoi mon amour peut-il diminuer ou s'accroître par la différence des titres et des noms?

MELCHY.
Vous l'aimez donc bien, monseigneur?
FLAVY, passionné.

Oh! Melchy!... quand je la vis pour la première fois, j'étais à la suite de Charles VII visitant ces contrées. Toutes les dames de l'abbaye, la supérieure en tête, étaient sorties pour saluer le roi sur son chemin... je fus frappé comme d'un subit éblouissement, et le hasard ayant porté ses yeux vers moi, les miens y prirent un amour qui depuis lors me consume.

MELCHY.
Il y a un mois de cela. Je m'étonne qu'à défaut d'autre moyen vous n'ayez pas fait briser par vos gens les portes de l'abbaye.

FLAVY.
Mais songe aux frayeurs de cette jeune fille; je ne veux pas être pour elle Guillaume de Flavy, le farouche capitaine. Je l'aime, comme on aime Dieu, avec crainte et respect.

MELCHY, à part.
Avec respect! monseigneur vieillit.
FLAVY.

Écoute: ceci est le dernier amour, l'unique amour vrai de ma vie, et je ne veux point qu'il soit troublé par les jaloux reproches de la vicomtesse. Je veux qu'elle ignore tout. Une fois que cette beauté sera en ma puissance, je la tiendrai cachée, comme un précieux trésor, dans mon manoir de Montlouvier, où la vicomtesse ne va jamais.

MELCHY.
Oui, monseigneur.

FLAVY.
En me quittant, tu diras à Bruno de s'y rendre et de faire tout préparer pour m'y recevoir.

MELCHY.
Et vous me confierez la garde de ce paradis?
FLAVY.

Ce sera là ta retraite, avec une bonne pension. Ah çà! la façon dont il faut cette nuit nous introduire dans l'abbaye est bien convenue?

MELCHY.
Oui, monseigneur.

FLAVY.
Tu prévoiendras Martha qu'elle vient avec nous. Sa présence nous est indispensable pour nous introduire; puis pour accompagner cet ange jusqu'au manoir de Montlouvier.

MELCHY, *gaiement.*

C'est juste : de même qu'on se sert d'un oiseau pour en prendre d'autres, on se sert d'une femme pour séduire une autre femme.

FLAVY.

Va donc.

MELCHY, *faisant quelques pas.*

Je vole.

FLAVY.

Les trois meilleurs chevaux de mes écuries. La nuit approche ; elle peut être orageuse. Le ciel est chargé de nuages. Va donc, va.

MELCHY, *à part.*

Une méchante action ! ma fortune commence.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII.

LA VICOMTESSE, FLAVY.

LA VICOMTESSE, *venant de gauche.*
Monseigneur...

FLAVY.

Madame, je vous attends, je vous écoute ; qu'avez-vous à me dire ?

LA VICOMTESSE.

Ce que déjà je vous ai dit bien souvent.

FLAVY.

Qu'espérez-vous de la monotonie des mêmes plaintes ?

LA VICOMTESSE.

Oh ! rien.

FLAVY, *se retirant.*

Permettez donc, madame...

LA VICOMTESSE, *le retenant.*

Non, arrêtez : j'espère, soit honte pour vous, soit pitié pour moi, que vous mettrez un terme à vos mépris, à mes souffrances. Et, si vous n'avez point égard à la profondeur de mes chagrins, vous songerez à leur durée. Il y a douze ans que je languis dans les larmes, douze ans que je suis en proie à l'abattement ou au désespoir.

FLAVY.

En effet, madame, ce sont toujours les mêmes plaintes.

LA VICOMTESSE, *s'animant.*

Non, monseigneur, ce ne sont pas les mêmes ; car je prétends donner à celles-ci une expression plus énergique et plus résolue.

FLAVY.

Veillez vous hâter, madame.

LA VICOMTESSE.

Oh ! vous m'écoutez jusqu'au bout.

FLAVY, *à part.*

S'il n'y a pas trop loin d'ici là.

LA VICOMTESSE, *émue.*

Vous ne saurez jamais, monseigneur, à quel point je vous aimais, à quel point il fallait vous aimer pour vous donner ma main.

FLAVY.

Ne dirait-on pas, madame, que vous avez bravé

les plus grands dangers pour arriver jusqu'à moi ? Votre noble père, fidèle serviteur du roi, pour enchaîner l'inconstance de mon caractère et me rendre aussi loyal et fidèle sujet que lui, me promit votre main sur le serment que je lui fis de poursuivre les Anglais à outrance. Je fus fidèle à ma promesse ; il le fut à la sienne. Quel si grand obstacle, madame, eûtes-vous donc à franchir pour vous unir à moi, pour que votre amour révélat son héroïsme ?

LA VICOMTESSE.

Quel obstacle ?... vous ne le saurez pas, je ne vous le dirai pas.

FLAVY, *à part.*

Tant mieux, ce sera autant d'abrégé.

LA VICOMTESSE.

Mais ce que vous saurez, ce que vous n'avez pas oublié, c'est que, dès les premiers jours de notre mariage, votre amour cessa tout-à-coup de répondre au mien, ou plutôt je vis que vous n'aviez eu pour moi qu'indifférence ; je vis que ma fortune seule avait déterminé votre choix.

FLAVY.

Votre fortune, à moi qui ai conquis et dissipé plus de trésors qu'il n'en faudrait pour acheter un royaume !

LA VICOMTESSE.

Ce ne fut point assez de votre froideur, je vous l'aurais pardonnée ; j'aurais aimé seule et en silence ; je ne vous aurais point poursuivi de mes plaintes ; mais la haine affichée, mais un éclatant dédain, sans motif, sans prétexte...

FLAVY, *frémissant.*

Mon éloignement, sans motif ?

LA VICOMTESSE.

Osez mentir !

FLAVY.

Pourquoi mentir, quand la vérité me défend ?

LA VICOMTESSE.

La vérité !

FLAVY, *résolument.*

Oui, madame, quand je vous épousai, je vous aimais, et je vous aimerais encore, il n'eût tenu qu'à vous. Mais rappelez-vous, vous aussi, les premiers jours de notre union, ces premiers jours où la femme la plus déflante, estime assez sa jeunesse, sa beauté, l'ardeur d'un jeune époux, pour n'être point encore jalouse. Vous en souvient-il, madame ? j'attendais bonheur et confiance ; je ne trouvais, dès la première heure, que défiance et jalousie. Quand mes démarches ne pouvaient vous être suspectes, vous suspectiez ma pensée. Quand ma bouche vous jurait amour, vous me demandiez si mon cœur ne battait point pour une autre. Si, près de vous, dévoué à vous plaire, quelque récit joyeux venait sur mes lèvres pour attirer le sourire sur les vôtres, ma gâité, disiez-vous, vous faisait mal ; vous me demandiez un amour triste et sombre. Si j'étais sombre, vous m'accusiez d'en ; nul ; si je parlais, je ne sentais pas ; si je me taisais, ma pensée était loin de vous !

LA VICOMTESSE.

Ah ! c'est ce que je craignais...

FLAVY, *avec un peu de colère.*

Eh bien ! madame, ces craintes, vos soupçons, vos obsessions, vos déguisemens pour me suivre, vos veilles pour épier mon sommeil, vos ridicules esclandres, vous aviez espéré que tout cela m'éloignerait des autres femmes ; cela m'a éloigné de vous. Pour me distraire de ce supplice de tous les jours, pour me venger de l'injustice de vos premiers soupçons, je voulais pousser votre jalousie au dernier terme : j'espérais aussi par là vous en guérir.

LA VICOMTESSE, *avec amertume.*

Cela m'a bien guérie, n'est-ce pas ?

FLAVY.

Ce ne fut pas ma faute, madame.

LA VICOMTESSE, *souriant amèrement.*

Et tu méprises d'autant mieux mes plaintes, n'est-ce pas, que, femme sans esprit, sans force et sans résolution, mon amour est à l'épreuve de tes outrages ?

FLAVY, *amèrement.*

Votre amour !

LA VICOMTESSE.

Et tu crois, n'est-ce pas, Flavy, que je puis souffrir plus long-temps ? Tu crois que l'habitude a émoussé l'aiguillon de la douleur ? Tu te trompes ! Je suis résolue à ne plus supporter le révoltant spectacle de tes amours.

FLAVY.

Eh ! quoi, vous voulez me quitter, madame ?

LA VICOMTESSE.

J'irai au manoir de Montlouvrier et j'ordonnerai à mes gens de chasser...

FLAVY, *à part.*

Elle souffre, je la plains, abusons-la.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, vous ne répondez pas !

FLAVY, *hypocritement galant.*

Une pensée me vient : c'est que les femmes, quoi qu'on en dise, ont rarement l'esprit d'à-propos.

LA VICOMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

FLAVY.

Quel moment avez-vous choisi, vicomtesse, pour le plus grand orage de votre colère ?

LA VICOMTESSE.

Celui où le souvenir de vos outrages me revient plus poignant que jamais.

FLAVY.

Votre emportement est injuste, madame.

LA VICOMTESSE.

Tant que vous n'aurez point chassé...

FLAVY.

Cela m'est impossible maintenant.

LA VICOMTESSE.

Oh ! impossible ! et pour quoi impossible ?

FLAVY, *galant.*

Je l'ai fait depuis un mois, depuis le premier jour de votre maladie.

LA VICOMTESSE, *instantement.*

Votre parole de gentilhomme, que je pourrais

aller au manoir de Montlouvrier, sans m'exposer à rencontrer sur mes pas...

FLAVY.

Vous doutez encore ! et vous voulez aller vous assurer par vous-même...

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Oh, non ! je n'irai pas ; je n'irai jamais, jamais ! si tu me jures qu'aujourd'hui même je pourrais y aller.

FLAVY.

Aujourd'hui même, je vous le jure. (*À part.*) Demain, c'est différent.

LA VICOMTESSE, *la main sur le cœur.*

Oh ! ceci est une grande joie qui succède à une grande douleur. Oh ! il était temps, Flavy, que tu me prisses en pitié ; car bientôt je serais morte.

FLAVY, *à part.*

Sa confiance me fait mal, abrégons !

LA VICOMTESSE.

Oh ! oui, oui ; maintenant j'oublie le passé, j'ai confiance.

FLAVY.

Je m'absente, cette nuit, pour un message important dont le roi m'a chargé par un de ses officiers.

LA VICOMTESSE.

Mais, dès demain, tu es à moi ?

FLAVY.

À toi.

LA VICOMTESSE.

Pour toujours ?

FLAVY.

Pour toujours.

SCENE VIII.

LES MEMES, MELCHY, *au fond.*

MELCHY.

Les chevaux de monseigneur seront bientôt prêts.

FLAVY.

À demain !

LA VICOMTESSE.

À demain !

Flavy et Melchy sortent par le fond, à gauche.

SCENE IX.

LA VICOMTESSE, *seule, les mains sur son cœur.*

Oh ! mon Dieu ! tant de bonheur n'est pas acheté trop cher par tant de peines... Oh ! que ces fleurs sont belles aujourd'hui ! que cette verdure est riante ! que l'air qu'on respire ici est doux et pur ! (*Elle se promène.*) Oh ! que c'est une grande volupté de vivre, quand on a été sur le point de mourir ! Mais que vais-je faire, d'ici à demain, de ce bonheur qui me trouble, de cette impatience qui m'agite ? J'appellerai toutes mes femmes ;

je veux faire une promenade aux flambeaux; je veux respirer l'air embaumé de la nuit.

Le jour baisse, au fond, dans le jardin.

SCÈNE X.

MARTHA, venant de la gauche; LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, avec allégresse.

Martha? c'est toi; viens, que je te parle, que je te dise... regarde-moi, embrasse-moi.

MARTHA, gémissant.

Ah! madame.

LA VICOMTESSE.

Qu'as-tu donc? quelque chagrin? dis-le-moi, je le dissiperai. Quelque fantaisie?... veux-tu de l'or, Martha, mes perles, mes bijoux? je te les donnerai; je suis heureuse, je veux que tu le sois aussi.

MARTHA.

Je ne sais si je dois vous dire d'abord...

LA VICOMTESSE.

Quoi! quelque fâcheuse nouvelle? que m'importe! Les Anglais peut-être ont dévasté quelques-uns de mes domaines? le feu du ciel a dévoré mes plus belles forêts? que m'importe! C'est que tu ne sais pas: mon époux est changé! il a chassé, entends-tu, chassé toutes ces femmes. Il m'aime, il me l'a dit, sois donc tranquille; l'épreuve est faite, la joie est là (au cœur), maîtresse souveraine et pour toujours... tu ne le savais pas; mais moi, je le sais, je sais tout!

MARTHA, triste.

Vous savez tout?

La Vicomtesse regarde Martha, frémit par degrés, puis brusquement.

LA VICOMTESSE.

Martha, je veux tout savoir!

MARTHA.

Vous l'ordonnez?

LA VICOMTESSE, avec angoisse.

Parle, parle, abrège mon supplice. Dis-moi tout, sans t'interrompre, car je n'aurais pas la force de t'interroger.

MARTHA.

Monseigneur part cette nuit pour l'abbaye de Sainte-Thérèse, accompagné de Melchy et de moi.

LA VICOMTESSE.

Parle donc, mais parle donc!

MARTHA.

Il y a là une jeune fille, la plus belle, dont votre époux s'est épris.

LA VICOMTESSE, gémissant.

Ah! c'est donc pour elle qu'il a renoncé aux autres? Ceci est donc un amour vrai, profond, le

plus cruel de tous pour mon cœur!... Mais non, tu mens, tu te trompes, je te dis...

MARTHA.

Madame!

LA VICOMTESSE.

Non; dis-moi tout; c'est vrai, je t'interromps, parle, j'écoute, je ne dis rien.

MARTHA.

Par force ou par adresse, il doit l'enlever cette nuit, et la faire conduire au manoir de Montlouvier.

LA VICOMTESSE.

Il te l'a dit?

MARTHA.

Melchy me l'a dit. Votre époux change de costume, les cheveux attendent; j'ai promis de partir: je ne partirai pas.

LA VICOMTESSE.

Tu partiras.

MARTHA.

Mais, madame...

LA VICOMTESSE, très-agitée.

Je le veux. (Silence.) Je partirai moi-même à l'instant, suivie d'une de mes femmes; je prendrai le chemin de la forêt pour arriver plus vite. Tu ralentiras la marche de mon époux par quelque accident préparé; je prévois votre arrivée dans l'abbaye: je connais l'abbesse, je l'avertirai. Je verrai cette jeune fille, et si je ne puis la ravir à l'amour de mon époux, si j'arrive trop tard, tu m'introduiras demain secrètement dans le manoir de Montlouvier.

MARTHA, la regardant.

Madame, vos regards m'effraient.

LA VICOMTESSE, ironiquement.

Tu t'effraies! de quoi? Est-ce la première fois que tu me vois ainsi pâlir, frissonner, mourir?... depuis douze ans, voilà ma vie! il n'y aura eu qu'un intervalle de quelques instans... Tu exécuteras les ordres de monseigneur.

MARTHA.

J'obéirai... Mais vous, madame, vous exposerez par une nuit sombre et orageuse comme celle-ci!

LA VICOMTESSE, souriant amèrement.

La nuit! l'orage!... Pauvre femme, qui as toujours vécu d'une vie paisible, si tu avais dans ton cœur ce que j'ai dans le mien, tu ne serais pas étonnée de ma résolution. La nuit! l'orage! que m'importe? je ne vois, je n'entends, je ne sens qu'une chose: c'est Flavy aux pieds d'une autre femme, lui parlant d'amour... (Violentement.) Mais, tu n'as donc jamais été jalouse, toi? Dieu ne t'a pas maudite! Pauvre femme, qui crains que je manque de force et de courage! Va, Flavy t'attend; je vais partir, je n'ai peur de rien!

La Vicomtesse et Martha sortent; la Vicomtesse par la gauche, Martha par le fond.

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur de l'abbaye de Sainte-Thérèse. Peintures sacrées aux murs, porte au fond, porte et fenêtres à gauche, porte à droite. Guéridon avec fruits et vases à gauche. Deux sièges à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBESSE, *brodant*; MARIE.

MARIE, *un livre à la main, écoutant à la porte du fond.*

Ce n'est pas lui!

L'ABBESSE.

Assieds-toi, et continue ta lecture.

MARIE, *s'asseyant et lisant.*

« Jeanne d'Arc... » (*Elle interrompt sa lecture, regarde au fond et écoute, puis elle lit.*) « Jeanne » d'Arc, poursuivie par les Anglais, allait rentrer dans Compiègne, mais... » (*Elle dépose le livre, prête l'oreille, et dit.*) Oh! cette fois, je ne me trompe pas! (*Elle va au fond, écoute et dit tristement.*) Non, rien; je n'entends rien, que le bruit des vents et de l'orage!

Elle revient près de l'Abbesse.

L'ABBESSE, *se levant.*

Je t'en ai dit, Marie: par le temps qu'il fait, depuis quelques heures, les chemins sont impraticables; ton protecteur ne viendra pas de cette nuit; songe qu'il est une heure du matin, tu dois avoir besoin de repos.

MARIE.

Non, madame, je vous assure, je veillerais volontiers jusqu'au jour. Vous savez qu'il ne m'a jamais manqué de parole; il m'a écrit que je le verrais aujourd'hui, je l'attends, il viendra.

L'ABBESSE.

Tu l'aimes, n'est-il pas vrai, d'une amitié bien vive?

MARIE.

Oh! madame, comment ne l'aimerais-je pas? c'est mon unique appui sur la terre.

L'ABBESSE.

Et tu ne connais de lui que le bien qu'il t'a fait?

MARIE.

Oui, madame; il n'a même jamais voulu me dire son nom.

L'ABBESSE.

Cela est étrange!

MARIE.

Toutes les fois que je l'ai interrogé sur lui et sur moi, il m'a dit que je saurais tout la veille du jour où il vous remercierait de toutes vos bontés pour sa protégée; et ce jour n'est pas loin, car la dernière fois qu'il est venu, il m'a dit que peut-être il ne retirerait pour me prendre avec lui.

L'ABBESSE.

Et tu n'as jamais cherché à deviner la cause du silence qu'il veut garder jusque là?

MARIE.

Oh! souvent, madame, car je suis bien impatiente de savoir quelle est ma famille, et à quel titre ce noble seigneur me protège depuis si longtemps. Dites-moi, n'avez-vous jamais pensé qu'il pourrait bien être mon...

L'ABBESSE.

Tu le voudrais?

MARIE.

Au prix de la moitié de mes jours, pour consacrer le reste à l'aimer, à l'appeler mon père.

L'ABBESSE.

Cela est bien, ma fille; ce sont là de nobles et dignes sentiments; mais si ce bienfaiteur a sollicité mes bontés pour toi, il t'a aussi recommandé la soumission et l'obéissance... il ne faut plus l'attendre; va te reposer, ma fille, je le veux, je t'en prie.

MARIE.

J'y vais, ma mère, mais je suis sûre de ne pas dormir... Bonne nuit, ma mère!

L'ABBESSE, *la baisant au front.*

Je te bénis, ma fille.

MARIE, *près de la porte du fond, et poussant un cri à la vue de d'Orbendas qui paraît à cette porte.*

Ah! (*Elle se jette dans ses bras, et puis le conduit à l'abbesse.*) Je savais bien, moi, qu'il viendrait!

SCÈNE II.

L'ABBESSE, MARIE, D'ORBENDAS.

D'ORBENDAS, *à l'abbesse.*

Madame, je vous présente mes respects, et je vous demande pardon d'avoir troublé votre repos, ou retardé l'heure à laquelle vous allez le prendre. La violence de l'orage m'a forcé de m'arrêter dans le hameau voisin.

L'ABBESSE, *désignant Marie.*

Vous lui avez donné bien de l'inquiétude.

MARIE, *heureuse.*

Oui, mais cela est effacé par la joie qu'il me donne en ce moment.

SCÈNE III.

UNE DAME DE L'ABBAYE, L'ABBESSE, D'ORBENDAS, MARIE.

LA DAME, *venant de la gauche.*

Deux dames se présentent et demandent un gîte jusqu'à la fin de l'orage.

L'ABBESSE.

Je vais les recevoir. Que tout le monde soit sur pied toute la nuit, pour accueillir les dames à qui le mauvais temps peut faire demander un asile; préparez la troisième chambre. (*A d'Orbendas.*) Je vous laisse avec Marie.

L'Abbesse sort par la gauche, la dame par la droite.

SCENE IV.

D'ORBENDAS, MARIE.

MARIE.

Oh! vous voilà enfin! je vous ai attendu tout le jour... je commençais à craindre quelque accident... Vous êtes fatigué? j'ai fait préparer pour vous ces rafraichissemens.

D'ORBENDAS.

Bonne Marie!

MARIE, prenant son manteau *.

Donnez-moi votre manteau. (*Elle porte le manteau sur un siège.*) Je craignais surtout que vous n'eussiez rencontré sur votre chemin quelques-uns de ces bandits qui infestent encore la partie de la contrée d'où vous venez.

D'ORBENDAS, lui prenant la main et lui souriant.

Comment sais-tu de quel côté je viens?

MARIE.

Ce n'est pas difficile : l'abbaye a deux entrées à cause de la rivière qui la traverse dans un canal souterrain. Vous arrivez toujours par celle-ci (*le fond*), jamais par l'autre (*la gauche*); c'est une remarque que j'ai faite, et j'ai pensé quelquefois que vous pourriez être seigneur de ce manoir de Montlouvier perché sur la montagne et dont on aperçoit les tourelles d'ici, quand le temps est bien clair... car, voyez-vous, noble bienfaiteur, quoique vous m'ayez dit de me tenir l'esprit en repos, je cherche toujours à saisir les moindres circonstances qui peuvent me faire deviner qui vous êtes, qui je suis et le mystérieux lien qui nous unit tous deux.

D'ORBENDAS.

Cela te préoccupe?

MARIE.

Oh! oui, et je soupire après le jour où vous m'avez promis de me tout dire.

D'ORBENDAS.

Et si ce jour était venu?

MARIE.

Je vais savoir...

D'ORBENDAS, s'asseyant à droite:

Assieds-toi près de moi, Marie.

MARIE, assise.

Je vous écoute.

D'ORBENDAS.

N'est-ce pas, Marie, qu'en ce moment tu espères de mon récit la réalisation de tes rêves? car, libre de tout imaginer dans une histoire que tu ignores, tu n'as pas manqué sans doute de te donner d'illustres parens, possesseurs d'une grande for-

* Marie, d'Orbendas.

tune? Ta mère, dans ton esprit, est une noble dame, et ton père un puissant seigneur?

MARIE.

Non, je vous jure. Dans mes rêves, je fais de mon père un homme juste et bon, qui m'aime, et je donne à ma mère une figure douce et belle, avec des yeux touchans et qui me regardent toujours. Voilà tout. Quant à la fortune, il ne m'est pas arrivé d'y songer.

D'ORBENDAS.

Et moi, Marie?

MARIE, attendrie et exaltée.

Oh! vous, je n'ai pas besoin d'un grand effort d'imagination pour savoir que vous êtes le meilleur des hommes. Je n'ai qu'à me souvenir de tout ce que vous avez fait pour moi.

D'ORBENDAS.

Écoute, Marie; je vais te laisser le choix entre deux existences. Quand tu me connaîtras, tu seras libre de me suivre ou de rester toujours dans cette abbaye.

MARIE.

La vie que je passe ici est douce et heureuse; mais il doit y avoir plus de douceur, plus de bonheur encore à vivre près de vous. Je vous suivrai.

D'ORBENDAS.

Écoute-moi donc. Je pourrais garder le silence sur ce qui me concerne, et il ne t'en coûterait pas beaucoup, je pense, d'ignorer toujours ce que tu as ignoré si long-temps; mais je craindrais que le hasard, jetant un jour sur nos pas quelqu'un qui m'aurait connu, tes illusions sur mon compte ne fussent dissipées et que tu n'eusses du regret de m'avoir suivi.

MARIE.

Oh! jamais, jamais! je vous écoute.

D'ORBENDAS.

Tu as entendu parler sans doute de ces fameux capitaines des compagnies, de ces routiers qui, sous le prétexte de chasser les Anglais du royaume de France, ont eux-mêmes traité la France en pays conquis?

MARIE.

Oui, oh! oui, bien souvent, et j'ai quelquefois pensé que ces hommes cruels pourraient bien se trouver dans l'histoire de ma famille. Madame l'abbesse nous les a peints comme des hommes de rapine et de meurtre, laissant la désolation partout où ils étaient passés, pillant les églises, massacrant les prêtres, incendiant les châteaux, ne respectant ni les hommes ni Dieu.

D'ORBENDAS.

Et en entendant ces récits, tu as bien des fois maudit ces hommes?

MARIE.

Bien des fois.

D'ORBENDAS.

Eh bien, Marie, tu m'as maudit.

MARIE, avec effroi.

Quoi! vous avez été...

D'ORBENDAS.

...été... non pas même un de ces capitaines;

J'a,

car, malgré leurs crimes, une sorte de gloire a fait retentir le nom de ces brigands, nobles pour la plupart ; et ils ont dans leur carrière de vaillantes prouesses qui restent attachées à ces noms comme pour effacer leurs crimes... moi, Marie, je n'ai été que le valet, le barbier de l'un d'eux. Ma vie est souillée des mêmes forfaits ; mais brigand subalterne pour le rang et n'ayant pas de nom pour signer comme eux mes actions honorables, je leur ressemble en tout, moins la gloire qu'ils ont de plus.

MARIE.

O mon Dieu !

D'ORBENDAS.

Oui, Marie, voilà quel fut celui qui, sans l'obligation d'aucun devoir, sans que la voix du sang lui imposât des sacrifices, a élevé ton enfance comme il eût élevé celle de sa fille ; et non content de veiller pour toi sur le présent, a employé depuis toute sa vie pour assurer ton avenir... Marie, tu ne me maudis pas ?

MARIE, *graduellement touchée pendant le couplet précédent.*

Moi, vous maudire !

D'ORBENDAS, *se découvrant.*

Bénis-moi donc, ange du ciel, et je croirai que tous mes crimes sont expiés.

MARIE, *tombant à ses pieds.*

Bénissez votre fille, mon père.

D'ORBENDAS, *après l'avoir baisée au front, la relevant et se levant aussi.*

Mon enfant ! tu connais mon histoire, et maintenant je vais te dire tout ce que je sais de la tienne.

MARIE, *pleurant et lui serrant la main.*

Vous n'êtes pas mon père, et depuis si longtemps je suis votre unique pensée ! (*Elle essuie ses yeux.*) Parlez, parlez, je vous écoute.

D'ORBENDAS.

Il y a douze ans, lorsque la France, moitié anglaise, moitié française, était dévorée par la guerre civile, j'étais à la suite d'un de ces capitaines qui, m'ayant rencontré sur son chemin, content de mon audace, m'avait pris en affection. Trois compagnies de routiers, celle de mon maître, celle d'Antoine de Chabanne et de Geoffroy de Saint-Belin, dévastaient la Guyenne et pillaient les paysans français, quand les Anglais n'étaient pas là. Un jour, je l'ai bien retenu, c'était le 15 janvier 1438, la nouvelle nous arriva que les Anglais mettaient tout à feu et à sang dans le gros bourg de Saint-Rupert.

MARIE, *réfléchissant et suivant avec une profonde attention et une émotion extrême le récit de d'Orbendas.*

Saint-Rupert !

D'ORBENDAS.

Nous nous mîmes en marche pour les combattre, les chasser et recueillir le reste de leur butin.

MARIE, *à elle-même, comme retrouvant dans sa pensée de lointains souvenirs.*

Oui, oui. (*A d'Orbendas.*) Après.

D'ORBENDAS.

Lorsque nous arrivâmes, les Anglais avaient fui ; tous les habitans avaient été massacrés, la flamme avait tout dévoré ; nous ne trouvâmes que des ruines.

MARIE.

Ensuite, ensuite !

D'ORBENDAS.

Les soldats des trois compagnies erraient çà et là, soulevant les pierres noircies par le feu, les poutres brûlant encore, pour emporter quelque butin. Je faisais comme les autres, et me trouvant seul entre les quatre murailles d'une maison, j'aperçus un Anglais qui se cachait dans les décombres. Je m'avançai ; il se leva, tenant entre ses bras un enfant qui nous regardait tour à tour avec effroi... je me précipitai sur cet ennemi, et lui plongeant ma dague dans la poitrine, je lui arrachai l'enfant.

MARIE, *la main sur son cœur.*

Oui, oui.

D'ORBENDAS.

C'est que, vois-tu, Marie, à cette époque à jamais exécrable, les enfans étaient la plus précieuse partie d'un butin ; et j'en ai vu par troupenoux, suivant les vainqueurs, pour être chèrement vendus ensuite à leurs parens. L'enfant dont je te parle me faisait espérer une riche rançon. Voilà pourquoi je tuai cet homme.

MARIE.

Oh ! c'est horrible ! pardonnez...

D'ORBENDAS, *avec insouciance.*

C'était un Anglais. (*Ému.*) Cette jolie enfant, Marie... (*Il la baise au front et essuie en silence une larme.*) Je te pris sous mon manteau, et je te dérobaï à tous les yeux, de peur que quelqu'un ne vint te disputer à moi. Quelque temps après, les trois compagnies étaient dans le Languedoc, et personne ne l'ayant réclamé, je t'avais emportée avec moi, et, à cette époque, Marie, je t'aurais volontiers vendue pour un ducat ; mais personne ne voulait l'acheter, n'espérant pas te revendre. (*Avec une grande sensibilité et la regardant en pleurant.*) Oui, Marie, oui, ma fille, toi que j'aime uniquement sur la terre, gracieuse et noble enfant, je t'aurais alors vendue pour un ducat !

MARIE, *attendrie, mais avide de savoir le reste.*

Oh ! poursuivez, poursuivez !

D'ORBENDAS.

Bientôt la gentillesse, tes caresses naïves, ta faiblesse, l'abandon où tu te trouvais, tout cela me toucha le cœur ; je résolus de te servir de père... Condamné à une vie errante et périlleuse, je te confiai à une femme qui reçut en échange de ses soins le fruit de mes rapines, et j'allai, moi, continuant mon infâme métier ; mais, cette fois, pour l'assurer un sort brillant. Grâce à la générosité du capitaine que je servais, je devins riche. La femme qui avait soin de toi mourut, il y a deux ans ; j'allai te prendre, je te rapprochai de moi, je te plaçai dans cette abbaye, et si je ne me fis pas

connaître, ce fut pour ne pas attirer sur toi le mépris dont j'eusse été l'objet. Si l'abbaye reçut de moi de magnifiques offrandes, si mon riche costume fit croire à un grand seigneur, ce fut encore pour toi, Marie, pour que tu fusses aimée, honorée...

MARIE, *reconnaissante et émue.*

O mon père!... et ma famille? vous n'avez rien appris de ma famille?

D'ORBENDAS.

Depuis deux ans, j'ai fait des démarches; j'ai visité les lieux où était le bourg de Saint-Rupert; j'ai signalé aux habitans du nouveau village la place où je t'avais trouvée.

MARIE.

Et vous n'avez rien découvert?

D'ORBENDAS.

Rien... mais toi, Marie, toi que je puis interroger maintenant sur un pareil sujet, rappelle tes souvenirs... ne pourrais-tu rien me dire?

MARIE.

J'étais bien jeune alors.

D'ORBENDAS.

Tu avais trois ou quatre ans.

MARIE.

Quand vous avez parlé du bourg de Saint-Rupert, il m'a semblé que je n'entendais pas ce nom pour la première fois.

D'ORBENDAS.

Mais cet Anglais qui te tenait dans ses bras, à qui t'avait-il enlevée?

MARIE.

Je ne m'en souviens pas... mais je sens flotter dans ma mémoire l'image de ces scènes de désolation dont vous m'avez parlé; j'ai même gardé le souvenir de ma terreur, et plusieurs fois, ce souvenir m'a éveillée pendant la nuit.

D'ORBENDAS.

Ne te souviens-tu de rien, antérieurement à ce funeste jour?

MARIE.

Oh! si, si... il est une chose aussi fraîche, aussi jeune, aussi vivante dans ma pensée, que si elle m'était arrivée hier.

D'ORBENDAS.

Parle, ma fille, parle... Peut-être...

MARIE.

- Mais cette chose est tout-à-fait isolée, tout-à-fait seule; elle ne se lie à rien.

D'ORBENDAS.

Dis toujours, dis toujours.

MARIE, *cherchant dans sa pensée, lentement.*

C'est un jardin où je suis avec deux femmes, l'une sous le costume d'une paysanne, l'autre richement vêtue. La première m'élève dans ses bras, en voyant venir l'autre, et me dit: Voici Notre-Dame de Bienvenue; puis l'autre femme me presse sur son cœur, me caresse, pleure en m'embrassant; et quand elle se retire, je la regrette; et quand le soir arrive, quand la paysanne me fait faire la prière, je la termine par ces mots: Notre-Dame de Bienvenue, protégez-moi.

D'ORBENDAS.

Voilà tout?

MARIE.

Oui; et depuis, j'ai conservé l'habitude de prononcer ces paroles toutes les fois que je redoute un malheur; et, chose étrange, le malheur est toujours détourné... tenez; tout-à-l'heure, avant que vous fussiez venu, je craignais pour vous quelque funeste accident, et je m'en allais me reposer, en murmurant ces paroles... tout-à-coup vous avez paru!

D'ORBENDAS.

Et tu n'as pas retenu le nom de ces deux femmes?

MARIE.

Non... je n'ai retenu que leurs traits et le son de leur voix!

D'ORBENDAS.

Et tu ne sais pas d'où venait cette femme richement vêtue?

MARIE.

Non... à cette époque, je croyais qu'elle venait du ciel, car elle était douce et belle comme un ange!

D'ORBENDAS*, *prenant et mettant son manteau.*

Allons, il faut que je te quitte.

MARIE.

Déjà?

D'ORBENDAS.

Le jour approche. Je vais m'occuper de la réalisation de mes biens... mais, dis-moi, Marie, si le hasard nous fait découvrir tes parens, s'ils vivent encore, s'ils sont riches et puissans, tu m'abandonneras pour eux peut-être?

MARIE.

Moi!... non, jamais, jamais!... que je retrouve mes parens ou que je les aie perdus sans retour; qu'à l'avenir je vive près d'eux ou ailleurs, une chose est certaine; c'est que je serai toujours avec vous, que je ne vous quitterai pas!

D'ORBENDAS, *ému.*

Marie!

MARIE, *émue.*

Est-ce que vous n'êtes pas mon père?... vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous appelle mon père?

D'ORBENDAS, *lui prenant les mains.*

Est-ce que je ne t'appelle pas ma fille?... va, bientôt, demain peut-être, tu me suivras dans un pays étranger; un jeune homme, un digne ami nous accompagnera, et nous vivrons heureux, toi, loin du théâtre de tes malheurs, moi loin de celui de mes...

MARIE, *lui mettant la main sur la bouche pour l'empêcher d'achever.*

Partout où vous voudrez, mon père.

D'ORBENDAS.

Que j'obtienne aujourd'hui de monseigneur l'écrit que je désire, et demain...

MARIE.

Oh! quel bonheur!

* D'Orbendas, Marie.

D'ORBENDAS, *appuyant.*

Jure-moi de ne redire à personne, entends-tu, pour quelque motif que ce soit, ce que je viens de t'apprendre.

MARIE.

A personne, je vous le jure.

D'ORBENDAS.

Adieu, Marie, adieu!

SCENE V.

L'ABBESSE, D'ORBENDAS, MARIE.

L'Abbesse vient de la gauche.

D'ORBENDAS, *saluant.*

Madame...

L'ABBESSE.

Vous partez déjà ?

D'ORBENDAS.

Le temps me presse... l'orage est dissipé.

L'ABBESSE.

Il a dû être bien affreux. Une des dames qui viennent de nous demander asile pour la nuit a été si fort effrayée qu'elle a toutes les peines du monde à se remettre. Elle est d'une pâleur!...

D'ORBENDAS.

Je vous laisse aux soins de l'hospitalité, et bientôt, peut-être demain, je viendrai vous remercier de votre généreuse amitié pour Marie.

L'ABBESSE.

Elle va nous quitter ?

D'ORBENDAS.

Je le pense, madame ; mais elle et moi nous souviendrons toujours de vous avec une profonde reconnaissance.

Il s'incline.

MARIE.

Madame, permettez-moi d'accompagner mon bienfaiteur jusqu'à la grille du parc.

L'ABBESSE.

Je le veux bien ; puis, Marie, va prendre un peu de repos.

Elle la baise au front : Marie et d'Orbendas sortent par le fond.

SCENE VI :

L'ABBESSE, LA DAME DE L'ABBAYE, LA VICOMTESSE.

L'ABBESSE, à la dame qui sort de la porte à droite

La chambre est-elle prête ?

LA DAME DE L'ABBAYE.

Oui, madame.

La Vicomtesse entre par la gauche, la dame sort par là.

L'ABBESSE, à la vicomtesse.

Allez vous reposer, madame, vous en avez grand besoin.

LA VICOMTESSE.

Je désire vous parler, madame.

SCENE VII.

L'ABBESSE, LA VICOMTESSE.

L'ABBESSE.

Maintenant que je vous regarde avec plus d'attention, il me semble que déjà je vous ai vue, madame.

LA VICOMTESSE.

Il y a cinq ans... je suis la femme du sire de Flavy.

L'ABBESSE.

En effet, je me rappelle... serait-ce, madame, une résolution plus forte que la première qui vous amènerait ici ?

LA VICOMTESSE.

Non, madame ; mais pardon, je n'ai pas un moment à perdre.

L'ABBESSE.

Que je suis heureuse, noble vicomtesse, de pouvoir vous offrir un asile et mes soins ; mais comment vous êtes-vous mise en chemin par ce temps d'orage ?

LA VICOMTESSE.

J'ai vu l'orage, j'ai prévu la fatigue et les dangers, et je suis partie ; je suis venue ici, je n'avais pas d'autre but.

L'ABBESSE, *étonnée.*

Vous n'alliez pas plus loin ?

LA VICOMTESSE.

Voici l'objet de ma visite : N'avez-vous point, madame, dans votre abbaye, une jeune fille d'une beauté angélique, la plus jeune ?

L'ABBESSE.

Oui, oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Quelle est sa famille ?

L'ABBESSE.

Je l'ignore, et cette enfant l'ignore aussi. Il y a deux ans qu'un riche seigneur me l'a recommandée sans vouloir me dire son nom.

LA VICOMTESSE.

Un riche seigneur ?

L'ABBESSE.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.,

Qui s'environne de mystère ? (*A part.*) C'est Flavy !

L'ABBESSE.

Dans quelques jours il doit la retirer.

LA VICOMTESSE, *avec force.*

Ce seigneur, madame, doit venir cette nuit.

L'ABBESSE.

Il est venu et il est reparti, il n'y a qu'un instant, lorsque vous entriez.

LA VICOMTESSE, à elle-même.

Il est arrivé avant moi !

D'ABESSE.

Vous le connaissez ?

LA VICOMTESSE.

Et la jeune fille est encore ici ?

L'ABESSE.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Grâce au ciel, nous pourrons la sauver.

L'ABESSE, alarmée.

La sauver ?

LA VICOMTESSE.

Savez-vous, madame, quel est le riche seigneur mystérieux qui vous a confié, il y a deux ans, cette jeune fille ?

L'ABESSE.

Vous m'épouvantez !

LA VICOMTESSE, criant.

C'est mon époux, c'est Guillaume de Flavy !

L'ABESSE.

Ciel ! je croyais ne l'avoir jamais vu. Son nom seul me fait trembler.

LA VICOMTESSE.

Oui, madame, oui ; je comprends tout maintenant. Cette enfant, il l'aura ravie à sa famille dans un âge encore tendre, et vous, sans le savoir, vous avez gardé ici les amours du sire de Flavy.

L'ABESSE.

Grand Dieu ! mais il doit revenir demain !

LA VICOMTESSE.

Rassurez-vous, madame, le ciel a permis que je fusse instruite à temps. Flavy, vous reviendrez un jour trop tard !

L'ABESSE.

Que faire ?

LA VICOMTESSE.

Il n'est qu'un moyen de dérober cette enfant au déshonneur. Voulez-vous me confier son salut ?

L'ABESSE.

Oh ! sauvez-la, sauvez-la, madame ! préservez ce lieu d'un pareil scandale.

LA VICOMTESSE.

Nous l'enversons chez mon oncle, le comte d'Armenis.

L'ABESSE.

Votre oncle est le protecteur de cette abbaye, qui se trouve sur ses domaines ; et plusieurs fois, il est venu à main armée la défendre contre la violence des compagnies.

LA VICOMTESSE.

Elle sera là, près de la plus vertueuse des femmes, loin des atteintes de Flavy.

L'ABESSE.

Oh ! c'est Dieu, madame, qui vous a envoyée ici.

LA VICOMTESSE.

Dieu, et ma jalousie ! je vais vous donner une lettre pour le comte.

L'ABESSE.

J'accompagnerai cette enfant... mais je crains, des femmes seules, les chemins ne sont pas sûrs..

si vous écriviez au comte d'envoyer ici quelques-uns des gentilshommes de sa maison ?

LA VICOMTESSE.

Il faudrait perdre un jour, et si mon époux revient ici demain...

L'ABESSE.

Oui, sans doute, il faut partir sur-le-champ... Dieu veillera sur nous.

LA VICOMTESSE.

Du reste, madame, que tout le monde ignore ma visite et son objet... si Guillaume de Flavy venait à savoir !

L'ABESSE.

Oui, oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Veuillez donc me faire donner ce qu'il faut pour écrire.

L'ABESSE, remontant pour indiquer la chambre à droite.

Dans votre chambre, au fond du corridor, madame, vous trouverez... je vous suis.

LA VICOMTESSE, à elle-même.

Oh ! cette, fois Flavy, tu n'auras pas lieu de triompher. Je t'enlève ta plus chère conquête... enfin je reposerai cette nuit.

Elle sort par la droite ; au moment où l'abbesse va sortir aussi à la suite de la Vicomtesse, elle est appelée par une dame de l'abbaye.

SCENE VIII.

LA DAME DE L'ABBAYE, L'ABESSE.

LA DAME, entrant par la gauche.

Madame, madame ?

L'ABESSE, se retournant.

Qu'y a-t-il ?

LA DAME.

Deux gentilshommes se sont introduits dans l'abbaye.

L'ABESSE.

Deux hommes, par quelle porte ?

LA DAME, désignant la gauche.

Par la porte du pont.

L'ABESSE, à part, désignant le fond.

Elle m'a fait trembler. J'ai craint le retour du sire de Flavy. (Haut.) Comment a-t-on laissé...

LA DAME.

Une dame, femme de l'un d'eux, s'est présentée seule d'abord ; on a ouvert, et ils sont entrés à sa suite.

L'ABESSE.

Une dame est avec eux ! cela me rassure.

LA DAME.

Du reste, ils demandent à vous faire leurs excuses de cette supercherie.

L'ABESSE, indulgente.

La fatigue, l'orage... dites-leur d'attendre quelques instans ; je reviens.

Elle sort par la droite pour aller retrouver la Vicomtesse.

SCENE IX.

LA DAME, FLAVY, MELCHY, MARTHA.

LA DAME, à gauche.

Entrez, messieurs, entrez. (*Ils entrent.*) Madame l'abbesse va revenir; veuillez l'attendre.

Elle sort par la gauche.

FLAVY.

Enfin, nous voici dans la place. Nous verrons ce que c'est que cette noble abbesse.

Il regarde autour de lui.

MELCHY, apercevant le guéridon.

C'est une aimable dame. Voici des rafraîchissements préparés pour nous.

FLAVY.

En vérité, je ne me connais plus. Je manque ici de ma résolution ordinaire. Le cœur me bat comme si je n'avais que vingt ans!

MELCHY, lui versant à boire.

Un peu de cette généreuse liqueur vous rendra le courage.

Il boit.

MARTHA, à part, tandis qu'ils boivent.

Madame est-elle arrivée? je ne sais quel parti prendre! Melchy ne me quitte pas... enfin madame m'a dit de faire tout ce que voudra monseigneur.

FLAVY, désignant la droite.

On ouvre cette porte. Passez dans la pièce voisine (à gauche) et attendez mes ordres. (*Martha et Melchy sortent.*) Hasard, inspire-moi, car je suis si troublé, que je ne puis imaginer aucun expédient.

SCENE X.

FLAVY, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, arrivant une lettre à la main; elle se retourne vers la porte de droite, d'où elle sort.

Oui, madame, nous partons à l'instant. Reposez bien.

FLAVY, s'inclinant.

Noble abbesse, si les frayeurs d'une dame, si le froid, la faim, la pluie, l'orage et le danger, par une nuit obscure, de tomber et périr dans quelque ravin; si, avant tout, la conviction de l'indulgence d'une pieuse et noble abbesse n'excusent point la violation de cet asile, me voilà fort en peine pour excuser ma présence devant vous.

L'ABBESSE, indulgente.

La règle de ma maison a été violée, sans doute; mais on n'avait pas songé, en l'établissant, à des nuits aussi orageuses.

FLAVY, s'inclinant.

J'avais raison, madame, de compter sur votre indulgence.

L'ABBESSE.

M'excuserez-vous, à votre tour, de ne point ac-

cueillir un noble gentilhomme avec l'empressement... ne prenez point, je vous en prie, l'inquiétude que vous remarquez dans mes traits, pour un reproche de votre supercherie... vous êtes sans doute un seigneur du voisinage?

FLAVY, à part.

Inspirons la confiance. (*Haut.*) Oui, madame, le comte de Monviel.

L'ABBESSE.

Vous seriez ce seigneur renommé dans toute la Guyenne pour ses vertus et sa franchise?

FLAVY.

Vous me rendez confus, madame.

L'ABBESSE.

Eh bien! monseigneur, c'est votre ennemi qui cause mes alarmes et le trouble où vous me voyez.

FLAVY, étouffé.

Mon ennemi?

L'ABBESSE.

Est-il dans le voisinage un seul gentilhomme qui n'ait eu à souffrir, dans ses biens ou dans ses affections, des violences du sire de Flavy?

FLAVY.

Il est vrai. (*A part.*) Je ne suis pas ici en bonne renommée.

L'ABBESSE.

Monseigneur, votre nom, votre réputation, me font presque vous remercier d'avoir pénétré dans l'abbaye contre la règle. Oh! maintenant, je n'ai plus de crainte.

FLAVY.

Je vous suis obligé, madame.

L'ABBESSE.

Monseigneur, en retour de l'hospitalité que je suis heureuse de vous donner, vous pouvez, si vous le voulez bien, être mon appui dans la grave circonstance où je me trouve.

FLAVY.

Parlez, madame... je vous promets d'avance...

L'ABBESSE.

Le sire de Flavy se présenta ici il y a deux ans. FLAVY, dont l'étonnement va croissant, à part. C'est la première fois que j'y viens.

L'ABBESSE.

Il me cacha son nom, et, couvrant son crime des apparences de la modestie, il me donna une jeune fille à élever.

FLAVY.

Il vous donna... (*A part.*) Je n'y suis pas du tout.

L'ABBESSE.

Cette jeune fille, je viens de le découvrir, il la destinait à son amour.

FLAVY, stupefait.

Ah!

L'ABBESSE.

Il n'y a qu'une heure qu'il était ici.

FLAVY.

Guillaume de Flavy?

L'ABBESSE.

Oui, lui-même.

FLAVY, à part.

Je veux être damné si je comprends un mot!

L'ABBESSE.

Il m'a dit que demain, peut-être, il retirerait cette jeune fille.

FLAVY.

Ah! il vous a dit... Et le nom de...

L'ABBESSE.

Marie.

FLAVY, à part.

Marie!

L'ABBESSE.

Jugez de mon embarras!

FLAVY.

Et vous voudriez la garder?

L'ABBESSE.

Au contraire.

FLAVY.

Vous consentiriez à la lui livrer?

L'ABBESSE.

Où! au contraire!

FLAVY.

Ah çà, mais que voulez-vous donc?

L'ABBESSE.

La dérober à son amour, en la conduisant moi-même dans le château d'un seigneur voisin à qui cette lettre la recommande.

FLAVY.

Et qu'attendez-vous de moi?

L'ABBESSE.

Nous ne sommes ici que des femmes, c'est un faible cortège que celui que nous pouvons donner à cette jeune fille, qui ignore tout. Elle considère comme son protecteur ce cruel Flavy, qui lui aura caché son nom et son rang pour la mieux séduire sans doute.

FLAVY, à part.

Quel diable de galimatias! (*Haut.*) Que puis-je faire?

L'ABBESSE.

Vous avez avec vous une noble dame et un gentilhomme; je vais conduire à l'instant la jeune Marie dans ce château voisin; mais les chemins ne sont pas sûrs; je crains de rencontrer...

FLAVY, triomphant, à part.

C'est bien. (*Haut.*) Oui, quelques-uns de ces brigands qui ne se font non plus scrupule d'enlever une jeune fille à ses protecteurs, qu'une rose sauvage aux buissons du chemin. Disposez de nous, madame, nous nous offrons à vous accompagner.

L'ABBESSE.

Que de reconnaissance! et que je bénis le ciel de vous avoir conduit ici!

FLAVY.

Moi aussi, madame.

L'ABBESSE.

Elle est si pure, si ingénue, si loin de se douter des projets du sire de Flavy, qu'elle l'aime, elle l'estime, elle l'appelle son père.

FLAVY, à part, stupéfait.

Elle m'appelle son père!

L'ABBESSE.

Je crois qu'il est convenable qu'elle ignore ce qui se passe. Ne souillons point la pureté de son âme par la triste révélation qu'il est des hommes et des choses qui avilissent l'humanité; laissons-la dans son erreur; qu'elle croie que c'est par l'ordre de son protecteur que nous la conduisons chez ce seigneur ami. Plus tard, quand l'absence l'aura un peu effacé de son souvenir, on lui fera connaître la vérité.

FLAVY, ébahi.

Je le veux bien, madame.

L'ABBESSE.

Les moments sont chers, le sire de Flavy reviendra peut-être demain. Je vais avertir Marie, disposer tout pour notre départ, et quand tout sera prêt, je viendrai vous le dire.

FLAVY.

J'attends.

L'Abbesse sort par la gauche.

SCENE XI.

FLAVY, seul.

Ah çà, voyons, voyons, est-il bien sûr que je sois éveillé?... où est le mot de cette énigme?... quelle impénétrable obscurité! bah! qu'importe? ce qu'il y a de bien certain, c'est que la belle Marie va sortir de cette abbaye, accompagnée par moi, Melchy, Martha et l'abbesse... l'abbesse est de trop; mais point d'esclandre... à quelques pas d'ici, sans lui faire aucun mal... (*Il appelle.*) Melchy?

SCENE XII.

MELCHY, FLAVY.

FLAVY.

Tout va bien, tout se passe en douceur; l'abbesse me livre Marie.

MELCHY.

Pour combien?

FLAVY.

Pour rien.

MELCHY.

J'entends: pour une promesse. Vous avez dû l'amener là bien difficilement.

FLAVY.

C'est elle qui m'a tout proposé.

MELCHY.

Je ne comprends pas.

FLAVY.

Est-ce que je comprends, moi?

MELCHY.

Monseigneur raille.

FLAVY, sérieusement.

Écoutez et retenez: je suis un gentilhomme du voisinage.

C'est vrai.

MELCHY.

FLAVY.

Un brave et digne gentilhomme, protecteur de la veuve et de l'orphelin.

MELCHY.

Oh, ça ! par exemple !

FLAVY, *fèrement.*

Melchy !

MELCHY, *à demi-voix.*

Au fait, puisqu'il faut mentir...

FLAVY.

Je me nomme le sire de Monviel.

MELCHY, *stupéfait.*

Ah !

FLAVY.

Je dois passer d'abord aux yeux de Marie pour l'ami intime de son protecteur.

MELCHY.

Et qu'est-ce que c'est que ce protecteur ?

FLAVY.

Tout le monde l'ignore.

MELCHY.

J'en suis.

FLAVY.

Toi, tu es aussi un brave et digne gentilhomme.

MELCHY.

La fraude continue.

FLAVY.

Écoute : on nous propose de conduire Marie dans un château voisin ; l'abbesse nous accompagne.

MELCHY.

C'est bien.

FLAVY.

Au contraire ; mais à quelques pas d'ici, tu prendras l'abbesse en particulier, sous un prétexte...

MELCHY.

Pourquoi faire ?

FLAVY.

Elle m'embarrasse.

MELCHY.

Voilà qui est clair : il faut vous en débarrasser.

FLAVY.

Tandis que Marie, Martha et moi presserons nos montures, toi...

MELCHY, *souriant.*

C'est bien, j'entends.

Il fait un signe de meurtre.

FLAVY.

Lâcheté !

MELCHY.

Alors je n'entends pas.

FLAVY.

Quand nous aurons disparu, Marie, Martha et moi, et que vous serez arrivés, l'abbesse et toi, sur la lisière de la forêt, tu tires ta large épée...

MELCHY, *faisant le signe de tuer.*

J'entends donc !

FLAVY.

Infamie !

MELCHY.

Alors, je n'y suis plus.

FLAVY, *appuyant.*

Tu mettras le cheval de l'abbesse hors d'état de

nous suivre, et tu viendras nous joindre au galop sur la route de Montlouvier.

MELCHY.

Ah ! je comprends !

FLAVY.

Instruis Martha de tout. Descendez dans la cour où Marie va se rendre ; j'attends ici l'abbesse.

MELCHY, *en sortant.*

Tout cela n'est pas clair ; mais on pêche en eau trouble.

SCENE XIII.

FLAVY, *seul.*

Je vais donc la voir, cheminer avec elle, puis la posséder pour toujours !... l'abbesse est dans une erreur !... la vicomtesse dans une ignorance !... Elle a juré d'ailleurs de ne plus aller au manoir de Montlouvier. Je pourrai donc m'enivrer, au sein d'une sécurité profonde, du seul amour vrai de toute ma vie... enfin j'entends l'abbesse.

Il jette un coup d'œil à la fenêtre de gauche.

SCENE XIV.

FLAVY, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *sortant de la droite.*

Flav ! il est revenu ! (*à part, avec triomphe*) mais la jeune fille est partie !

FLAVY, *quittant la fenêtre et tout stupéfait de voir la vicomtesse.*

La vicomtesse !... Que faites-vous ici, madame ?

LA VICOMTESSE, *amèrement railleuse et poignante durant toute la scène.*

J'ai voulu savoir par moi-même comment vous vous acquitteriez du message important dont le roi vous avait chargé.

FLAVY, *emporté.*

Je suis trahi ! mais vous saurez, madame, ce qu'il vous en coûtera d'épier ainsi tous mes pas, et, sans égard à votre rang et aux bienséances, de courir, la nuit, loin de votre château, comme une chercheuse d'aventures.

LA VICOMTESSE.

Oui, sans doute ; c'est moi qui cherche des aventures, et vous, vous êtes l'époux outragé qui devez punir une femme infidèle.

FLAVY.

Madame, je vous ordonne...

LA VICOMTESSE.

Oh ! vous pouvez vous dispenser de la menace ; car je ne crains plus votre colère... oh ! c'est une bien grande lâcheté, Flav, d'avoir ainsi abusé, hier, une faible femme. Oh ! maintenant je la comprends, je la vois dans tout son jour cette lâcheté, cette haine dont tu punis l'importance de mon amour... Oui, oui, il n'eût pas été assez cruel pour moi de rencontrer, demain, dans mon château de Presle, ma grande rivale, la seule, elle qui n'en aura point dans ton cœur. Habitée à

ce supplice, en quoi ma douleur aurait-elle pu s'accroître? Mais non, tu verses d'abord goutte à goutte l'espérance dans mon ame, tu en chasses la douleur, et tu y fais entrer la joie. Oh! que tu as bien étudié le merveilleux effet des contrastes sur le cœur d'une femme! confiante et crédule, je me serais endormie heureuse, attendant le retour d'un époux adoré; j'aurais devancé le jour pour aller à sa rencontre, et, en l'apercevant de loin, mon cœur aurait battu, je serais accourue le sourire sur les lèvres et la reconnaissance dans le cœur; et lui alors m'aurait présenté la jeune et belle fille, et répondant à mon sourire par un autre, il m'aurait dit : l'espérance qu'hier je t'avais donnée, la voici; voici ta joie et ton bonheur; et il aurait joui de me voir trembler et pâlir; de voir la douleur rentrer dans mon ame, plus poignante et plus vive... qui sait? tu avais peut-être espéré me voir tomber morte, et pouvoir, en passant, me meurtrir le visage sous tes pieds, pour faire à ma rivale une galanterie digne de toi!

FLAVY, à part, après s'être agité.

Elle souffre; n'ajoutons pas, par un aveu brutal, l'outrage à l'infidélité.

LA VICOMTESSE.

Vous ne répondez pas?

FLAVY.

C'est vous-même, madame, qui courez à votre malheur. Vous n'êtes pas changée. Si j'ai manqué de franchise, c'est parce que vous manquez de confiance.

LA VICOMTESSE, amère et ironique.

Oui, oui, je t'ai méconnu; oui, je t'ai outragé.

FLAVY.

Madame, hier j'ai pris vos chagrins en pitié, et je voulais ménager votre susceptibilité ombrageuse en vous cachant que je suis chargé de la protection d'une jeune fille enfermée dans cette abbaye contre le vœu de ses parens éloignés.

LA VICOMTESSE, de même.

Je suis bien ingrate!

FLAVY.

Mais, puisque votre fatale jalousie vous a poussée à me suivre, ne vous en prenez désormais qu'à elle de vos plus amères douleurs.

Il va pour sortir, la Vicomtesse le retient.

LA VICOMTESSE.

Non, arrêtez. Pourquoi vous dérober aux éloges d'une si généreuse conduite? Vous, le protecteur désintéressé d'une jeune fille? cela est beau, admirable, inouï... Me pourriez-vous dire le nom de ses parens?

FLAVY.

Que peuvent faire des explications à qui suspecte la franchise? qu'importe à votre jalousie...?

LA VICOMTESSE.

Il importe à votre renommée.

FLAVY.

Ce sont les hommes qui la font, et je les méprise.

LA VICOMTESSE, amèrement railleuse.

Et les parens vous ont chargé de briser les chaînes de cette jeune fille?

FLAVY, sèchement.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE, de même.

Et, comme ils sont éloignés, ils vous ont mandé

sans doute de les remplacer quelque temps auprès d'elle?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et comme il est impossible de la conduire à eux, à cause des armées qui coupent toutes les communications, ils vous ont supplié de la garder près de vous?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

De lui prodiguer vos soins?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Enfin, de l'aimer?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et vous, en noble chevalier, vous irez, sur ce dernier point, au delà même des vœux de ces bons parens?

FLAVY.

Assez! assez!

LA VICOMTESSE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

FLAVY.

Madame!

LA VICOMTESSE, poignante.

C'est à moi maintenant de te plaindre. Tu es revenu trop tard! Cette jeune fille que tu aimes comme tu n'as jamais aimé; cette jeune fille, ta vie, ton adoration, ton délire, elle est partie, entends-tu, partie, perdue pour toi!

FLAVY, allant froidement à la fenêtre.

Perdue?

LA VICOMTESSE.

Elle a trouvé, dans un château voisin, une retraite sûre... Retourne seul dans ton château à toi, Flavy. Plus de plaisirs, plus d'ivresse, plus cette volupté du cœur que tu espérais. Rien, rien, dans ton château solitaire. Au lieu d'une femme jeune, belle, adorée, idolâtrée, moi, rien que moi fanée par la douleur; rien que la femme abandonnée, rien! un spectre abhorré au lieu d'un ange... Oh! maintenant, Flavy, c'est toi qui me fais pitié!

FLAVY, la conduisant froidement à la fenêtre.

Partie, perdue, dites-vous, ma protégée? Elle est avec Martha et Melchy; elle va partir et je pars avec elle.

LA VICOMTESSE, égarée.

Elle n'est point partie? Arrêtez! arrêtez!

FLAVY, à la fenêtre.

Silence! (Au loin.) Partez, Melchy, nous vous suivons.

LA VICOMTESSE.

Grâce, grâce!

FLAVY, la prenant par la main et la faisant fléchir jusqu'à terre.

Silence!

LA VICOMTESSE.

Oh! je te l'arracherai, cette jeune fille, je te l'arracherai!

Elle tombe à genoux, sur le point de s'évanouir; Flavy, debout, regarde au loin par la fenêtre, et témoigne que Marie est partie. — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

AU MANOIR DE MONTLOUVIER.

Grande salle. Au fond, trois portes donnent sur une galerie. Portes latérales à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELCHY, assis à gauche, FLAVY, du fond, par la porte du milieu.

FLAVY.

Eh bien ! Melchy ?

MELCHY, se levant.

Ah ! monseigneur...

FLAVY.

J'ai été obligé de vous laisser au milieu de la route pour surveiller deux cavaliers suspects... Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivés au manoir de Montlouvier ?

MELCHY.

Deux heures, monseigneur.

FLAVY, appuyant.

Par la petite porte ?

MELCHY.

Monseigneur l'avait recommandé.

FLAVY.

C'est toujours par là que vous devez entrer et sortir.

MELCHY.

J'ai parfaitement compris, monseigneur... Si nous sortions, Martha et moi, par la grande porte, ce serait révéler à bien des gens que ce lieu sert de cage à quelque nouvel oiseau déniché par nos soins ; car nous sommes connus dans le pays, la vieille et moi, pour les fauconniers intimes de monseigneur.

FLAVY.

Et je tiens, cette fois, à avoir le moins de confidens possible, pour que la vicomtesse ne se doute de rien... Du reste, ne te dessaisis de la clef de la petite porte en faveur de personne.

MELCHY.

Je l'ai donnée à Martha pour la commission dont vous l'avez chargée.

FLAVY.

Martha, c'est différent... Elle n'est pas encore de retour ?

MELCHY.

Elle commence à se rouiller.

FLAVY.

Le château de Presle n'est pourtant qu'à une lieue d'ici... J'ai chargé Martha d'aller sonder adroitement la vicomtesse, pour savoir si notre trace n'aurait pas été suivie.

MELCHY.

Quelle apparence ?

FLAVY.

Eh ! eh ! ces deux cavaliers à qui j'ai fait rebrousser chemin...

MELCHY.

Nou, nou ; rassurez-vous, monseigneur... Per-

sonne ne viendra vous troubler dans vos nouvelles amours... Le petit nombre de gens que vous tenez ici est discret et fidèle : Martha pour servir la demoiselle ; Bruno, le jeune trouvère, pour lui chanter des chansons ; moi pour faire bonne garde. Dix ou douze personnes en tout... Une seule serait à craindre, d'Orbendas.

FLAVY.

Lui, le plus dévoué de mes serviteurs?... R a le droit d'entrer partout où je suis... Laissons cela... Et Marie, dis-moi...

MELCHY, désignant la gauche.

Elle est là, elle a voulu être seule depuis quelques instans.

FLAVY.

Elle ne se doute pas, au moins...

MELCHY.

Elle en est à cent lieues : elle se croit ici dans le château d'un protecteur dont elle nous a parlé sans le nommer, et dont elle vous prend pour le représentant.

FLAVY.

Et tu n'as pas pu savoir...

MELCHY.

Elle n'a voulu rien dire sur ce point. Elle a fait, dit-elle, le serment de ne rien révéler de ce qui la concerne sans la permission de ce mystérieux protecteur. Du reste, elle est heureuse, comfiante, épanouie.

FLAVY.

Et vous avez dit à ceux qui ont pu la voir que c'est ma protégée ?

MELCHY.

Avec un sérieux dont monseigneur eût été content... Elle m'a demandé à visiter le manoir ; je l'ai accompagnée, je lui ai ouvert toutes les portes. Elle a une intelligence, une mémoire !... Elle est vraiment charmante... Avec sa figure, elle pouvait se passer d'avoir de l'esprit, et elle a tant d'esprit qu'elle pourrait se passer de sa figure.

FLAVY.

Je suis impatient de la revoir.

MELCHY.

Voici justement Martha pour vous introduire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARTHA *, venant du fond.

FLAVY.

Ah ! te voilà enfin !

* Melchy, Flavy, Martha.

MARTHA, très-agitée.

Les chemins sont si mauvais!

MELCHY.

Et tes jambes sont comme les chemins.

FLAVY, à Melchy.

Et ta langue est comme ses jambes. (À Martha.) Rends à Melchy la clef de la petite porte.

MARTHA.

La voici.

FLAVY, à Melchy.

Va l'assurer si elle est bien fermée.

MELCHY, sortant par la porte du milieu, au fond.

Oui, monseigneur.

MARTHA, à part.

Pourvu qu'en passant près du pavillon, il n'aperçoive pas M^{me} la vicomtesse!

FLAVY, à Martha.

Eh bien ! la vicomtesse, tu l'as vue?

MARTHA, troublée.

Elle n'était pas au château de Presle.

FLAVY.

Elle est allée peut-être se plaindre à son oncle, le comte d'Armenis.

MARTHA, troublée.

Je l'ignore.

FLAVY.

Annonce à Marie que je désire me présenter à elle.

MARTHA, à part.

Que je tremble ! (Haut.) J'obéis, monseigneur.

Ils entrent à gauche, par la porte latérale ; Bruno paraît à la porte du milieu, au fond.

SCENE III.

BRUNO, puis D'ORBENDAS.

BRUNO, sur la pointe du pied.

Je voudrais bien savoir... On la dit si jolie!... (Il va à gauche regarder par le trou de la serrure. D'Orbendas, en grand manteau, passant au fond, aperçoit Bruno, et s'avance doucement près de lui.)

Elle n'est pas dans cette première salle... Si quel-
qu'un me voyait ainsi, bien sûr, il dirait...

D'ORBENDAS, le frappant sur l'épaule.

Indiscret!

BRUNO, effrayé.

Oh ! (Apercevant d'Orbendas.) Ah ! vous avez trouvé au château de Presle le billet par lequel je vous annonçais que j'étais ici ?

D'ORBENDAS.

Oui, mon ami.

BRUNO.

Vous avez bien tardé.

D'ORBENDAS.

En sortant de l'abbaye, j'ai voulu prendre quelques informations dans le voisinage de l'ancien bourg de Saint-Rupert... peine inutile... Que faisais-tu là ?

BRUNO.

Je cherchais à voir une femme qui vient d'être amenée secrètement au manoir.

D'ORBENDAS, à part, souriant.

Monseigneur ne changera jamais. (Haut.) Mais c'est de l'indiscrétion !

BRUNO.

Tout au plus de l'impatience ; car je dois la voir ; je dois, d'après l'ordre de monseigneur, la charmer par mes chants.

D'ORBENDAS.

Prenez garde de vous laisser charmer par ses beaux yeux... s'ils sont beaux.

BRUNO.

Oh ! quand on a vu le portrait de Marie... Mais vous ne me parlez pas d'elle.

D'ORBENDAS.

C'est pour elle que je veux parler à monseigneur... On m'a dit qu'il est ici.

BRUNO.

Oui, il est là (à gauche), près de sa nouvelle conquête. Cette dame doit appartenir à quelque puissante famille ; car monseigneur a recommandé de faire bonne garde. Toutes les portes sont fermées, et monseigneur en a les clefs.

D'ORBENDAS.

Je veux parler à monseigneur pour obtenir de lui la donation écrite de tous les biens dont il a récompensé mes bons services ; car, d'après un mot qu'hier j'ai entendu, il pourrait bien un jour me retirer ces propriétés dont j'ai joui jusqu'ici sans autre titre que sa parole. C'est la fortune de Marie... la tienne aussi peut-être.

BRUNO.

Oh ! que me parlez-vous de fortune, si vous me faites espérer Marie ?

D'ORBENDAS.

C'est que, mon ami, arrive un temps où les soupçons et les adorations sont une nourriture fort creuse... Si j'obtiens cet écrit, je proposerai à la vicomtesse la réalisation de ces terres, qui toutes lui ont appartenu, et qu'en diverses circonstances elle a données à monseigneur sur de vaines promesses de fidélité. Je sais qu'elle tiendrait beaucoup à les ravoir.

BRUNO.

J'ai bien peur que votre ami Melchy ne vous ait mal traité dans l'esprit de monseigneur. Tout-à-l'heure encore, dans le parc, il lui reprochait sa munificence envers vous, et faisait valoir ses services aux dépens des vôtres.

D'ORBENDAS.

Ah ! c'est lui... laissez-nous.

Melchy paraît par la porte du fond ; Bruno sort par là, et jette un regard de mépris à Melchy.

SCENE IV.

D'ORBENDAS, MELCHY.

MELCHY, prenant de grands airs.

Ah ! te voilà, bâtarde ?

D'ORBENDAS, moqueur.

Oui, orgueilleux fils légitime d'un méchant homme et d'un père pendu.

MELCHY.

D'où viens-tu donc ainsi emmantelé ?

D'ORBENDAS.

D'un pays où l'on coupe la langue aux bellâtres, et où je vois bien que tu n'as jamais été.

MELCHY.

Eh ! eh ! te voilà bien fier pour un complaisant hors de service !

D'ORBENDAS.

Et je te trouve bien peu modeste, toi, pour un fripon en exercice.

MELCHY.

En parlant mal de mon présent, sais-tu que tu dénigres ton passé ?

D'ORBENDAS.

Que m'importe !

MELCHY.

Tu lui dois pourtant ta fortune.

D'ORBENDAS.

Mon passé, je le méprise et je l'oublie ; ma fortune, je l'estime et je la garde.

MELCHY.

Elle est considérable !

D'ORBENDAS.

Eh ! mais assez pour exciter ton envie.

MELCHY.

Et l'attention de monseigneur aussi.

D'ORBENDAS.

Que veux-tu dire ?

MELCHY.

Que j'aurai soin de rappeler à monseigneur que c'est du bien assez mal acquis.

D'ORBENDAS.

Et à quel titre meilleur espères-tu celui qu'il se propose sans doute de te faire ?

MELCHY, insolent et dédaigneux comiquement.

La belle comparaison à établir entre nous deux !

D'ORBENDAS.

C'est vrai, je la trouverais plaisante.

MELCHY.

Un coquin émérite !

D'ORBENDAS.

Vaut mieux qu'un coquin sans mérite.

MELCHY.

Tu es bien enflé du tien, bêtard. Mais, après tout, quels services as-tu rendus à monseigneur, qui ne soient surpassés par les miens ?

D'ORBENDAS, railleur, amer et méprisant.

Tes services, à toi?... Je veux bien comparer ceux qui nous sont communs ; car tu n'as jamais été soldat, toi ; tu n'as pas été son compagnon d'armes. Voyons : depuis que je t'ai cédé ma place auprès de monseigneur, coquin plein de bonne volonté, c'est vrai, mais sans esprit et sans audace, quelles brillantes conquêtes a-t-il dues à ton adresse, à ta témérité ? quelques femmes dont les maris bénissaient Dieu d'être enfin délivrés. Quelles portes as-tu forcées ? quels murs as-tu franchis pour arriver près d'une beauté difficile ? Moi, mordieu, j'allais en amour comme en guerre, muni de ces flexibles instrumens d'escalades fa-

briqués de mes mains, et dont je pourrais te montrer ici quelques échantillons bien conservés ; et, tout en servant mon maître dans ses amoureuses fantaisies, je n'oubliais ni ma patrie, ni la présence de l'étranger ! J'enlevais des Anglaises, les plus nobles, les plus belles, les femmes des généraux ennemis. Je me disais : S'ils ne sont pas battus, du moins ils seront... et cela me consolait d'une défaite ou d'une blessure. Mais toi, sans honneur, sans énergie et sans patriotisme, qu'es-tu ? un faquin né, faquin continué, faquin persévérant, faquin passé, présent, futur, faquin, rien que faquin, à tous les diables !

MELCHY.

A tous les diables tous les deux, si Dieu est impartial. Mais, dis-moi, dans la liste des amoureuses conquêtes que le sire de Flavy a faites par ton entremise, peux-tu citer une femme réunissant en elle tous les charmes dont un seul suffit à d'autres pour séduire ; un être descendu du ciel pour prouver aux femmes combien on les trompe lorsqu'on les compare aux anges ; une créature merveilleuse qui a fait le plus grand des miracles, celui d'inspirer à monseigneur un amour inconnu, un amour aussi pur, aussi timide que l'ange qui en est l'objet ?

Il fait quelques pas d'un air triomphant.

D'ORBENDAS, allant à lui.

Et c'est toi qui as trouvé cette exception ?

MELCHY, vain.

Moi !

D'ORBENDAS, froid.

Et tu comptes assez sur la reconnaissance de monseigneur...

MELCHY.

Pour obtenir de lui qu'il te retire des biens dont tu es indigne, et que j'ai mérités.

D'ORBENDAS, frémissant.

PAUVRE fou, si tu savais ce que j'ai dans le cœur, et ce que je te destine, tu ne chercherais point à obtenir ce que tu dis là.

MELCHY, bravache.

Que ferais-tu ?

D'ORBENDAS, terrible.

Je dédaignerais de me servir de mon épée, parce que tu ne t'es jamais servi de la tienne ; mais avec cette main seule, armée d'un gantelet, je te meurtrirais le front jusqu'à ce que la pensée et la vie n'arrivent plus à ton cerveau.

MELCHY.

Nous allons voir.

Ils se menacent bruyamment.

SCENE V.

MARTHA, FLAVY, D'ORBENDAS, MELCHY.

Flavy et Martha sortent de la porte latérale de gauche ; Flavy se retourne vers la chambre et semble vouloir y rentrer.

MARTHA.

Laissez-la seule, monseigneur, elle désire se reposer.

FLAVY.

Oui, Martha, satisfaire les désirs de cette jeune fille est le plus ardent des miens.

D'ORBENDAS, à part.

Ah! il paraît qu'elle est jeune.

FLAVY, désignant la porte de gauche, à d'Orbendas et à Melchy.

Quant à vous, je vous recommande les soins les plus pressés, le respect le moins équivoque.

MELCHY, bas à d'Orbendas.

Entends-tu? du respect! c'est la première fois qu'il y aura eu de cela dans les amours de monseigneur.

FLAVY.

Toi, Martha, va pour elle dépouiller le jardin de sa plus belle parure.

MARTHA, à part.

Je cours prévenir madame.

Elle sort par la porte du milieu, au fond.

SCENE VI.

FLAVY, D'ORBENDAS, MELCHY.

FLAVY.

Qu'était-ce donc? vous disputiez, ce me semble, lorsque je suis entré.

MELCHY, avec emphase.

Il est vrai, monseigneur, je parlais au bâlard de mon dévouement à votre personne.

D'ORBENDAS, finement.

Monseigneur est étonné que cela pût faire tant de bruit.

FLAVY.

Eh! mais, ce matin même, il a profité de ta lenteur pour faire preuve de zèle en te remplaçant auprès de moi dans l'office de barbier (*souriant*), et je crois qu'il serait disposé à te remplacer en toutes choses.

D'ORBENDAS, souriant.

C'est aussi mon avis.

MELCHY, essé.

La reconnaissance me fait un devoir de ne pas imiter la négligence de monsieur; mais monsieur n'a pas bonne mémoire.

D'ORBENDAS, à part.

Je tremble.

MELCHY.

Puis, je me dis: Monseigneur l'a tellement comblé, qu'il compte toujours sur son indulgence, et je remarque l'inconvénient de prodiguer sans mesure...

FLAVY.

Tu as raison.

D'ORBENDAS, à part.

Ciel!

FLAVY, à Melchy.

Ce que tu dis là dénote l'expérience des hommes; je profiterai de ton avis.

MELCHY, à part.

À merveille!

FLAVY.

Je ne commettrai plus la même faute, je serai

plus prudent avec toi, et tu n'auras rien que dans mon testament... si je meurs avant toi... et si je laisse quelque chose.

MELCHY, à part.

J'ai dit une bêtise.

FLAVY.

Voilà comme on s'expose à faire des ingrats.

D'ORBENDAS, avec reproche.

Des ingrats!

MELCHY, sourire forcé.

Monseigneur a la bonté de plaisanter; mais il sait bien que tous les hommes ne se ressemblent pas.

Il se désigne, et il désigne d'Orbendas.

FLAVY, à part.

Le fat! (*Haut.*) J'entends. (*A d'Orbendas.*) Ton ami s'intéresse étrangement à tout ce qui t'appartient.

D'ORBENDAS, finement.

Comme il n'a pas grand-chose, je ne puis guère m'intéresser à lui.

MELCHY.

Il dépendrait de monseigneur de m'enrichir en te punissant.

FLAVY.

Comment cela?

MELCHY, sournois.

Monseigneur n'aurait qu'à lui retirer...

FLAVY.

Les biens que je lui ai donnés pour les transporter sur ta tête?

MELCHY, s'inclinant.

Si monseigneur m'en jugeait digne.

D'ORBENDAS, à part.

Que va-t-il dire?

FLAVY, sévèrement, passant entre d'Orbendas et Melchy*.

Monsieur Melchy, vous vous êtes mépris, je le vois, sur mes railleuses et fréquentes colères contre le bâlard, et vous les avez prises pour l'expression d'une amitié décroissante; et vous avez pensé que si j'en venais à la haine pour lui, j'en viendrais peut-être à l'affection pour vous.

MELCHY, à part.

J'ai parlé trop tôt!

FLAVY.

Monsieur Melchy, je n'aime ni les sots ni les traîtres, et vous êtes un traître en dénigrant ici un camarade qui m'a toujours engagé, lui, à vous faire du bien.

MELCHY, à part.

Et je suis un sot, quoiqu'il ne le dise pas.

FLAVY.

Et vous êtes un sot d'avoir pris la mauvaise humeur pour la haine. Qu'avez-vous fait pour moi, vous, que vous n'avez fait dans des vues intéressées? Lui, le bâlard, pendant dix ans, a partagé mes dangers et mes fatigues, et souvent j'ai dû à sa poitrine que la mienne fût sauvée; entendez-vous cela, monsieur?

D'ORBENDAS, à Melchy.

Entends-tu cela, mon ami?

* D'Orbendas, Flavy, Melchy.

FLAVY.

Lui, monsieur, est un de ces hommes qu'on peut payer deux fois, une fois pour les services passés, et une autre pour les services à venir, sans crainte qu'ils volent les avances.

MELCHY.

Monseigneur ne m'a jamais mis à l'épreuve.

D'ORBENDAS, à Melchy, finement.

Et pour cause, cher ami.

FLAVY.

Vous, monsieur, vous êtes de ces hommes dont il faut payer les services au jour le jour; car si l'on vous payait la veille, on ne serait pas sûr du dévouement du lendemain. Voici pour aujourd'hui. (Il lui jette une bourse.) Et toi, voici pour tou-

Il donne un papier à d'Orbendas.

D'ORBENDAS, enchanté.

Ciel! la donation. Oh! monseigneur.

FLAVY, à d'Orbendas.

Va m'attendre dans mon pavillon, j'irai y apposer le sceau de mes armes. (A Melchy.) Pour vous, monsieur, souvenez-vous que quand on n'a pas de cœur, on est tenu d'avoir de l'esprit; laissez-moi tous deux.

D'ORBENDAS, à part.

Maintenant il faut que je parle à la vicomtesse. (A Melchy.) Allons, mon ami, va, tâche de te procurer de l'esprit.

MELCHY.

Ce n'est pas à toi que je m'adresserai pour cela.

D'ORBENDAS.

Tu as grand tort; car volontiers je fais l'aumône aux pauvres.

Ils sortent sur un signe sévère de Flavy, par la porte du milieu, au fond, tout en se chamaillant.

SCENE VII.

FLAVY, regardant vers la porte de gauche.

Enfin elle est là! mes gens veillent et le manoir à tout événement serait bien défendu; mais elle ignore sa famille, et jusqu'au nom de son protecteur. Ce mystère est la preuve d'une naissance obscure, et cette protection qui n'ose s'avouer n'est pas fort à craindre... Que diraient cependant mes nobles compagnons d'armes, s'ils me savaient ici, moi, Flavy, occupé d'un amour de jeune homme! (Souriant.) Ils diraient que je finis par où les autres commencent. Il est vrai que j'ai commencé par où les autres finissent.

SCENE VIII.

MARIE, FLAVY.

MARIE, de la porte latérale de gauche.
Monseigneur!

Flavy, d'Orbendas, Melchy.

FLAVY.

C'est vous, Marie?

MARIE.

J'ai voulu prendre un peu de repos; mais cela est impossible, je suis si impatiente de revoir mon bienfaiteur!

FLAVY.

Je rends grâce à cette impatience qui vous fait quitter votre solitude pour chercher la distraction. Parlez, belle Marie, manifestez un désir, il sera satisfait, car tout ici va s'empresse à vous plaire. Pas un seul nuage ne passera sur ce front si pur, sans être promptement dissipé par nos soins.

MARIE, touchée.

Oh! monseigneur, vous me rendez confuse... Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bienveillance?

FLAVY.

Le ciel a fait pour vous ce qu'il n'a fait pour aucune autre: il a épuisé ses trésors pour vous embellir; il a placé sur vos lèvres un angélique sourire, dans votre voix un accent qui gagne le cœur, et dans vos yeux un charme qui attire et cependant impose.

MARIE, émue.

Oh! monseigneur, j'aime à vous entendre, je l'avoue; car je vois bien que c'est à lui, toujours à lui, à mon protecteur, que je dois vos paternelles bontés et vos bienveillantes paroles. Il vous aura dit, à vous, son ami, qu'il vous fallait me traiter comme il me traite lui-même, comme sa fille.

FLAVY, à part.

Tant de candeur ne mérite que des respects... (Haut.) Oui, Marie, oui, je veux le remplacer auprès de vous; je veux tout faire pour que vous ne regrettiez pas son absence. Je vous l'ai dit: elle sera peut-être un peu longue; mais comptez sur le dévouement de son meilleur ami, de celui à qui il vous a confiée, pour vous distraire des chagrins que cette absence peut vous causer.

MARIE, troublée.

Son absence sera longue peut-être, dites-vous, monseigneur?... oh! voici une espérance et une crainte qui m'agitent également, et qu'il faut que je vous dise.

FLAVY.

Parlez.

MARIE, regardant Flavy avec agitation.

Mon protecteur était à la veille de découvrir ma famille; il me l'avait fait pressentir en me demandant si je l'oublierais, lui, dans le cas où je retrouverais mes parents. Aujourd'hui j'habite le manoir d'un puissant seigneur; vous me prodiguez les bontés les plus touchantes, et quand vous me regardez, il me semble que vous êtes ému... (Très-ému.) Oh! s'il était vrai... si vous étiez de ma famille, ce serait bien cruel de ne pas me le dire à l'instant... vous le voyez, je suis prête à tomber à vos genoux!

FLAVY.

Calmes-vous, belle Marie!

MARIE.

Mais cette espérance de mon cœur est empoisonnée par une crainte. Peut-être que vous, monseigneur, ayant sur moi des droits que mon protecteur ne peut avoir, vous l'avez éloigné une fois que sa mission a été remplie; vous avez craint que l'amour que j'ai pour lui depuis si long-temps n'empêchât de naître celui que ma famille doit attendre de moi, et vous m'avez séparée de lui peut-être pour toujours! Oh! s'il en est ainsi, monseigneur, vous vous êtes trompé... Oh! c'est que je ne puis pas plus vivre loin de lui qu'il ne peut, lui, j'en suis sûre, vivre loin de moi... Oh! c'est qu'il a fait trop de sacrifices; il a trop mis de son existence dans la mienne pour ne pas m'aimer comme je l'aime. (*Exaltée.*) C'est que, voyez-vous, mon père fût-il un roi et ma mère une reine, roi et reine de France, je ne consentirais à vivre près d'eux, je ne pourrais être heureuse près d'eux, qu'à la condition que mon protecteur, mon ami, le soutien de mon enfance vivrait auprès de moi.

FLAVY, à part.

L'oubli sera difficile. (*Haut.*) Votre espérance et votre crainte n'ont point de fondement. Je suis l'ami de votre protecteur, voilà tout, et s'il vous a confiée à moi, c'est qu'il a pensé qu'arrivée à l'âge où vous n'êtes plus une enfant, et destinée au monde, vous deviez commencer à prendre d'autres habitudes.

MARIE, attendrie.

Bon protecteur! il songe à tout pour moi! et il reviendra? je le reverrai?

FLAVY.

Sans doute.

MARIE, charmée.

Je le reverrai... merci, monseigneur, merci!

FLAVY.

On m'attend dans mon pavillon; je vous laisse seule pour quelques instans.

MARIE.

Seule?... oh! non, je vais penser à lui.

FLAVY, à part, en sortant.

Il faudra de la persévérance... Qu'importe! elle est si noble et si pure que ce serait encore du bonheur de rester près d'elle et d'attendre toujours!

Il sort par la porte du milieu, au fond.

SCENE IX.

MARIE, seule.

Oh! oui, penser à lui, c'est presque être avec lui!... il est dans mon souvenir comme s'il était là. Quel bien pourrait-il me faire qu'il ne m'ait déjà fait? Quelles douces paroles pourrait-il me dire que je ne les retrouve dans mon souvenir, lui qui m'a toujours parlé comme à une fille chérie? Oh! oui, penser à lui, c'est presque être avec lui!

SCENE X.

MARIE, LA VICOMTESSE, MARTHA.

Marie s'assied à gauche; la Vicomtesse et Martha paraissent au fond à la porte de droite, elles s'arrêtent là; la Vicomtesse regarde Marie avec des yeux pleins de colère et de jalousie.

MARIE, assise, sans voir la Vicomtesse et Martha.

Je le reverrai, ce seigneur me l'a dit. (*Ici, la Vicomtesse pâle, égarée, fait un pas avec Martha qui cherche à la calmer: elle écoute Marie qui continue.*) Ce bon seigneur, je l'aime! (*Émotion de la Vicomtesse.*) Avec quelle douceur il m'a traitée! que de bienveillance dans son regard!... Oh! oui, maintenant je suis rassurée, je suis tranquille, heureuse.... (*elle s'assoupit*) et le sommeil... (*Elle dort et rêve.*) Oh! oui, je l'aime!

La Vicomtesse s'avance doucement avec Martha, et sans oser regarder Marie.

LA VICOMTESSE, à Martha.

Elle l'aime!

MARTHA, bas.

Oh! madame, votre pâleur me fait trembler pour cette jeune fille; mais elle est innocente de vos malheurs.

LA VICOMTESSE, ironique.

Et moi, qu'ai-je fait pour les mériter?

MARTHA.

Oh! calmez-vous, madame...

LA VICOMTESSE.

Elle est belle, dis-tu?

MARTHA.

Et douce comme un ange.

La Vicomtesse fait un pas de plus et regarde Marie en frémissant.

LA VICOMTESSE, à Martha.

Oh! oui, qu'elle est belle! Martha, elle aussi me fait peur!

MARTHA.

Oh! pitié, madame!

LA VICOMTESSE.

Laisse-moi, laisse-moi!

MARTHA.

Si monseigneur vous surprend ici, je suis perdue, madame.

LA VICOMTESSE.

Sois sans crainte.

MARTHA.

Vous l'avez exigé; j'ai dû vous obéir, mais...

LA VICOMTESSE.

Si monseigneur me surprend, je lui dirai que seule j'ai pénétré ici; j'en ai le droit... Laisse-moi, laisse-moi!

MARTHA, à part.

Que va-t-il se passer, grand Dieu?

Martha sort par où elle est entrée.

* Marie, la Vicomtesse, Martha.

SCENE XI.

MARIE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, regardant Marie endormie.

Oh! c'est un don fatal du ciel, que la beauté!... Elle dort, elle est heureuse; moi, je veille et je souffre... mon cœur, fait pour aimer, pour n'éprouver que de doux sentimens, mon cœur connaît la haine! (*Avec un profond dépit.*) Elle, ici, chez moi, souveraine maîtresse! (*Compatissante.*) Pauvre enfant! (*Elle la regarde et se rembrunit.*) Oh! sous cet air de candeur et d'innocence, elle cache peut-être un cœur dépravé... tout cela peut-être était concerté entre eux... mais non, j'aurai mal entendu; elle ne peut encore aimer Flavy... non, elle n'a pas dit...

MARIE, rêvant.

Je l'aime!

LA VICOMTESSE, poussant un cri.

Oh! j'avais bien entendu!

MARIE, s'éveillant, se lève et recule avec terreur.

Oh! madame, vous me faites peur.

LA VICOMTESSE.

Je vous fais peur?

MARIE.

Oh! mon Dieu!

LA VICOMTESSE, à part.

Soyons calme pour tout savoir. (*Haut, arrangeant ses cheveux.*) Ah! oui, ces cheveux en désordre, ma pâleur... je souffre; mais rassurez-vous, et répondez-moi.

Elle lui sourit avec effort.

MARIE.

Je n'ai plus peur, madame.

LA VICOMTESSE.

En parcourant le manoir, je ne m'attendais pas à rencontrer...

MARIE.

Je suis chez vous peut-être, madame?

LA VICOMTESSE.

Je suis de la maison de monseigneur... et m'intéresse à tout ce qui le regarde.

MARIE, rassurée et souriant.

Oh! madame, combien j'ai eu tort de craindre en vous voyant; on n'a ici que des bontés pour moi; c'est un bien noble et bien digne seigneur, n'est-il pas vrai, madame?

LA VICOMTESSE, avec effort.

Je le connais, oui, je le connais; et il vous a témoigné...

MARIE, expansive.

L'amitié la plus vive, et il m'a dit de touchantes paroles, telles que jamais je n'en ai entendu de pareilles.

LA VICOMTESSE, ayant peine à se maîtriser.

Et ces paroles ont ému votre âme?

MARIE.

Je l'avoue.

LA VICOMTESSE.

Il vous a dit...

MARIE, expansive et ingénue.

Que j'étais belle.

LA VICOMTESSE.

Cela est vrai.

MARIE, de même.

Qu'il serait heureux de remplacer mon bienfaiteur durant son absence, et qu'il aurait pour moi les plus tendres égards.

LA VICOMTESSE.

Cela est généreux.

MARIE.

Et en me parlant ainsi, il avait les yeux constamment attachés sur les miens avec une expression de bienveillance!...

LA VICOMTESSE, vivement.

Qui semblait dire qu'il vous aime?

MARIE.

Il me l'a dit.

LA VICOMTESSE.

Et vous, sans doute, reconnaissante de toutes ces bontés...

MARIE.

Moi, j'avais du bonheur à l'entendre, il représentait mon ami; je l'écoutais, je le regardais, mon cœur était ému; sa voix était si tendre, son regard si caressant, ses manières si nobles...

LA VICOMTESSE, vivement.

Assez, assez!... Tu ne vois donc pas que je deviens plus pâle?

MARIE.

Oh! vos regards me font trembler!

LA VICOMTESSE, résolue.

Veux-tu tout savoir, pauvre enfant abusée? Ce protecteur, cet ami, que monseigneur, dis-tu, remplace, il ne viendra pas; tu ne le verras plus!

MARIE, dont la terreur s'accroît.

Oh! ce n'est pas possible!

LA VICOMTESSE.

Et maintenant: ce noble et digne seigneur dont la voix si douce flattait ton oreille et te gagnait le cœur, sais-tu, pauvre enfant, sais-tu, ce que tu es pour lui? (*Avec explosion.*) Tu es sa maîtresse, et moi, je suis sa femme!... et voilà pourquoi je suis pâle à te faire peur!

MARIE.

Lui, le comte de Monviel?... oh! non! je ne le crois pas.

LA VICOMTESSE, avec amertume.

Le comte!... il te l'a dit; il a voulu couvrir une lâcheté de Guillaume de Flavy sous le nom du plus loyal gentilhomme de la contrée.

MARIE.

Le sire de Flavy!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! que m'arrive-t-il?

LA VICOMTESSE.

Oh! c'est un grand malheur qui nous arrive à toutes deux; mais tu n'es pas, toi, la plus malheureuse; c'est que je suis jalouse, moi! c'est que je ne puis te dérober à l'amour de Flavy; c'est qu'il n'est aucun moyen de sortir de ce manoir; c'est que ton honneur et mon repos sont perdus, à moins que Dieu ne te fasse mourir!

MARIE, *les mains jointes et les yeux au ciel.*
Oh! mon Dieu!... Ma mère, ma mère, veillez sur moi.

LA VICOMTESSE.

Ta mère! mais que fait-elle donc, cette imprévoyante mère, de te laisser ainsi en proie au déshonneur?... ne t'a-t-elle pas dit, quand tu étais enfant, qu'il vaut mieux souffrir la mort que le déshonneur?

MARIE.

Je n'ai point connu ma mère... Oh! madame, si vous vouliez m'en tenir lieu? Sauvez-moi, sauvez-moi!

Elle se jette sur la Vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Oui, oui, je t'en tiendrai lieu. (*Sombre.*) Ta mère eût préféré te voir morte que déshonorée!...

MARIE.

Oh! protégez-moi, madame, et ma mère, un jour dans le ciel, vous bénira d'avoir sauvé son enfant.

LA VICOMTESSE, *la regardant et la repoussant.*

Moi, le faire mourir!... non, non, c'est impossible!

MARIE, *reculant épouvantée.*

Cette pensée vous était venue?

LA VICOMTESSE.

Elle m'était venue pour toutes deux.

MARIE.

Oh! c'est horrible! tout m'abandonne!... et l'ange de mon enfance ne vient pas me porter secours!... Oh! qui me sauvera?

LA VICOMTESSE, *réfléchissant.*

Non, rien! rien!... (*A Marie.*) La mort, oui, la mort seule peut nous sauver toutes deux; pauvre enfant désolée, veux-tu?

MARIE.

Mourir!...

LA VICOMTESSE, *avec force.*

Mourir, avant d'être déshonorée! Ne t'abuse pas; ces flatteuses paroles qui endormaient ta confiance, si ta candeur s'obstine à ne les pas comprendre, ou si ta raison les repousse avec mépris, seront bientôt remplacées par la menace, par la violence... oh! c'est alors, enfant, car tu es noble et fière, c'est alors, pauvre enfant, que tu voudras mourir.

MARIE.

Oh! non, cet homme ne peut être cruel à ce point... et mes prières, mes larmes...

LA VICOMTESSE, *avec amertume.*

Des prières à lui! Ma voix s'est éteinte à l'en fatiguer... des larmes! mes yeux se sont fêtrés à en répandre. Enfant, c'est un homme impitoyable. Regarde: comme toi, j'ai été jeune et belle... (*designant son visage*) regarde, regarde ce que cet homme a fait de moi.

MARIE, *attendrie.*

Oh! oui, vous êtes belle; mais vous avez dû être bien malheureuse... vous avez dû bien souffrir, car vos traits, vos regards... Oh! Dieu! en

vous examinant, une pensée me vient... (*Criant.*) Si cette femme était folle...

Elle recule.

LA VICOMTESSE, *pleurant.*

Folle! non, non! désespérée, oh! oui, désespérée!

MARIE.

Oh! pardon, pardon, madame, la crainte a troublé ma raison.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, veux-tu que nous mettions toutes deux un terme à ces terreurs, à ces tortures?... Viens, suis-moi, que nos âmes remontent ensemble vers le ciel; la tienne chaste et pure comme celle des anges, la mienne sanctifiée par la douleur... Viens, je paraîtrai sans crainte devant Dieu; d'ailleurs, tu seras là, et tu demanderas grâce pour moi.

La Vicomtesse emmène Marie jusqu'à la porte du fond, à droite; là, Marie s'échappe, et court à l'autre extrémité de la scène en criant:

MARIE.

Oh! non, non, j'ai trop peur de mourir!

LA VICOMTESSE, *de loin, terrible et menaçante.*

Tu l'aimes donc, cet homme?

MARIE, *épouvantée.*

Désespoir! désespoir! Oh! Notre-Dame de Bienvenue, protégez-moi!

Elle tombe à genoux les yeux au ciel.

LA VICOMTESSE, *faisant un pas.*

Qu'as-tu dit? répète ces paroles!

MARIE, *au comble de la terreur.*

Oh! pitié! pitié, madame, ce n'est pas vous que j'appelle.

LA VICOMTESSE, *dont l'émotion s'accroît.*

Qui es-tu? quel est ton nom?

MARIE.

Marie.

LA VICOMTESSE, *immobile, l'œil hagard, et se touchant le front.*

Ne suis-je pas folle en effet? n'est-ce pas une vision de la nuit? n'est-ce pas moi que j'entends? (*Criant.*) Marie!... N'est-ce pas moi dont la bouche prononce ce nom sacré qui est dans mon cœur?

MARIE, *suppliante, et toujours à genoux.*

Madame...

LA VICOMTESSE, *courant à Marie et la relevant.*
Ton nom, ton nom, encore ton nom!

MARIE.

Marie.

LA VICOMTESSE, *haletante.*

Où as-tu appris ces paroles?

MARIE.

A Saint-Rupert.

LA VICOMTESSE.

Répète, dis Saint-Rupert encore!

MARIE.

Saint-Rupert.

LA VICOMTESSE.

Et de qui les as-tu apprises?

MARIE.

De la paysanne par qui j'étais élevée.

LA VICOMTESSE.

Merci, mon Dieu, de l'illusion que vous m'envoyez... (*A Marie.*) Et à qui les adressais-tu ces paroles?

MARIE.

A une noble et belle dame qui venait... (*Elle la regarde.*) Vous pleurez!... Oh! ciel!

LA VICOMTESSE, *égarée, en délire.*

Où sommes-nous?... Oh! mon Dieu! pourvu que je n'aie pas mourir maintenant...

MARIE.

Oh! non, non... il ne faut pas mourir!

LA VICOMTESSE, *prenant dans ses mains la tête de Marie et la scrutant.*

Marie!... Saint-Rupert... Oh!... oh! oui, ma fille! ma fille!... pardonne-moi, ma fille!...

Elle va tomber aux pieds de Marie.

MARIE, *la retenant.*

Votre fille?

LA VICOMTESSE, *l'embrassant avec fureur.*

Oh! oui, ta mère, ta mère... tu vois bien que je suis ta mère!...

MARIE, *exaltée.*

Oh! mes rêves ne m'abusaient donc pas... c'est ainsi, ma mère, ainsi noble et belle que je vous voyais!...

LA VICOMTESSE, *avec un sourire ineffable et un orgueil de mère.*

Moi, je ne te voyais pas si belle, ma fille... (*Martha entre.*) Viens, Martha, accours, regarde... c'est ma fille, Marie... j'ai ma fille!... Vois-donc, Martha, vois donc comme elle est belle!...

SCENE XII.

MARIE, LA VICOMTESSE, MARTHA.

MARTHA.

Ciel! quoi! madame, votre fille?... Oh! mon Dieu! je crains encore plus maintenant.

LA VICOMTESSE, *tenant Marie dans ses bras.*

Tu crains!... que crains-tu? j'ai ma fille, Dieu m'a rendu ma fille... Dieu a dit au malheur de s'éloigner de moi pour jamais... Tais-toi, je suis tranquille, je suis heureuse, Dieu le veut! Mon Dieu! merci, mon Dieu! (*Elle presse Marie contre sa poitrine, et dit:*) Oh! non, non, tu ne mourras pas!... Oh! va, va, je ne te perdrai plus!...

MARTHA, *bas à la Vicomtesse.*

Vous oubliez donc, madame, l'amour de monseigneur?

LA VICOMTESSE, *serrant Marie avec terreur.*

Oh! oui, c'est vrai... j'oubliais... je remerciais Dieu... (*Après des angoisses muettes.*) Marie, ma fille, mon enfant, va prier... laisse-moi seule.

MARIE.

Vous laisser?... Oh! c'est que maintenant, ma

mère, loin de vous, il me semble que j'aurais peur de tout.

LA VICOMTESSE.

Laisse-moi... laisse-moi quelques instans.

MARIE.

Vous laisser, ma mère, quand je vous vois si agitée!...

LA VICOMTESSE, *la dévorant du regard.*

Et crois-tu que ta présence me calme?... Mais si tu restes là, ma fille, à la portée de mes lèvres et de mes regards, pourrai-je faire autre chose que te contempler, te presser dans mes bras, et oublier le danger qui nous menace?... Oh! non, laisse-moi... Ta vue précipite les battemens de mon cœur, ta vue me trouble, m'enivre, me rend folle, et jamais je n'ai eu plus besoin de toute ma raison.

MARIE.

J'obéis; je vais prier, ma mère.

LA VICOMTESSE, *à Marie, à voix basse, mais d'un accent animé.*

Ta mère!... oui, je suis ta mère... mais ne m'appelle pas tout haut ta mère, ne dis à personne que je suis ta mère.

MARIE.

Pourquoi?

LA VICOMTESSE, *de même.*

C'est que bientôt tu serais sans appui sur la terre, si quelqu'un venait à savoir... c'est qu'il y a un homme qui me tuerait, s'il savait que je suis ta mère!

MARIE, *vivement.*

Oh! je vous le jure, je me tairai.

LA VICOMTESSE, *toujours bas, en la pressant sur son cœur.*

Mais je suis ta mère, au moins, entends-tu bien?... tu es ma fille, ma fille bien-aimée!

Marie entre dans la pièce à gauche.

SCENE XIII.

LA VICOMTESSE, MARTHA.

LA VICOMTESSE, *désespérée, à Martha.*

Eh bien! Martha, que faire? que devenir?... C'est qu'il ne s'agit plus de moi, de mes vaines jalousies, de mes tourmens de sottie femme, de mes douleurs de fantaisie!... c'est que la nature parle; c'est que je suis mère: c'est que j'ai retrouvé ma fille; c'est qu'il faut la préserver de l'exécrable amour de mon époux.

MARTHA.

Oh! mon Dieu!

LA VICOMTESSE.

Sais-tu quelque moyen?... connais-tu quelque issue à cette horrible situation?

MARTHA.

Hélas! madame, dans la crainte d'une attaque de la part de votre oncle le comte d'Armenis, toutes les portes du manoir sont fermées; monseigneur en a les clefs lui-même, et nul n'entre

ou ne sort que sous ses yeux. Une évasion est impossible.

LA VICOMTESSE.

Impossible!... mais comment alors détourner Flavy de son amour?... Oh! j'ai blasphémé Dieu lorsque je me suis plaint de mes douleurs passées!... oh! c'est maintenant que mes tortures commencent!... (*Elle s'agite.*) Si je pouvais du moins donner un peu de force à mon cœur!... mais non, j'ai beau m'exalter à l'assurance, j'ai peur de tout, j'ai peur de cette émotion qui me donne le délire; je voudrais me calmer, garder ma présence d'esprit, je ne puis pas, je ne puis pas!... mon front brûle toujours, et mon cœur bat avec une violence qui m'épouvante!... Oh! mon Dieu! vous ne m'avez point condamnée pour le crime d'un autre qui donna le jour à cette enfant... Mon Dieu! inspirez-moi ce qu'il faut que je fasse... (*Silence, efforts pour se rassurer.*) Dis-moi, Martha, parmi ces hommes pervers dont il est entouré, n'en connais-tu pas un qui, pour de l'or, pour beaucoup d'or, voudrait sauver ma fille?

MARTHA.

Hélas, madame, tous sont gagnés par ses largesses, ou intimidés par ses violences; d'ailleurs, la difficulté, l'impossibilité de l'entreprise...

LA VICOMTESSE, après réflexion.

Qu'importe! qu'ai-je à ménager maintenant? ai-je le choix pour délibérer?... Dis-moi, Martha, quel est de tous les gentilshommes de cette maison celui qui aurait le plus à réparer envers moi?

MARTHA.

D'Orbendas, je pense.

LA VICOMTESSE.

C'est un homme cupide, n'est-ce pas?

MARTHA.

Il tasset et ne dépense rien.

LA VICOMTESSE.

Il est ici, cours lui dire de venir me trouver.

MARTHA.

Le voilà.

D'Orbendas paraît à la porte du milieu, au fond.

LA VICOMTESSE.

Rejoins ma fille, priez ensemble; laisse-moi.

Martha sort par la porte latérale de gauche.

SCÈNE XIV.

LA VICOMTESSE, D'ORBENDAS.

D'ORBENDAS, découvert, avec respect.

Madame la vicomtesse veut-elle bien m'accorder un moment d'audience? j'ai quelque chose à lui demander.

LA VICOMTESSE.

Je désire que ce soit un important service.

D'ORBENDAS, montrant la donation que Flavy a faite.

Monseigneur a bien voulu récompenser mon dévouement à sa personne par la donation écrite de plusieurs terres qui vous ont appartenu, et

que monseigneur devait à votre sacrificielle affection. Sachant, madame, que vous désirez rentrer dans la possession de ces terres, je viens vous en proposer l'échange pour des valeurs.

LA VICOMTESSE.

J'y consens; et maintenant écoutez-moi: j'ai un grand service à vous demander.

D'ORBENDAS.

J'écoute, madame.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, vous avez été pour moi la cause de bien des larmes en favorisant les désordres de mon époux (*mouvement de confusion de d'Orbendas*); mais depuis deux ans vous n'êtes plus pour rien dans mes chagrins, et je vous ai tout pardonné.

D'ORBENDAS, s'inclinant.

Madame...

LA VICOMTESSE.

Le mal que vous m'avez fait, voulez-vous le réparer par un immense service?

D'ORBENDAS, vivement.

Oh! de grand cœur, madame.

LA VICOMTESSE.

Il y a ici une jeune fille que monseigneur...

D'ORBENDAS.

Je le sais, madame. Bruno me l'a dit.

LA VICOMTESSE.

Je prends le plus vif intérêt à son sort; vous n'ignorez pas les projets de mon époux... voulez-vous la sauver?

D'ORBENDAS.

Madame...

LA VICOMTESSE.

Oh! parlez!... parlez!...

D'ORBENDAS.

Veillez m'excuser, madame; je ne puis faire ce que vous me demandez, lors même que je le voudrais.

LA VICOMTESSE.

Mais, vous ne voyez donc pas ma désolation, mon désespoir?

D'ORBENDAS.

Madame, la nécessité de vous débarrasser jette dans mon âme une cause d'éternelle douleur; mais le sire de Flavy est mon maître, il est mon bienfaiteur, je lui dois tout; il ne m'appartient pas de juger sa conduite, quelle qu'elle soit, quelle qu'elle puisse être... Je puis le supplier, le conseiller; mais agir secrètement contre sa volonté, je ne le puis, madame; je serais un ingrat. J'ai, dans le monde, une enfant à laquelle je m'intéresse, que j'aime comme si elle était ma fille, et, grâce aux bienfaits de monseigneur, cette enfant sera riche, heureuse...

LA VICOMTESSE, vivement.

Vous voulez l'enrichir? mais moi, je doublerai, je centuplerai la fortune que vous lui réservez. Ce manoir, le plus beau de la contrée; mes vastes seigneuries, qui renferment des villes et des fleuves; mes forêts dont l'aspect, du haut des montagnes est infini comme l'Océan; tous mes biens,

mes terres, mes trésors, je vous les abandonne si vous sauvez cette jeune fille.

D'ORBENDAS, *embarrassé*.

Pardon, madame, monseigneur m'a chargé d'une dépêche importante pour le comte de Dunois, dont l'armée s'approche de ce pays... j'ai hâte de m'acquitter de ce message.

Il fait un mouvement pour sortir.

LA VICOMTESSE, *suppliante*.

Oh ! restez, restez ; répondez-moi ; je n'espère qu'en vous. Oh ! oui, n'est-ce pas, tous mes biens !... vous sauvez cette innocente enfant, vous la sauvez... je vous le demande à genoux ; je vous le demande au nom de l'enfant à qui vous tenez lieu de père ?

D'ORBENDAS.

Oh ! permettez, madame, il me faut partir...

LA VICOMTESSE, *éperdue*.

Mais si vous partez, si vous me refusez votre appui, monsieur, cette jeune fille est perdue !

D'ORBENDAS, *attiriste*.

Laissez-moi partir.

Mouvement,

LA VICOMTESSE, *le ramenant*.

Oh ! si vous la voyiez, vous seriez touché de son sort, car votre ame n'est pas insensible. Oui, je vais...

D'ORBENDAS, *s'échappant par le fond*.

Mon cœur est brisé...

LA VICOMTESSE, *appelant à gauche*.

Marie ! Marie ! viens, viens te jeter aux pieds de cet homme...

D'ORBENDAS, *se retournant*.

Marie !

Il s'arrête.

SCENE XV.

MARTHA, LA VICOMTESSE, MARIE, D'ORBENDAS.

D'ORBENDAS, *voyant Marie*.

Ciel !

Il reste stupéfait.

MARIE, *courant à lui et se jetant dans ses bras*.
C'est lui !...

LA COMTESSE, *stupéfaite*.

Quoi !...

MARIE, *montrant d'Orbendas à sa mère avec une confiance enthousiaste*.

Le voilà, c'est lui, l'ami, le bienfaiteur de mon enfance ! oh ! je pensais bien qu'il viendrait à mon secours.

LA VICOMTESSE, *folle de joie*.

Lui, d'Orbendas, ton protecteur ?

MARIE.

Celui qui, depuis douze ans, me traite comme sa fille.

LA VICOMTESSE, *délirante*.

Lui, lui, ma fille !...

D'ORBENDAS.

Sa fille ?

LA VICOMTESSE, *prenant la main de d'Orbendas*.

Oh ! à vous, je le dirai, je puis le dire : c'est ma fille ! je suis sa mère ! Oh ! maintenant, je n'ai plus peur, nous la sauverons.

D'ORBENDAS, *regardant Marie*.

Est-ce un rêve ? toi ici, Marie ?

LA VICOMTESSE, *rapidement*.

Oui, elle, Marie, ma fille, ravie cette nuit au saint asile où vous l'aviez placée.

D'ORBENDAS.

Oh ! quel étrange événement ! (*Il réfléchit ; puis à la comtesse.*) Madame, que votre époux ignore que je suis le protecteur de Marie ! (*À Marie.*) Ma fille, ici, tu ne me connais pas !... gardez qu'un mot... Madame, veillez sur elle ; cherchez, imaginez... il faut que je parte ; mais, dans deux heures, je suis de retour près de vous, et alors...

MARTHA, *qui est au fond*.

Voici monseigneur !

D'ORBENDAS.

Il vient hâter mon départ : séparons-nous ; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

LA VICOMTESSE.

Et vous la sauvez ?... vous l'aimez ?...

D'ORBENDAS, *designant Marie avec amour*.

Demandez à ma fille !

La Vicomtesse laisse la main de d'Orbendas, qui se dérobe et disparaît. Marie se jette dans les bras de sa mère ; la Vicomtesse est radieuse.

* Marie, la Vicomtesse, d'Orbendas, Martha au fond, aux aguets et aux écoutes.

ACTE QUATRIÈME.

Salle gothique fermée au fond par une grille à barreaux espacés. Derrière cette grille, on voit s'élever une tour à porte basse, sur laquelle porte est un aigle sculpté. Derrière cette tour, un mur avec une petite porte. Les deux battans de la grille, fermés au lever du rideau, restent ouverts depuis l'entrée de Flavy jusqu'à la fin de l'acte, et laissent voir en entier le pied de la tour et sa porte, le mur du fond et sa porte. Portes latérales à droite et à gauche. Table à droite, chargée de ce qu'il faut pour écrire. Siège à gauche, à l'autre extrémité.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHA, seule, revenant du fond.

Rien!... d'Orhendas devait revenir dans deux heures; en voilà dix qu'il est absent et que madame et moi sommes dans des transes mortelles!

SCÈNE II.

MARTHA, MARIE.

MARIE, sortant de la porte latérale de droite.

Martha, ma bonne Martha, je ne puis rester dans cette cruelle incertitude... eh bien, est-il enfin arrivé?

MARTHA.

Pas encore.

MARIE.

Et ma mère? où est-elle, ma mère?

MARTHA, avec précaution.

Plus bas! Madame la vicomtesse demande, en ce moment peut-être, à monseigneur qu'il vous renvoie à l'abbaye.

MARIE.

Pensez-vous qu'elle l'obtienne?

MARTHA.

Hélas!

MARIE.

Cette pauvre mère si désolée à cause de moi!... Eh bien, je parlerai moi-même à monseigneur... oui, je lui parlerai, j'en aurai le courage!... je lui dirai...

MARTHA, gémissant.

Que pourrez-vous lui dire?

MARIE, résolue.

Je lui dirai... le voici!

SCÈNE III.

MARTHA, FLAVY, MARIE.

FLAVY, entrant par la grille; à un gentilhomme qui le suit.

Qu'on me prévienne aussitôt que le conseil sera assemblé. (À part.) La vicomtesse est ici! (Se ra-doucissant à l'aspect de Marie.) Ah! Marie! (À

Martha.) Laissez-nous! (Martha entre dans la salle à droite.) Eh bien, belle Marie, le séjour de ce manoir commence-t-il à vous être agréable?

MARIE.

Agréable? tout y est si triste, si mystérieux!

FLAVY.

Aussi n'y resterez-vous pas long-temps, et je viens pour vous dire qu'aujourd'hui même peut-être...

MARIE.

Aujourd'hui?

FLAVY.

L'armée anglaise nous menace; je vous ai choisi une retraite charmante, où vous serez à l'abri de tout danger; vous partirez ce soir.

MARIE.

Oh! monseigneur, faites-moi reconduire à l'abbaye de Sainte-Thérèse. C'est à vos pieds que j'implore cette grâce; je n'en demande pas d'autre, je ne demande pas que vos regards s'arrêtent sur moi avec bonté, comme ce matin, je ne demande pas que vos paroles soient caressantes. Car, je ne sais pourquoi, tout cela me fait peur maintenant.

FLAVY, souriant, avec dépit.

Mon amitié vous fait peur! que ferait donc la haine.

MARIE.

Excusez ma franchise, je ne sais pas mentir, moi. La haine me chasserait d'auprès de vous, et l'amitié m'y retient; et voilà pourquoi j'aurais moins peur de la haine que de l'amitié.

FLAVY, s'animant.

Oui, oui, je reconnais là les conseils d'une femme, jalouse des tendres sentimens que vous m'avez inspirés.

MARIE.

Si vos sentimens étaient honorables, je n'eusse point rencontré, ici, chez les uns, des sourires qui m'outragent, et chez les autres, une expression de pitié qui m'épouvante, et qui tous deux m'annoncent un malheur.

FLAVY.

Bannissez toute crainte, belle Marie, plus tard vous me rendrez justice.

MARIE.

Il n'est pour vous, monseigneur, qu'un moyen

de vous faire aimer et respecter de moi; c'est d'ordonner qu'à l'instant je sois ramenée à l'abbaye de Sainte-Thérèse.

FLAVY.

Je ne le puis; elle est peut-être en ce moment au pouvoir des Anglais.

MARIE, *énergique.*

Eh bien ! monseigneur, je n'ai plus rien à vous dire que ceci : car l'émotion que j'éprouve ne me permet pas de rester plus long-temps en votre présence : si vos sentimens pour moi peuvent être avoués, je prie Dieu de vous y maintenir; si au contraire, ils sont indignes de vous et de moi, je le prie de vous en faire changer. Vous êtes brave et renommé, vous pouvez être mon appui, mon protecteur, mon père; vous pouvez être aussi mon plus cruel persécuteur. Je répondrai à l'amitié par l'amitié, au respect paternel par le respect filial; mais à l'injure et à l'outrage, monseigneur, je ne saurais y répondre que par la haine et le mépris.

Elle entre à droite.

SCENE IV.

FLAVY, *seul.*

Du caractère! de la dignité!... Sa colère est vraie... Cela ne ressemble pas à toutes ces dames de haute lignée, qui vous aiment d'abord et qui feignent la haine; puis qui feignent l'amour quand elles n'aiment plus. (*Colère.*) C'est la vicomtesse sans doute qui l'aura vue et lui aura inspiré... (*Il appelle.*) Martha!

SCENE V.

FLAVY, MARTHA, UN GENTILHOMME, *au fond.*

LE GENTILHOMME, *du fond.*

Monseigneur, le conseil vous attend.

FLAVY.

Je vous suis.

Le gentilhomme sort.

MARTHA, *arrivant.*

Monseigneur?

FLAVY, *sèchement.*

Vous avez mal exécuté mes ordres; la vicomtesse est ici; elle a pénétré jusqu'à cette enfant.

MARTHA, *embarrassée.*

Monseigneur...

FLAVY.

Veillez sur Marie jusqu'au moment de son départ.

MARTHA, *avec agitation.*

Elle doit partir?

FLAVY.

Ce soir, pour une retraite lointaine.

MARTHA.

L'accompagnerai-je, monseigneur?

FLAVY, *la regardant avec défiance.*
Peut-être.

Il sort par le fond.

SCENE VI.

MARTHA, *seule.*

Peut-être, a dit monseigneur!... Il soupçonne ma fidélité; il m'a retiré sa confiance... Pauvre Marie! si tous ses appuis allaient lui manquer à la fois!

SCENE VII.

MARTHA, BRUNO, *du fond.*

MARTHA.

Ah! Bruno! eh bien?

BRUNO.

Je croyais monseigneur ici... Je venais lui apporter une fâcheuse nouvelle.

MARTHA.

Mon Dieu!

BRUNO.

Le bruit court que d'Orbendas a été tué.

MARTHA.

Ciel!... Oh! que va dire madame?... Qui nous sauvera maintenant?

Elle sort par la porte latérale de droite.

SCENE VIII.

BRUNO, *seul.*

Mort!... Ah! que ne m'a-t-on permis de l'accompagner!... J'aurais combattu à ses côtés; je lui aurais fait un rempart de mon corps; j'aurais reçu le coup qui l'a frappé... Il vivrait encore, et il sauverait cette jeune fille... Allons porter cette affreuse nouvelle à monseigneur.

Il va vers le fond.

SCENE IX.

BRUNO, D'ORBENDAS, *du fond.*

BRUNO, *poussant un cri.*

Ah!... c'est vous, mon ami... oui, c'est vous... j'en mourrai de joie!

D'ORBENDAS, *la caressant.*

Enfant, c'est une sotte joie que celle qui tue.

BRUNO.

C'est donc vous?

D'ORBENDAS, *souriant.*

Tu me le demandes?... Je suis donc devenu bien douteux?

BRUNO.

On avait fait courir le bruit de votre mort.

D'ORBENDAS, *découvrant sa poitrine.*
Il est vrai que je l'ai échappée belle.

BRUNO.

Blessé ?

D'ORBENDAS.

Par un Anglais... devant Dieu soit son ami !

BRUNO.

Devant Dieu ?

D'ORBENDAS.

Je l'y ai envoyé.

BRUNO.

A la bonne heure !

D'ORBENDAS.

Laissons cela. Dis-moi, Marie...

BRUNO.

Depuis que vous êtes parti, Martha ne l'a point quittée.

D'ORBENDAS.

Bien ! il suffit ; le temps presse... Monseigneur, au moment de mon départ, m'a dit de venir l'attendre ici aussitôt que je serais de retour. Préviens-le à l'instant que je suis arrivé. J'ai à lui parler en particulier de la part du comte de Dunois.

BRUNO, *sortant par le fond.*

J'y cours... Oh ! Marie est sauvée !

SCENE X.

D'ORBENDAS, *seul.*

Sauvé... oui, je l'espère... C'est pour elle que je suis revenu... sans cela... Cette blessure m'avait remis en goût. Demain la bataille sera rude ! Un peu de renfort au comte de Dunois, et messieurs les Anglais... Maintenant que Marie a retrouvé sa mère, si je puis parvenir à les mettre toutes les deux hors des atteintes de monseigneur, je prendrai une bonne part des coups d'estoc qui se vont donner... Aujourd'hui à ma fille ; demain à la France qui est ma mère... Je n'en ai jamais connu d'autre, et je suis bon fils !... je l'aime de tout mon cœur !

SCENE XI.

D'ORBENDAS, FLAVY.

FLAVY, *arrivant en hâte.*

Enfin, te voilà !... Par Dieu ! tu t'es fait bien attendre.

D'ORBENDAS.

J'ai moi-même attendu bien long-temps.

FLAVY.

Pour un homme de ton exactitude, la mort seule pourrait justifier ce retard.

D'ORBENDAS.

Trouvez bon, monseigneur, que j'aime mieux être vivant et blâmé, que mort et justifié.

FLAVY, *impatiemment.*

Tu aimes mieux... tu aimes mieux... *(Lui ten-*

dant la main.) Moi aussi ; mais pourquoi ce long retard ?

D'ORBENDAS.

Je suis arrivé près du comte de Dunois, au moment où il se fortifiait dans une position désavantageuse... Je lui ai remis votre lettre, qui lui a fait le plus grand plaisir... Il m'a dit qu'il acceptait votre proposition.

FLAVY.

Dès lors qu'il y a des dangers à courir, j'ai dû sortir de mon indolence et reprendre les armes.

D'ORBENDAS.

Oh ! je vous reconnaissais bien là, monseigneur !

FLAVY.

Mais cela fait, que ne revenais-tu à l'instant ?

D'ORBENDAS.

La garnison anglaise, chassée de Bordeaux, a fait une brusque irruption sur les retranchemens de monseigneur ; nous nous sommes trouvés enveloppés ; il a fallu jouer des couteaux : ce jeu a duré huit heures, et voici ce que j'y ai gagné.

Il découvre sa poitrine.

FLAVY.

A la bonne heure ! c'est une raison.

D'ORBENDAS, *souriant.*

Je crois bien !... Les Anglais ont perdu beaucoup de monde. Cela devait être ; car d'entrée de jeu, ils avaient dix fois plus de gens à perdre que nous.

FLAVY.

Bien ! bien !

D'ORBENDAS.

Quand monseigneur a eu dégagé sa petite armée, il a voulu profiter du répit que l'ennemi va lui laisser jusqu'à demain pour ordonner aux seigneurs des environs de venir le seconder à la pointe du jour. Il a assigné un poste à chacun ; le vôtre est à un mille d'ici, au gué de Marion ; c'est le plus dangereux.

FLAVY, *exalté.*

Brave comte ! voilà un ami

D'ORBENDAS.

Le roi lui a mandé d'empêcher l'ennemi de passer la rivière. Le comte a répondu au roi, sur son honneur, que s'il la passait, ce ne serait qu'à moitié.

FLAVY, *bravement.*

Et je jure, pour ma part, que pas un seul coursier anglais ne mouillera la corne de ses pieds dans l'étendue que je suis chargé de défendre.

D'ORBENDAS, *à part.*

A Marie, maintenant... Un ton libre et dégagé, pour éloigner tout soupçon.

FLAVY.

Je voudrais être à demain !... Tu auras soin de faire préparer la plus solide de mes armures, ma panoplie de Compiègne.

D'ORBENDAS, *souple, habile, fin, durant toute la scène.*

Le Dieu de la guerre n'a pas meilleure mine que vous, monseigneur, sous ce costume d'acier, et il me souvient que son éclat n'a pas peu con-

tribué à vous gagner le cœur des dames... (*Examinant.*) Je ne doute pas qu'il ne produise le même effet sur la gente Marie. (*Avec négligence.*) On dit cette enfant belle à miracle.

FLAVY, avec un sourire hypocrite.

Que m'importe sa beauté! je ne suis, je ne veux être que son protecteur.

D'ORBENDAS.

Et qui peut mieux protéger une dame que son amant?

FLAVY.

Je la fais ramener ce soir dans sa famille, d'où elle fut violemment arrachée par un zèle fanatique, pour être jetée dans une abbaye.

D'ORBENDAS.

Et monseigneur se fait une fête, à l'avance, d'aller visiter souvent sa protégée, pour recevoir les bénédictions de ses bons parents?

FLAVY, souriant.

Le spectacle de la reconnaissance est une chose si douce!

D'ORBENDAS.

Monseigneur, dans sa vie, a pu jouir, plus souvent qu'un autre, de cette espèce de reconnaissance qu'il inspirait aux pères, et surtout aux maris.

FLAVY, riant.

Ah! ah! ah! ah!

D'ORBENDAS, à part.

Rions, il le faut. (*Ils rient.*) J'ai pris au camp du comte de Dunois la carte du pays, et je sais tous les points que les Anglais occupent. Si monseigneur jugeait à propos de me dire quels lieux habitent les parents de sa protégée, je lui dirais à mon tour si l'escorte de cette enfant pourra y arriver sans malencontre.

FLAVY, souriant.

Sa famille habite non loin de mon château de Nully.

D'ORBENDAS.

Je suis désolé pour cette enfant et pour sa famille : les Anglais sont maîtres du pays de ce côté.

FLAVY.

Malédiction!

D'ORBENDAS.

Mais il serait facile de dérober cette intéressante beauté au danger qu'elle court ici. J'offre pour elle à monseigneur une terre que je tiens de sa munificence, et que la guerre quitte à sa fin à respectée, et respectera, je l'espère.

FLAVY.

Le préau Saint-Jean?

D'ORBENDAS.

Délicieux séjour!

FLAVY.

J'accepte.

D'ORBENDAS, à part, avec satisfaction.

Ah!

FLAVY.

Je vais ordonner à Thierry et à Dugal de se disposer à y accompagner Marie.

D'ORBENDAS, à part.

Deux infâmes! (*Haut.*) Thierry et Dugal, monseigneur? deux coquins qui vendraient ce trésor en route, s'ils trouvaient un acheteur!

FLAVY.

Tu crois?

D'ORBENDAS.

Je sais.

FLAVY.

J'en choisirai deux autres.

D'ORBENDAS.

Monseigneur veut-il bien que je choisisse pour lui?

FLAVY.

Qui donc?

D'ORBENDAS.

Deux hommes dévoués, incorruptibles.

FLAVY, étonné.

Deux hommes comme cela chez moi?

D'ORBENDAS.

Deux, rien que deux.

FLAVY.

Nommes-les.

D'ORBENDAS.

Je nommerai le jeune Bruno, mon ami... (*Avec reproche.*) Monseigneur aurait dû déjà nommer l'autre.

FLAVY.

Tu ne veux donc pas te trouver au combat de demain? c'est la première fois, où, en pareil cas, on n'aurait pas vu d'Orbendas à côté de son maître.

D'ORBENDAS.

Mais, monseigneur, il y a temps pour tout : dans une heure sur la route du Préau Saint-Jean, et demain, avant les premiers coups de lance, à côté de mon noble maître. Est-ce que je voudrais renoncer à la chance de pouvoir me placer devant lui?

FLAVY, lui tendant la main.

Ami!

D'ORBENDAS.

Acceptez-vous, monseigneur?

FLAVY.

J'accepte.

D'ORBENDAS, à part.

Je le tiens!

FLAVY.

Dans une heure il te faut partir.

D'ORBENDAS.

Dans une demi-heure.

FLAVY.

En secret!

D'ORBENDAS.

Je m'y connais!

FLAVY.

Va tout préparer pour le départ, et, en passant, tu diras aux officiers qui se disposent à quitter le manoir de venir me trouver ici. Je veux les charger de dire de vive voix au comte que demain je serai à mon poste. J'aurais peur qu'il en disposât en faveur d'un autre.

D'ORBENDAS.

Il n'aura garde.

Fausse sortie.

FLAVY.

Surtout prends bien tes précautions pour que tout le monde ignore la retraite de cette enfant.

D'ORBENDAS.

Recommandation inutile.

FLAVY.

C'est que je l'aime!

D'ORBENDAS, riant.

Et monseigneur qui prétendait hier, avoir renoncé à l'amour!

FLAVY.

Cet amour-ci est pur comme l'ange qui en est l'objet. J'aime pour la dernière fois.

D'ORBENDAS, à part.

Ce ne sera pas finir heureusement.

FLAVY.

Va donc, et sur la route, des égards, des soins, du respect.

D'ORBENDAS.

Je vous jure, monseigneur, qu'elle n'aura pas à se plaindre de moi.

Il sort par le fond et tourne à droite.

SCENE XII.

FLAVY.

Demain, donc, mon dernier fait d'armes! Je veux qu'il soit le plus éclatant de tous. L'expulsion définitive de l'étranger du sol de la France tient à l'issue de la bataille de demain. Oh! si je pouvais me présenter à Marie tout couvert de gloire, peut-être serais-je aimé!... ma noble et belle Marie! Mais disposons-la à partir avec d'Orbendas.

Il va vers la porte de droite.

SCENE XIII.

FLAVY, LA VICOMTESSE.

La Vicomtesse arrive du fond extérieur à gauche.

FLAVY.

Vous ici, madame, au manoir de Montlouvier?

LA VICOMTESSE.

Ce n'est pas pour moi que je viens vous parler. (A part.) D'Orbendas a péri, dit-on! mon Dieu, soutenez mon courage!

FLAVY.

Pour qui donc?

LA VICOMTESSE, se troublant.

Pour ma... pour Marie... pour cette jeune fille.

FLAVY.

C'est contre mes ordres formels que vous êtes arrivée jusqu'à elle; car dès lors que vous n'avez pas voulu croire que je ne suis que son protecteur, j'ai dû, pour vous épargner de nouveaux chagrins, la dérober à vos regards jaloux.

LA VICOMTESSE, vivement.

Oh! mais j'ai réfléchi depuis, et je crois maintenant que cette enfant n'est pour vous que ce que vous dites; elle n'est que votre protégée. Eh bien! je désire qu'elle soit aussi la mienne. A vous la force pour protéger cette enfant, si elle était menacée de quelque danger; à moi les soins d'une mère, les habitudes de l'intimité; à vous le bras armé du chevalier pour la défendre; à moi la douce main d'une amie pour la caresser. Cela, n'est-ce pas, est naturel, raisonnable; voilà ce que je viens vous demander.

FLAVY.

Voulez-vous me donner, madame, la plus forte, l'unique preuve que vous avez confiance en moi?

LA VICOMTESSE, vivement.

Oh! parle, parle, je ferai ce que tu voudras.

FLAVY.

Ne vous occupez plus de cette jeune fille, et dès lors je vous crois guérie.

LA VICOMTESSE, s'agitant.

Mais c'est que, vois-tu, c'est que je l'aime, moi, cette enfant, oui, je l'aime, je la plains... elle m'aime aussi; elle m'a demandé ma protection, mon amitié, je la lui ai promise, Flavy; donne-la moi pour compagne.

FLAVY, embarrassé.

Je ne puis, madame.

LA VICOMTESSE.

Mais alors tes ennemis diront que tu veux la déshonorer!

FLAVY.

Il est au-dessous de moi de prendre de timides précautions pour fermer la bouche à mes ennemis; j'aurais l'air de les craindre, je passerais pour un lâche!

LA VICOMTESSE.

Mais tu t'y exposes bien plus en t'obstinant à me refuser.

FLAVY, fièrement.

Comment cela? que pourront-ils dire?

LA VICOMTESSE, s'animant.

Ils diront que tu n'oses plus l'attaquer à des femmes retranchées derrière les murailles de leurs châteaux et défendues par de braves gentilshommes; ils diront que tu enlèves, comme un voleur timide, une pauvre enfant sans protecteur; ils diront, les infâmes! ils diront que tu es un lâche!

FLAVY.

Qu'osez-vous dire, madame?

LA VICOMTESSE, s'animant de plus en plus, d'un ton ironique.

Ce sont eux, ce n'est pas moi. Oh! moi, je te connais! je me rappelle la marquise d'Alphear, la comtesse d'Orbil, la baronne de Winstert et tant d'autres grandes dames enlevées par toi au milieu des ruines de leurs châteaux incendiés par toi; je me rappelle leurs défenseurs massacrés, et je te vois encore, après ces éclatantes prouesses, étalant à mes yeux tes glorieuses conquêtes, et châtiant ma jalousie de ce mortel spectacle.

sans pitié ni merci... (*Mouvement de Flavy.*) Oh je le sais bien, moi, que tu n'es pas un lâche!

FLAVY.

Trêve, madame, à ces amères paroles!

LA VICOMTESSE.

Oh! Flavy, pardonne... Je te prie, je te supplie, accorde-moi la grâce que je demande.

FLAVY.

A part les motifs de fierté qui m'interdisent de vaines précautions, il en est un, madame, qui m'empêche de consentir à ce que vous demandez.

LA VICOMTESSE.

Quel est-il?

FLAVY.

C'est que dans quelques instans, je renvoie cette enfant loin d'ici, dans sa famille.

LA VICOMTESSE, à part, alarmée.

Dans quelques instans! (*Haut.*) Ah! vous la renvoyez dans sa famille?

FLAVY.

Oui, madame, vous voyez bien...

LA VICOMTESSE.

Sans doute; je ne puis plus dès lors vous la demander pour compagne ici.

FLAVY.

A la bonne heure!

LA VICOMTESSE.

Mais qui empêche, pour les mêmes raisons de convenance, que je conduise moi-même cette enfant?

FLAVY, embarrassé.

A peine convalescente, ayant besoin de repos, vous voulez...

LA VICOMTESSE.

Je sens qu'un voyage me serait salutaire.

FLAVY.

J'aurai plus de prudence que vous, madame.

LA VICOMTESSE, suppliante.

Par pitié, Flavy, permets-moi de l'accompagner.

FLAVY.

Non, madame.

LA VICOMTESSE, allant à la porte latérale de droite.

Eh bien, monseigneur, je ne quitte pas cette porte, et quiconque oserait la franchir, y trouvera la mort.

D'Orbendas paraît.

FLAVY, à d'Orbendas.

Exécutez mes ordres.

D'Orbendas va vers la porte de droite.

LA VICOMTESSE, portant la main à son poignard, se retourne, voit d'Orbendas, et laisse tomber sa main; à part.

D'Orbendas! (*Haut à Flavy.*) Monseigneur, je suis une insensée, ma tête est perdue... je vous demande grâce!

Elle est près de succomber à son émotion.

FLAVY, par un mouvement de pitié.

Revenez à vous, vicomtesse, et puisque le seul témoignage de mes paroles ne suffit pas pour vous

rassurer...* (*à d'Orbendas*) d'Orbendas, quel ordre t'ai-je donné au sujet de cette jeune fille, tandis que je partirais pour la bataille de demain?

D'ORBENDAS, expressivement à la Vicomtesse, pour la rassurer.

De conduire cette jeune fille à dix lieues d'ici.

FLAVY, avec un regard d'intelligence, à d'Orbendas.

Dans sa famille!

Il se détourne.

D'ORBENDAS, à la Vicomtesse, avec expression.

Je dois la rendre à sa mère.

LA VICOMTESSE.

Monseigneur, me pardonnez-vous ce moment de délire et de folie?

FLAVY.

A condition, vicomtesse, que vous partirez à l'instant pour le château de Prasle que vous n'auriez pas dû quitter.

BRUNO, au fond.

Un envoyé demande à parler à monseigneur, de la part du comte d'Arménis.

LA VICOMTESSE, à part.

De mon oncle!

FLAVY, à part.

Que me veut-il? (*Haut.*) Adieu, madame! (*À d'Orbendas.*) Veillez au départ de la vicomtesse, et puis nous songerons à celui de ma protégée... Attendez ici mes ordres.

Il sort par le fond à droite.

SCENE XIV.

D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, après un soupir d'allègement.

Ah! d'Orbendas, c'est Dieu qui vous a envoyé! Oh! maintenant j'espère.

D'ORBENDAS.

Mieux que cela, madame... Marie est sauvée: monseigneur vous a dit une partie de la vérité! c'est moi qu'il a chargé de choisir à Marie une retraite loin d'ici.

LA VICOMTESSE, heureuse.

Oh! ma fille!

D'ORBENDAS.

C'est chez votre oncle que je la conduirai; vous partirez secrètement avec nous. Le comte d'Arménis nous donnera une escorte; nous passerons la frontière, nous irons en Allemagne.

LA VICOMTESSE.

Partout où vous voudrez, près de ma fille.

D'ORBENDAS.

Nous vivrons tous les trois dans la retraite, vous et moi, madame, n'ayant qu'une pensée, qu'un sentiment, le bonheur de Marie!

LA VICOMTESSE.

Oh! vous êtes notre ange protecteur, d'Orbendas!

* Flavy, d'Orbendas, la Vicomtesse.

D'ORBENDAS.

Ah ! il faut que Marie me soit bien chère pour que je renonce à la bataille de demain ! mais si la guerre dure encore, je reviendrai de temps en temps en France donner de mes nouvelles aux Anglais... (Il fait signe de sabrer.) Il y a quinze ans que j'ai contracté cette habitude.

LA VICOMTESSE.

Oui, vous êtes un brave défenseur du pays !

D'ORBENDAS.

Afin de ne pas éveiller de soupçons, tenez-vous dans la troisième pièce. (Il désigne la porte latérale de gauche.) Monseigneur va revenir pour me donner ses dernières instructions, assez inutiles, ma foi... nous partirons quand il m'aura quitté.

LA VICOMTESSE.

Oui, ou, je vais un instant, là, réparer ce désordre (elle désigne ses cheveux, sa robe en soulevant) ; car j'ai l'air d'une folle, n'est-ce pas ? Oh ! c'est que je le suis, d'Orbendas ; je suis folle de joie !

Elle entre à gauche.

SCENE XV.

D'ORBENDAS.

Pauvre vicomtesse ! Enfin, Dieu l'a prise en pitié !... Mais que dira monseigneur, quand il saura que j'ai dérobé Marie à son amour ? Qu'importe ? le devoir d'un bon serviteur est de prévenir les fautes de son maître. Je suis content de moi. Oui, je veux que la seconde moitié de ma vie fasse oublier à Dieu la première... (Souriant.) J'ai besoin pour cela d'être un saint homme jusqu'à la fin de mes jours. (On entend un bruit de dispute.) Mais quel est ce bruit ? monseigneur s'emporte...

FLAVY, en dehors de la grille à droits.

Je ne veux plus vous entendre. (Il parait ; quelques-uns de ses gentilshommes le suivent. L'envoyé du comte d'Arménis parait aussi, accompagné de quelques gentilshommes de son maître.) Sortez, vous dis-je !

SCENE XVI.

FLAVY, L'ENVOYÉ, D'ORBENDAS, GENTILSHOMMES.

L'ENVOYÉ.

Monseigneur...

FLAVY.

Sortez.

L'ENVOYÉ.

Je n'ai pas tout dit, monseigneur.

FLAVY.

Qu'importe !

L'ENVOYÉ.

Dussiez-vous ordonner ma mort, mon devoir est d'exécuter jusqu'au bout les ordres de mon maître.

FLAVY, colère.

Vous êtes bien téméraire !... Parlez.

L'ENVOYÉ.

Mon noble maître, le comte d'Arménis, se plaint en outre que vous ayez ravi, cette nuit, par violence et guet-à-pens, une jeune fille de l'abbaye de Sainte-Thérèse située sur ses domaines et sous sa protection. Mon seigneur vous somme de faire ramener cette jeune fille à l'abbaye ; que si non, et mon maître m'a dit de vous porter ses propres paroles, il serait ici avant la nuit de demain, et vous ferait pendre à la plus haute tour de ce manoir.

LES GENS DE FLAVY.

L'insolent !

D'ORBENDAS, à part.

Il gêne nos affaires !

FLAVY, arrêtant ses gens.

C'est à moi de répondre. (A l'Envoyé.) Puisque tu représentes ici ton maître, je te jette mon gant au visage, et si je te fais grâce de la vie, c'est pour que tu lui portes ma réponse. Tu diras à ton maître, le noble comte d'Arménis, que demain, jusqu'au moment de la bataille, je l'attendrai ici (designant le fond), dans le donjon de l'Aigle. C'est la tour la plus élevée du château. Nous verrons, là, celui des deux qui fera pendre l'autre. (A ses officiers à lui.) Quant à vous, messieurs, annoncez à monseigneur de Dunois que demain je serai à mon poste.

SCENE XVII.

FLAVY, D'ORBENDAS.

FLAVY, colère.

C'est la vicomtesse qui m'a dénoncé à la haine de son oncle... Où est-elle ?... je veux...

D'ORBENDAS, vivement.

M^{me} la vicomtesse est partie ; mais la nuit s'avance, il faut faire prévenir cette jeune fille...

FLAVY.

Elle ne partira pas.

D'ORBENDAS, alarmé.

Vous avez changé d'avis ?

FLAVY.

N'as-tu pas entendu l'envoyé du comte ?

D'ORBENDAS.

Eh bien ?

FLAVY.

Il a sans doute mis ses gens en campagne, je n'ai que peu de monde ici pour te donner une escorte...

D'ORBENDAS.

Je m'en passerai.

FLAVY.

Non ; je craindrais une rencontre, un enlèvement. (Il appelle.) Marthe ?

SCENE XVIII.

MARTHA, MARIE, FLAVY, D'ORBENDAS.

MARTHA.

Monseigneur ?

FLAVY.

Conduisez Marie dans le donjon de l'Aigle.
Elle ne part pas.

Il fait quelque pas pour aller ouvrir la porte de la tour.

D'ORBENDAS, *bas à Marie.*

Courage !

MARIE, *apercevant d'Orbendas.*

Il est là ! je n'ai plus peur.

Marie et Martha entrent dans la tour dont Flavy ferme la porte et retire la clef.

D'ORBENDAS, *à part.*

Quelle situation ! il faut improviser un expédient ou périr !

FLAVY, *revenant.*

Maintenant, j'aurai besoin de ton zèle, de ton activité. Écoute ; le temps presse. tu vas partir pour le château de Presle.

D'ORBENDAS.

Partir ! (*A part.*) Mille diables cornus !

FLAVY.

Tu porteras une dépêche au capitaine de mes gendarmes, un ordre de venir en toute hâte. Mets-toi là, écris ce que je vais te dicter.

D'ORBENDAS, *à part.*

Que faire ?

FLAVY.

Y es-tu ? Dépêchons.

D'ORBENDAS, *à part.*

Je donnerais mille ducats d'une fraction d'idée !

Il cherche.

FLAVY, *vivement.*

Eh bien ?

D'ORBENDAS, *vivement, répondant à sa pensée à lui.*

J'y suis, j'y suis !

Il s'assied devant la table, à droite.

FLAVY, *assis à gauche, à l'extrémité.*

Comme tu dis cela !

D'ORBENDAS, *se ravisant.*

Vous m'avez demandé du zèle ; j'y suis ! j'y suis !

FLAVY, *dictant, assis à gauche.*

Écris : « Capitaine, réunissez à l'instant tous les hommes d'armes du château et des environs, tous les paysans de mes fermes ; armez-les, et venez me joindre au manoir de Montlouvier.

D'Orbendas écrit très-vivement ce que lui dicte Flavy ; puis il écrit autre chose, sur un autre feuillet, furtivement ; de même jusqu'à la fin, d'une façon très-visible pour le public.

D'ORBENDAS, *répétant.*

« Capitaine. »

FLAVY.

Comment ! tu n'as écrit que capitaine ?

D'ORBENDAS.

Vous allez si vite... j'oublie.

FLAVY, *avec impatience.*

« Réunissez à l'instant tous mes gentilshommes... »

D'ORBENDAS, *après avoir écrit sur son papier à lui.*Vous aviez dit tous mes hommes d'armes. (*Il déchire l'autre papier.*) Tenez, monseigneur, j'aurai plus tôt fait de recommencer... ce n'était pas lisible. Allons doucement : « Capitaine, réunissez » à l'instant tous mes hommes d'armes... » Avec une compagnie, monseigneur, vous auriez de quoi rabattre l'insolence...

FLAVY.

Et le combat de demain ?...

D'ORBENDAS.

Je n'y pensais pas.

FLAVY.

A quoi penses-tu donc ? je ne t'ai jamais vu si...

D'ORBENDAS, *écrivant toujours très-hâtivement.*

Si bête, n'est-ce pas, monseigneur ? c'est toujours ce qui arrive, quand on a le plus besoin d'avoir de l'esprit.

FLAVY.

Enfin, où en es-tu ? Dépêchons.

D'ORBENDAS, *se hâtant toujours.*Où j'en suis ?... (*A part.*) Je n'en sais rien.

FLAVY.

Tu te démenes comme un possédé, et tu n'avances pas. Avec la moitié de ce mouvement, un autre...

D'ORBENDAS.

La moitié ? (*A part.*) S'il savait que j'écris pour deux !

Flavy va à lui ; d'Orbendas fait disparaître son papier secret à lui sous l'autre qu'il montre sans se dessaisir.

FLAVY, *sur son épaule.*

Que de fautes encore ! Il faudrait être un diable pour déchiffrer cela.

D'ORBENDAS.

Votre capitaine en est un.

FLAVY.

Continuons, continuons.

D'ORBENDAS.

Oh ! si vous restez là, monseigneur, je vais écrire plus mal encore.

FLAVY.

Impossible.

D'ORBENDAS.

Je vous demande pardon.

FLAVY, *allant se rasseoir à gauche.*

Allons, allons.

D'ORBENDAS, *reprenant son mande.*

« Du château et des environs... » Dispensez-vous, monseigneur, j'ai retenu le reste.

FLAVY, *assis à gauche.*

N'est-ce pas, dis-moi, qu'elle est belle, cette jeune fille ?

D'ORBENDAS, *improvisant.*

Oh ! oh !

FLAVY.

Une grâce, une candeur, et, avec cela, de la vivacité, de l'esprit.

D'ORBENDAS, *à part.*

C'est mon élève. (*Haut.*) Monseigneur devient bien facile.

FLAVY.

Et le comte d'Arménis voudrait... Où en es-tu ?

D'ORBENDAS.

Vous dictiez, vous parlez ; vous me troublez au dernier point.

FLAVY, *vivement, colère.*

Répète.

D'ORBENDAS, *répétant en désarroi un fragment de son papier furtif.*

« Si monseigneur devient pressant, voici ce qu'il » faut faire. »

FLAVY.

Que dis-tu là ?

D'ORBENDAS, *à part.*

Oh ! (*Haut, se levant.*) Je dis : Si monseigneur devient trop pressant, voici ce que j'ai à faire : me lever, secouer les doigts (*il les secoue*), faire quelques pas pour me dégourdir et me remettre à la besogne.

Il se rassied.

FLAVY.

Décidément, tu as quelque chose.

D'Orbendas met dans sa poitrine son papier furtif.

D'ORBENDAS.

J'ai fini.

FLAVY, *allant à lui.*

Voilà la nuit ; donne, que je signe.

D'ORBENDAS.

Voilà.

FLAVY.

Quel griffonnage !

D'ORBENDAS.

Plus je me hâte et moins bien je fais ; si vous m'avez donné une demi-heure.

FLAVY.

Pourquoi pas une heure ?

D'ORBENDAS.

C'est ce que je voulais dire.

FLAVY.

Tu vas partir à l'instant.

D'ORBENDAS.

Oui, monseigneur.

FLAVY.

Crève ton cheval, s'il le faut.

D'ORBENDAS.

S'il le faut, oui.

FLAVY.

Il le faut.

D'ORBENDAS.

Je le crèverai ! (*À part.*) C'est bien mon intention. (*Haut.*) Et un laissez-passer, monseigneur ? La nuit, on n'entre dans vos châteaux qu'au moyen...

FLAVY.

C'est juste... (*Il écrit.*) Voici.

D'ORBENDAS.

Merci.

FLAVY, *fausse sortie.*

Ah ! tu diras à Bruno de passer chez moi.

D'ORBENDAS, *révant.*

Oui, monseigneur.

FLAVY, *criant.*

Entends-tu ?

D'ORBENDAS.

Sans doute.

FLAVY.

Je veux qu'il chante à Marie sa dernière poésie d'amour.

D'ORBENDAS.

Où faudra-t-il aller vous rendre compte de mon message ?

FLAVY.

Au donjon de l'Aigle, près de Marie ; je n'ouvrirai qu'à toi seul.

Il sort rapidement par le fond, et tourne à gauche ; la nuit vient insensiblement.

SCÈNE XIX.

D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE ; puis BRUNO*.

D'ORBENDAS, *seul.*

J'avais donc deviné ses projets... Oh ! ma tête, ma tête !

LA VICOMTESSE, *épanouie, venant de la gauche.*

Me voici ; partons.

D'ORBENDAS.

Je vais vous causer, madame, une bien amère douleur.

LA VICOMTESSE.

Quoi ?

D'ORBENDAS.

Marie ne part pas ; voyez, monseigneur m'a chargé...

Il lui donne le billet qu'a dicté Flavy.

LA VICOMTESSE.

Vous allez partir pour le château de Presle ?

D'ORBENDAS.

Oh ! que non pas ! mais pour le château de votre oncle, le comte d'Arménis ; je vais lui dire de se porter ici, avec ses gens, à l'instant même.

LA VICOMTESSE.

Et vous n'avez pas insisté auprès de mon époux ?

D'ORBENDAS.

Impossible de discuter avec lui : quand il veut une chose, c'est avec l'inflexibilité du destin.

LA VICOMTESSE, *alarmée.*

Il veut...

D'ORBENDAS.

Du calme, du calme, madame : de là dépend notre salut, si notre salut est possible.

* La Vicomtesse, d'Orbendas.

LA VICOMTESSE.

Oh! mon Dieu ! mon Dieu !

D'ORBENDAS.

Ah! si c'était un autre, un bon coup de poignard... mais je lui ai plusieurs fois sauvé la vie, je ne peux pas détruire mon ouvrage; et puis, il est mon bienfaiteur.

LA VICOMTESSE.

Il n'est pas le mien !

D'ORBENDAS.

J'ai besoin de votre secours pour sauver Marie.

LA VICOMTESSE, résolue.

Parlez, que faut-il faire ?

D'ORBENDAS, la conduisant jusqu'à la grille et lui montrant l'extérieur.

Cette nuit, par cette fenêtre élevée, on jettera ici la clef de cette porte basse, qui conduit au donjon de l'Aigle par un escalier secret.

LA VICOMTESSE.

Ensuite ?

D'ORBENDAS.

Vous prendrez cette clef, vous ouvrirez cette porte : c'est par là que j'introduirai le comte d'Armenis et ses gens; mais si j'arrivais trop tard, veillez sur votre fille.

LA VICOMTESSE.

C'est bien.

D'ORBENDAS.

La nuit est déjà profonde; tenez-vous là. (*Désignant le pied de la tour.*) Cette partie du manoir est déserte, vous ne serez pas surprise, tout le monde rentre par la grande porte. (*On entend le son du cor.*) Entendez-vous le signal de la retraite?... j'ai la clef de cette porte-ci, je vais partir.

Il désigne une porte extérieure au mur du fond.

LA VICOMTESSE.

Oh! partez, hâtez-vous !

D'ORBENDAS, regardant en haut à gauche, à l'extérieur.

Plus de cinquante peds... il faut songer à tout.

LA VICOMTESSE, accablée, pleurant.

Oh! ma pauvre enfant !

BRUNO, passant en courant au dehors, de droite à gauche*.

La retraite ! je suis en retard.

D'ORBENDAS.

Bruno ?

BRUNO, en scène.

C'est vous... (*S'inclinant devant la Vicomtesse.*) Madame...

D'ORBENDAS.

J'ai à te parler.

BRUNO.

Il faut que je rentre; monseigneur m'a ordonné...

D'ORBENDAS.

Je le sais. Tu remettras en secret à Marie ce papier de ma part.

Il lui donne ce qu'il a écrit furtivement pendant la scène avec Flavy.

BRUNO, pressé.

Oui, oui.

D'ORBENDAS.

Je compte sur ton zèle, sur ton adresse.

BRUNO.

Ma vie est à vous.

Il sort par le fond à gauche.

D'ORBENDAS, allant à la Vicomtesse.

Allons, du courage, madame, nous en avons besoin; une voix secrète me dit que nous sauverons notre fille; car c'est aussi la mienne, madame: plus donc les sombres fantômes du désespoir, mais les riantes visions de l'espérance. Après tout, si jadis j'ai pu, pour monseigneur, enlever des femmes au milieu de leurs châteaux bien défendus, pourquoi ne pourrais-je pas arracher un ange au danger qui le menace? Jadis, c'était Satan qui m'inspirait, aujourd'hui c'est Dieu.

LA VICOMTESSE, allant se placer à l'extérieur, appuyée contre la porte de la tour.

Oui, c'est lui qui vous inspire, d'Orbendas; partez donc, et à la garde de Dieu!

D'ORBENDAS.

À la garde de Dieu!

Il sort par la porte du mur au fond. La Vicomtesse s'accroche à la tour et tire son poignard. La toile tombe.

* La Vicomtesse, Bruno, d'Orbendas.

ACTE CINQUIÈME.

Le donjon de l'Aigle. Salle gothique et polygonale. Porte au fond, sans battans ni portière. On voit, par cette porte, la cage d'un escalier sombre, qui descend de gauche à droite. Au-dessus de cette porte, en ogive, un aigle à ailes déployées, avec cette devise : *Ardua tentat*. Premier plan à gauche, une porte secrète, invisible, qui est censée s'ouvrir au moyen d'un bouton; deuxième plan du même côté, une fenêtre; troisième plan du même côté, une porte d'entrée. Premier plan, à droite, une porte; deuxième plan du même côté, une fenêtre à balustrade extérieure praticable. La balustrade, en fer à cheval, ne doit avoir qu'un pied d'élévation, pour être facilement enjambée. Cette fenêtre est ouverte sur un pan de décor qui doit faire face au public. Une lampe au plafond. Des effigies d'aigles sur les panneaux. De grands médaillons carrés aux murs, avec des sculptures colorées du temps, représentant des sujets mythologiques où l'aigle figure : l'aigle aux pieds de Jupiter, Ganymède enlevé par un aigle, etc. Des écussons portant les armes de Flavy, d'hermines à la croix de gueules, chargée de cinq quinte-feuilles d'or. Une petite table à droite. L'escalier se termine à cet étage qui est le dernier : il ne monte plus, il descend. Ne pas consulter la gravure pour ce détail du décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, seule, triste et tremblante, sortant de la chambre à droite.

Pourquoi monseigneur m'a-t-il fait conduire ici, dans ce lieu élevé, dans le donjon de l'Aigle? Oh! malgré toute cette magnificence, j'ai le pressentiment qu'il doit s'y passer quelque chose d'horrible. (Désolée.) Et d'Orbendas qui ne vient pas! et ma mère, où est-elle? Mon Dieu! seule, là, (designant la chambre à droite) dans ma chambre, j'ai peur. (Regardant à la fenêtre de droite.) Que la nuit est profonde! il me semblait entendre, sous cette fenêtre, au fond de cet abîme... (Elle regarde en bas.) On dirait comme une ombre immobile et debout à la porte du donjon... (elle recule de terreur jusqu'au fond, et regarde dans l'escalier) et ici, un escalier tortueux et sombre comme le chemin de l'enfer.. (Pleurant.) O mes paisibles nuits de l'abbaye de Sainte-Thérèse, que je vous regrette! Là, je n'étais pas seule, et quand je m'éveillais, j'entendais autour de moi la douce respiration de mes compagnes, et je souriais à l'espérance des joies tumultueuses du jour.

On entend du bruit à la porte d'entrée à gauche; Marie reste immobile de peur.

SCÈNE II.

BRUNO, MARIE.

BRUNO.

C'est moi! soyez sans crainte.

MARIE, épanouie.

L'ami de d'Orbendas!

BRUNO, vivement, lui donnant le papier que d'Orbendas lui a remis à la fin du quatrième acte. Cet écrit de sa part.

MARIE.

Mais où est-il, lui?

BRUNO.

Il est allé prévenir l'oncle de votre mère, le comte d'Arménis, pour qu'il vienne vous délivrer.

MARIE, épanouie.

Ah!

BRUNO.

Mais lisez, lisez vite. Monseigneur m'a dit de venir vous chanter une poésie d'amour.

MARIE.

Oh! vous ne me quitterez pas!

BRUNO.

Monseigneur va monter. Il veille en ce moment aux derniers apprêts de son départ pour la bataille de demain, et il fait, sous ses yeux, fermer toutes les portes du manoir, dont il garde les clefs lui-même. Lisez! hâtez-vous!

MARIE, lisant.

« Intelligence et courage, ma fille! je veille sur » toi; mais tout est perdu si tu manques de force » et d'adresse. » (Parlant.) J'en aurai. (Continuant la lecture.) « Lis ceci bien attentivement lorsque » tu seras seule. »

BRUNO, vivement.

On vient!

Marie cache le papier dans son sein. Flavy entre par la porte de gauche; il est suivi de Melchy qui porte un gros trousseau de clefs qu'il dépose sur une table qui se trouve à droite.

SCÈNE III.

BRUNO, MELCHY, FLAVY, MARIE.

FLAVY.

Eh bien, Bruno, as-tu commencé de chanter ta ballade?

BRUNO, troublé.

Oui, monseigneur.

FLAVY.

Marie ne paraît pas y avoir pris un grand plaisir; car elle est toute troublée.

Sur un signe de Flavy, Melchy et Bruno sortent par la porte d'entrée à gauche.

MARIE.

C'est que, monseigneur, cette heure de nuit, je n'avais pas l'habitude de la consacrer aux choses mondaines... je priais.

FLAVY.

A l'abbaye, oui ; mais maintenant...

MARIE.

Permettez-moi de rentrer dans ma chambre pour remplir ce pieux devoir.

FLAVY.

A la condition que vous reviendrez près de moi, près de votre protecteur.

MARIE.

Mais...

FLAVY.

Sans cette promesse...

MARIE.

Je reviendrai.

Marie entre dans sa chambre, à droite.

SCENE IV.

FLAVY, *seul, rêvant.*

Noble et gracieuse enfant ! Mais d'où vient que je manque de résolution près d'elle ? Ah ! c'est qu'elle ne ressemble pas aux autres femmes !... Oui, malgré les brûlantes inspirations de la nuit et de la solitude, mes sens sont calmes. Mon cœur seul est agité d'un sentiment que je ne connaissais pas... Serait-il donc vrai que, tôt ou tard, dans la vie, il faut éprouver cet amour qui subjugué l'âme sans faire naître d'impétueux désirs ? Plus jeune, je n'ai connu que la violence... et aujourd'hui je cherche la témérité, et je ne trouve plus en moi, Flavy le redoutable capitaine, comme ils m'appellent. Oui, je serais même fâché que Marie fût faible comme les autres... Je ne sais ce qui se passe en moi ! cette jeune fille n'est-elle que la vaine illusion de ce sentiment nouveau, ou bien est-elle une réalité céleste... ? J'éprouverai son cœur, je saurai ce qu'elle est... à la femme vulgaire, l'amour qu'elle veut ; à l'ange l'hommage qu'il mérite.

SCENE V.

FLAVY, MARIE, *pâle et égarée.*FLAVY, *à part.*

Comme elle est pâle !

MARIE.

Me voici, monseigneur.

FLAVY.

Marie, est-ce que vous souffrez ?

MARIE, *s'évertuant.*

Moi ? non, monseigneur.

FLAVY, *designant la fenêtre de droite.*
 Cette fenêtre... l'air de la nuit...

Il va pour la fermer.

MARIE, *vivement.*

Il me ranime au contraire, monseigneur.

FLAVY, *fermant celle de gauche.*

Je puis fermer celle-ci.

Il la ferme.

MARIE, *à part, jetant un coup d'œil sur le troussseau de clefs.*

D'Orbendas le veut : c'est Dieu pour moi. J'aurai la force de triompher de ma terreur.

FLAVY, *s'avançant.*

Marie!...

MARIE.

Monseigneur ?

FLAVY.

Dans quelques heures l'ennemi m'attend ; je partirai, je vous quitterai, peut-être pour ne plus vous revoir !

MARIE.

Pourquoi ce pressentiment, monseigneur ?

FLAVY.

Marie, si vous m'aimiez, si vous consentiez à me donner une légère preuve de cet amour, oh ! alors, je le sens, je reviendrais sain et sauf de la bataille ; je vivrais pour vous.

MARIE, *à part.*

Oh ! mon courage ! mon courage !

FLAVY.

Eh bien ! vous ne répondez pas ?

MARIE, *cherchant un ton dégagé.*

Doit-on parler d'amour d'une façon aussi sérieuse ?

FLAVY.

Quoi !

MARIE.

Doit-on, pour plaire, se préoccuper de sinistres idées ?

FLAVY.

Que voulez-vous dire ?

MARIE.

Qu'au lieu de craindre une défaite, demain, vous devez espérer une victoire, et passer le temps d'ici là, comme la veille d'un triomphe, joyeusement.

FLAVY, *s'animant.*

Eh bien ! oui, plus de pensées de guerre, de bataille ; plus de Français, plus d'Anglais. Qu'il n'y ait ici qu'un homme passionné, une femme jeune et belle, et l'amour entre eux deux, rien de plus, ici, jusqu'à demain... je vous aime.

MARIE, *avec douceur.*

Je vous aime aussi, monseigneur.

FLAVY.

D'amour ?

MARIE.

Parlons d'autre chose.

FLAVY.

D'autre chose ?

MARIE, *prenant le troussseau.*

N'importe laquelle, pour attendre le jour. Il est bien étonnant, monseigneur, que ce manoir de Montlouvier ait autant de portes.

Elle dépose le troussseau.

FLAVY.

Aussi l'appelle-t-on Montlouvier aux cent portes, comme Thèbes.

MARIE.

Il faut avoir l'habitude pour s'y reconnaître.

FLAVY, à part.

C'est une enfant! (*Haut.*) Laissons cela, Marie; un baiser sur votre main?

MARIE.

Non, monseigneur.

FLAVY, souriant.

Si je l'exigeais, cependant!

MARIE.

Exiger? non. Supplier, à la bonne heure.

FLAVY.

Eh bien! je vous supplie, Marie.

MARIE, à part.

Gagnons du temps. (*Haut.*) Je suis trop bonne; mais j'aime mieux m'en rapporter au hasard que de rendre ma volonté complice de ma faiblesse, en vous accordant ce que vous demandez.

FLAVY, à part, avec regret.

Elle faiblit! (*Haut.*) Quelle est votre pensée?

MARIE.

Je connais le nom de toutes les portes du manoir, et je n'en ai jamais vu ces clefs.

Elle repend le trousseau.

FLAVY.

Eh bien?

MARIE.

Convenons, monseigneur, que, toutes les fois qu'une clef désignée par moi, ne sera pas celle de la porte que j'aurai nommée en même temps, vous gagnerez la faveur d'un baiser. (*Elle montre sa main.*) Et qu'au contraire, vous n'aurez rien, toutes les fois que je rencontrerai juste.

FLAVY.

Vous me faites beau jeu. (*À part.*) Mon illusion s'en va; l'homme du passé se réveille!

MARIE, montrant une clef et la détachant du trousseau.

Porte franche.

FLAVY, lui baisant la main.

Non, porte royale.

MARIE, déposant cette clef sur la table et en désignant une autre dans le trousseau, et ainsi de suite.

Ah çà, monseigneur, vous y mettez de la bonne foi?

FLAVY.

Oui, oui. (*À part.*) Pas si dupe.

MARIE.

Votre parole de gentilhomme?

FLAVY.

Quoi! tu veux?

MARIE.

Sans cela, plus de jeu.

FLAVY.

Je te la donne. (*À part.*) Je suis pris.

MARIE, montrant une clef.

Porte de Bourgogne?

FLAVY.

J'ai perdu.

MARIE.

Porte du Bois.

FLAVY.

J'ai du malheur.

MARIE.

Porte du Pape.

FLAVY.

Non, porte du Diable.

Il lui baise la main.

MARIE.

Porte des Cygnes. (*Flavy va pour lui prendre la main. Marie répète.*) Porte des Cygnes?

FLAVY, s'abstenant et reculant.

Oui, oui, c'est juste.

MARIE.

Porte des Archers.

FLAVY.

Non, non, porte du donjon de l'Aigle.

MARIE, très-émue, tendant la main.

Prenez-en deux, monseigneur, pour avoir attendu. (*Continuant.*) Porte...

FLAVY.

Non, arrêtez.

MARIE.

Ce jeu-là vous ennuie.

FLAVY, ardent.

Il me brûle, il m'enflamme; il me remplit le cœur de mille désirs.

MARIE, à part.

Mon Dieu! mon Dieu!

FLAVY.

Voyez, Marie; la nuit est sombre, nous sommes seuls. Le silence règne partout.

MARIE, désignant la porte d'entrée à gauche.

Excepté dans cette galerie, où j'entends les pas d'une sentinelle.

FLAVY, allant à la porte.

Si ce n'est que cela... (*À la sentinelle.*) Sentinelle, rentrez dans votre quartier, rejoignez vos camarades.

MARIE, à part.

Cette clef ouvre la porte qui est au bas de cet escalier.

Elle désigne le fond. Tandis que Flavy est allé parler à la sentinelle, Marie a vivement détaché la clef du donjon de l'Aigle, et l'a jetée par la fenêtre de droite.

FLAVY, revenant.

Plus d'indiscret témoin, plus aucun bruit qui arrive à notre oreille, que celui de nos paroles d'amour.

MARIE.

Je me retire, monseigneur; à demain.

FLAVY.

Demain, guerre et alarmes! cette nuit, bonheur et plaisir!

Il la regarde avec passion.

MARIE.

Ah! monseigneur, détournez de moi ces regards: ils me troublent, ils me font peur... Je suis épouvantée...

FLAVY.

Épouvantée? pourquoi?

MARIE.

C'est qu'il me semble que la courtoisie veut qu'un gentilhomme tempère l'ardeur de ses regards devant une femme tremblante, et ne se présente pas à elle avec ces instrumens de combat qui intimideraient la plus résolue.

Elle désigne l'épée et le poignard de Flavy.

FLAVY.

Je suis sans armes; les voici.

Il le donne à Marie.

MARIE, les prenant et sur le point de les déposer sur la table.

Trop près de nous encore. Leur aspect rappelle des souvenirs de puissance et de force, et monseigneur, je pense, ne veut pas être ici un maître qui commande?

FLAVY, galant.

Un esclave qui obéit.

MARIE, désignant sa chambre.

Je vais les porter là. (Flavy sourit à Marie, et lui fait signe qu'il consou. A part.) Oh! il est temps qu'on vienne à mon aide!

Elle entre dans sa chambre.

FLAVY, à la fenêtre de droite.

Le jour bientôt va paraître, et un signal de bataille peut se faire entendre d'un moment à l'autre.

SCENE VI.

FLAVY, LA VICOMTESSE.

FLAVY, à la porte de la chambre de Marie.

Marie! ma belle Marie! viens!...

LA VICOMTESSE, paraissant à l'escalier du fond, pâle et les cheveux en désordre, à part.

Mon oncle d'Arménis arriverait trop tard.

FLAVY, poussant la porte de la chambre.

Marie! viens!...

LA VICOMTESSE, près de Flavy.

Me voici.

FLAVY, au comble de l'étonnement et de la colère.
Vous!

LA VICOMTESSE.

Vous ne m'attendiez pas, monseigneur!

FLAVY.

Pourquoi n'êtes-vous point partie, madame?

LA VICOMTESSE.

J'avais à vous parler. J'ai trompé d'Orbendas.

FLAVY.

Mais, pour pénétrer jusqu'à moi...

LA VICOMTESSE.

Voyez s'il ne manque aucune clef à ce troussseau.

FLAVY.

Quoi! Marie...

LA VICOMTESSE.

Elle a fait son devoir, je viens faire le mien.

FLAVY.

Le vôtre?... Vous venez au-devant de ma colère, et puis vous vous plaignez d'en éprouver les effets...

LA VICOMTESSE.

Ce n'est pas de votre colère que je me plains, c'est de votre amour pour cette jeune fille...

FLAVY.

Encore!

LA VICOMTESSE.

Toujours! jusqu'à ce que je meure!...

FLAVY.

Sortez, madame.

LA VICOMTESSE.

Je ne sortirai pas que vous n'ayez remis cette jeune fille entre mes mains.

FLAVY.

Sortez, vous dis-je... Nous nous avilissons tous deux, et c'est vous qui le voulez...

LA VICOMTESSE, avec énergie.

Je vous dis, monseigneur, qu'il me faut remettre cette jeune fille.

FLAVY.

Jamais!

LA VICOMTESSE.

Jamais!... C'est que je viens pour te dire un mot qui épouvantera ton amour; ce mot me sera mortel... tu me tueras, Flavy... mais tu respecteras cette jeune fille.

FLAVY.

Vous tuer!... moi!... pour d'injurieuses paroles qui n'excitent que ma pitié!

LA VICOMTESSE.

Ne me force pas de dire ce mot; car il te sera mortel aussi peut-être...

FLAVY.

Ah! c'en est trop, madame!... prétendre m'intimider par la menace... Je reconnais dans la témérité de vos paroles les encouragemens secrets de votre oncle, le comte d'Arménis. C'est vous, je le sais, qui l'avez fait prévenir; mais je ne le crains pas, je l'attends, je le brave... qu'il vienne!

LA VICOMTESSE.

Tu ne veux pas renvoyer cette enfant à l'abbaye de Sainte-Thérèse?

FLAVY, furieux.

De par votre oncle! non, madame.

LA VICOMTESSE, terrible.

Et de par moi?

FLAVY, de même.

De par vous!...

LA VICOMTESSE.

Ah! c'est que je puis te parler ainsi!...

FLAVY, de même.

Vous pouvez?...

LA VICOMTESSE.

Veux-tu savoir pourquoi?

FLAVY, impatient et colère.

Oui, pourquoi?

LA VICOMTESSE.

Parce que je suis...

FLAVY.

Parce que vous êtes?...

LA VICOMTESSE.

Parce que je suis...

FLAVY, avec fureur.

Parce que vous êtes innocente!

LA VICOMTESSE, lui prenant le bras et le faisant tourner vers elle.

Parce que je suis sa mère!...

FLAVY.

Sa mère!

LA VICOMTESSE.

Oui, tiens, lis cette lettre de mon frère; et puis tue-moi; mais respecte Marie; elle est ma fille!

Elle lui donne la lettre de son frère, qu'elle a montrée à Martha, au premier acte. Marie paraît à la porte de sa chambre.

FLAVY, le parcourant.

Votre fille! Marie, votre fille! oui, oui... (Au comble de la rage.) Et vous restez là, et vous ne fuyez pas, et vous ne tremblez pas!

LA VICOMTESSE, fière et calme.

Non.

FLAVY, s'avançant sur elle.

Et vous ne lisez pas votre arrêt dans mes yeux!

MARIE, s'interposant*.

N'en croyez rien, monseigneur; cette femme n'a aucun droit sur moi, sa jalousie l'égare. Elle ne m'est rien, elle n'est pas ma mère. (La repoussant.) Vous n'êtes pas ma mère!

LA VICOMTESSE, courant à elle.

Je ne suis pas ta mère!

MARIE, avec effort.

Non, non, je ne vous connais pas, je...

Elle succombe à l'effort de ce pieux mensonge, et laisse tomber sa tête sur la poitrine de sa mère.

LA VICOMTESSE, l'embrassant.

Regardez, regardez, monseigneur, si je ne suis pas sa mère!

FLAVY.

Malédiction sur vous!

MARIE.

Sur vous, sur vous seul, monseigneur; car vous avez fait le malheur de ma mère.

La Vicomtesse effrayée fait passer Marie à sa droite**.

FLAVY, à la Vicomtesse.

Et vous osiez être jalouse! et vous avez, pendant douze ans, joué une abominable comédie, pour me faire croire à votre amour!

LA VICOMTESSE.

Oh! si vous vouliez m'entendre! Un homme implacable comme vous, sourd comme vous aux prières d'une jeune fille éperdue, le chevalier d'Eurondel, il y a dix-huit ans...

FLAVY.

Qui? lui! ce misérable, cet Anglais, le père de votre fille! Oh! ma rage s'en augmente, et veut plus qu'une vengeance ordinaire. (Il déchire la lettre que lui a remise la Vicomtesse.) Aucune trace ne restera de cet outrage, aucune, entendez-vous?

LA VICOMTESSE.

Je suis résignée à mon sort, ma fille est sauvée!

* La Vicomtesse, Marie, Flavy.

** Marie, la Vicomtesse, Flavy.

FLAVY.

Votre fille! elle aussi m'a indignement joué... Elle savait le secret de sa naissance, et là, il n'y a qu'un instant, elle m'a laissé me dégrader, quand je n'éprouvais auprès d'elle qu'un sentiment nouveau pour moi; lorsque je regrettais qu'elle consentit à m'entendre; lorsque je désirais qu'elle me repoussât, dût-elle le faire avec mépris.

MARIE.

Vous désiriez du mépris? c'est de la haine que vous m'inspirez.

LA VICOMTESSE, voulant arrêter Marie.

Ma fille!

FLAVY, à Marie.

Vous sortirez d'ici à l'instant même; je vous chasse. (Avec mépris.) Embrassez votre noble mère pour la dernière fois.

LA VICOMTESSE.

Oh! chassez-moi aussi, je vous abandonne tous mes biens. Ma fille et moi, nous passerons à l'étranger; je changerai de nom, et jamais ce secret fatal...

FLAVY.

Vous chasser, vous? vous laisser la vie, vous rendre la liberté en retour de mon déshonneur, pour que vous alliez rejoindre votre Anglais!

LA VICOMTESSE, suppliante.

Ah! monseigneur, si vous consentiez...

FLAVY, frémissant.

Dites à votre fille de sortir sur-le-champ, madame, dites-le-lui! hâtez-vous, hâtez-vous, croyez-moi, si vous l'aimez!

MARIE, énergique et exaltée.

Oui, monseigneur, je vais sortir, je vais me séparer de ma mère.

LA VICOMTESSE, vivement à Marie, après avoir regardé Flavy qui frémit.

Oui, va-t'en, Marie, va-t'en, laisse-moi!

MARIE.

Adieu, monseigneur, noble chevalier, capitaine des armées du roi de France, je vais dire partout vos merveillesuses prouesses.

LA VICOMTESSE, allant à elle.

Ma fille! ma fille!

FLAVY, à Marie.

Sortez! sortez!

MARIE.

Ah! vous croyez peut-être que j'ignore votre histoire? Je la sais toute, monseigneur, et je puis la raconter sur mon chemin. Vaillant gouverneur de Compiègne, vous souvient-il de Jeanne d'Arc?

FLAVY, frémissant.

Quoi! cette calomnie qu'on ose à peine murmurer à voix basse...

MARIE.

C'est une vérité que j'oserai dire tout haut.

FLAVY.

Malheur, malheur à vous!

LA VICOMTESSE.

Tais-toi, oh! tais-toi!

Elle tombe sur un siège à gauche.

MARIE, passant vivement du côté de Flavy*.

Je veux aller criant partout : Jeanne d'Arc, après une héroïque défense, poursuivie par les Anglais, s'en revenait chercher un abri dans Compiègne. Le gouverneur, Guillaume de Flavy, jaloux de la gloire d'une jeune fille, refusa de lui en ouvrir les portes, et cet ange sublime des batailles fut pris et immolé par les Anglais. Son assassin, c'est Guillaume de Flavy, Flavy le lâche et le tueur de femmes!

FLAVY, à la porte d'entrée à gauche.

Norval! Norval!

LA VICOMTESSE, courant à Flavy.

Monseigneur, pitié, pitié pour ma fille!

FLAVY, amer et poignant.

Elle ne vous quittera pas, madame! (Norval paraît avec des hommes à la porte d'entrée, à gauche.) Placez quelques hommes au milieu de cet escalier, à la cinquantième marche, (il désigne le fond) et ne permettez à personne de monter ou de descendre sans un laissez-passer de ma main.

Les Soldats et Norval descendent l'escalier tortueux du fond; Flavy sort par la gauche.

SCENE VII.

MARIE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, désespérée.

Ah! ma fille, ma fille, pourquoi donc as-tu irrité cet homme? pourquoi as-tu blessé l'orgueil de cet homme qui est tout orgueil?

MARIE, attendrie et dévouée.

Parce que j'avais peur qu'il me séparât de vous, ma mère.

LA VICOMTESSE.

Et en attirant sur toi sa haine et sa colère, tu n'as pas eu peur de mes angoisses, de mes tortures, de mon désespoir?

MARIE, jouant le calme.

Mais, ma mère, tout n'est pas désespéré, et d'Orbendas...

LA VICOMTESSE.

Il arrivera trop tard...

MARIE, écoutant.

Si c'était lui!

LA VICOMTESSE, voyant paraître Melchy à la porte d'entrée à gauche.

Melchy!

MARIE.

Oh! ma mère, j'ai peur!

SCENE VIII.

MELCHY, LA VICOMTESSE, MARIE.

MELCHY, triste.

Madame... je viens...

LA VICOMTESSE.

Vous venez...

* La Vicomtesse, Marie, Flavy.

MELCHY.

Chargé par monseigneur...

LA VICOMTESSE.

Savez-vous ce qu'il a décidé de notre sort?

MELCHY.

Monseigneur m'a ordonné de venir vous l'apprendre.

LA VICOMTESSE.

Oh! parlez, parlez.

MELCHY, désignant Marie.

Je n'osc...

LA VICOMTESSE.

Retire-toi, Marie.

MARIE, jouant le calme.

Moi! je ne crains pas... je reste, je puis tout entendre.

LA VICOMTESSE.

Bh bien?

MELCHY.

Monseigneur a fait dire à tous ses gentilshommes de se tenir prêts à partir pour marcher contre les Anglais. Le signal du départ sera donné par deux coups de beffroi. Ce sera aussi celui qui avertira deux hommes armés de monter ici.

LA VICOMTESSE.

Oh!

MELCHY.

Ainsi, madame, quand vous entendrez... recommandez votre ame à Dieu... Et puis, pardonnez-moi si...

Il sort par la gauche sur un signe de la Vicomtesse, qui l'empêche de continuer.

SCENE IX.

LA VICOMTESSE, MARIE.

LA VICOMTESSE, désolée, éperdue.

Oh! c'est horrible! Et ne pas mourir de tant de terreur, de tant de désespoir! ne pas mourir de la pensée qu'on va venir pour tuer votre fille, pour la tuer, là, sous vos yeux!

MARIE, se jetant dans ses bras.

Ma mère!

LA VICOMTESSE, après mille agitations, s'assied; Marie est à genoux devant elle.

Dis-moi, ma fille, mon enfant, maintenant que toute espérance est perdue, ma fille, n'empoisonnons pas ces derniers momens par d'inutiles craintes. Oh! ma fille, si tu avais du courage, du courage pour braver la mort; si j'étais sûre que l'aspect de ces deux hommes ne t'arrachât pas un de ces cris qui déchirent le cœur d'une mère... oh! vois-tu, je serais tranquille; car bientôt ces tourmens auront cessé, bientôt Flavy sera impuissant à nous faire souffrir. Nous serons sous la main de Dieu.

MARIE.

Oh! si vous étiez loin d'ici, ma mère, si j'étais seule, j'aurais du courage.

LA VICOMTESSE, *dissimulant.*

Oh ! ne tremble pas pour moi, Marie. Je serais calme, si je te voyais forte et résolue... je suis calme, tranquille, tu vois... Mourir ! mourir ! cela n'est qu'un moment ; mais vivre, vivre dans les alarmes, dans les angoisses, dans les terreurs, oh ! cela est éternel. (*Désignant la gauche.*) Bientôt, Marie, quand nous aurons prié Dieu, Dieu qui permet qu'on désespère de la miséricorde des hommes, mais non pas de la sienne ; Dieu qui punit les âmes qui montent à regret vers lui... quand nous aurons prié, ma fille, au signal convenu, un bruit lointain se fera entendre... ce bruit s'approchera peu à peu... une porte s'ouvrira, nous entendrons des pas sourds dans cette galerie ; puis, un moment après, deux hommes... (*Poussant un cri.*) Ah !

MARIE.

Ma mère !

LA VICOMTESSE.

J'avais cru les entendre !

Elles se lèvent.

MARIE, *désolée.*

Mon Dieu, d'Orbendas ! il ne vient pas ! *

LA VICOMTESSE, *désolée.*

Ah ! c'est trop attendre, c'est trop souffrir, c'est trop mourir... Ces deux hommes seront seuls. Flavy ne sera pas là pour leur inspirer sa haine, je me jetterai à leurs pieds. Ils ont une mère, je leur parlerai de leur mère... Viens, Marie, que je reçoive tes embrassements. (*Elle la dévore de caresses en pleurant.*) Viens, que je te contemple avec ivresse ; viens, ma pauvre fille, si jeune et si belle, et dont mon cœur aura si peu joui... Dis-moi, ma fille, tu m'aimes, tu ne me maudis pas, tu me pardonnes ta destinée ?

MARIE.

Pardonnez-moi la vôtre, ma mère.

Deux coups de heffroi à trois secondes l'un de l'autre.

LA VICOMTESSE, *debout comme une statue.*

Oh !

MARIE.

Perdues !

La Vicomtesse et Marie reculent lentement vers la chambre de droite, en regardant avec effroi la porte d'entrée à gauche, qui s'ouvre peu à peu.

SCENE X.

D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE, MARIE,
puis MELCHY et UN HOMME.

D'ORBENDAS, *qu'on ne voit pas encore, dit dans l'escalier du fond.*

Voilà mon laissez-passer... (*Il parait au fond. A part.*) Le comte d'Arménis et ses gens ne peu-

* Note pour les directeurs de province. On peut passer jusqu'à *Pardonnez-moi la vôtre, ma mère*, inclusivement.

vent être ici que dans une heure. J'arrive à temps.

Il dépose son manteau sur un siège près de la fenêtre de droite ; ce manteau enveloppe un objet qu'on ne voit pas. La Vicomtesse et Marie poussent un cri de joie étouffé en entendant et voyant d'Orbendas, qui leur fait signe d'entrer dans la chambre de droite, et de le laisser seul avec les deux assassins qui paraissent à la porte d'entrée à gauche.

MARIE, *à la Vicomtesse, avec foi.*

Oh ! je comptais sur lui !

LA VICOMTESSE, *bas à Marie, avec espérance.*

Viens, viens, ma fille.

Elles disparaissent. En même temps se montrent Melchy et l'Homme se partageant une bourse.

SCENE XI.

UN HOMME, MELCHY, D'ORBENDAS.

MELCHY.

Ah ! te voilà ? Monseigneur se plaint de ton retard.

D'ORBENDAS, *se possédant.*

Je vous attendais.

MELCHY.

Nous voici.

D'ORBENDAS.

C'est bien.

MELCHY.

Monseigneur ne nous a donné que dix minutes pour lui annoncer (*désignant la fenêtre de gauche*) que notre salaire est gagné. Tu perds cinquante ducats. Voici ton remplaçant.

Il désigne l'Homme.

D'ORBENDAS.

Soit. Je me contenterai de l'honneur de diriger l'opération.

MELCHY.

Hâtons-nous. La réflexion ne vaut rien dans ces sortes d'affaires.

D'ORBENDAS, *à part.*

Les attaquer ensemble, imprudence ! Ne donnons rien au hasard.

MELCHY.

A l'œuvre donc !

D'ORBENDAS, *avec un trouble qu'il maîtrise à peine.*

Est-ce que la jeune fille est condamnée aussi ?

MELCHY.

Condamnée.

D'ORBENDAS, *se maîtrisant.*

Quel est le plus brave de vous deux ?

MELCHY, L'HOMME, *ensemble.*

Moi.

D'ORBENDAS.

Vous êtes sur la même ligne.

MELCHY.

Dépêchons.

D'ORBENDAS.

Qui veut se charger de Marie ?

L'HOMME, s'avançant.

Moi ?

MELCHY, à part.

J'aime mieux que ce soit lui.

D'ORBENDAS*, poussant un bouton à gauche, une porte secrète s'ouvre, à part.

Aux oubliettes. (Haut, à l'Homme) : Eh bien ! la jeune fille est ici (designant le cabinet de gauche) ; la mère est là (à droite ; à l'Homme) : entre, et tu auras le salaire que tu mérites. (L'Homme entre à gauche ; à part.) Devant Dieu soit son âme, s'il en a une.

La porte se ferme d'elle-même.

MELCHY, après hésitation, le poignard à la main.
Alfoné.

Il marche vers la droite.

D'ORBENDAS, l'arrêtant.

Melchý ?

MELCHY.

Eh ?

D'ORBENDAS.

Où vas-tu ?

MELCHY, montrant son poignard.

Dire à la vicomtesse de faire sa prière, et puis...

D'ORBENDAS, à voix basse très-accentuée.

Et moi, je te dis de faire la tienne, et puis...

Il lui arrache son poignard, et l'en menace.

MELCHY, effrayé.

Qu'est-ce que cela signifie ?

D'ORBENDAS, de même.

Què je prétends sauver la vicomtesse et Marie ! Cela veut dire que toucher à une de ces deux femmes, c'est vouloir mourir.

MELCHY.

Grand Dieu !

D'ORBENDAS.

Ne tremble pas ainsi, et réponds-moi.

MELCHY.

Parle.

D'ORBENDAS.

As-tu une conscience, Melchý ?

MELCHY, embarrassé.

Mais je...

D'ORBENDAS, vivement.

C'est bien, tu doutes ; tu es sincère... Ce n'est donc point par la conscience qu'il faut te prendre, mais par la peur.

MELCHY, d'une voix étouffée par la crainte.

Au secours !

D'ORBENDAS, le poignard levé.

Un second cri, et tu es mort !

MELCHY.

Je me tais.

D'ORBENDAS.

Combien de temps t'avait donné monseigneur pour ta noble expédition ?

* D'Orbendas, l'Homme, Melchý.

MELCHY.

Dix minutes.

D'ORBENDAS.

Elles sont écoulées.

MELCHY.

Alors, je m'en vais...

D'ORBENDAS, désignant la gauche.

Oui, tu vas, de cette fenêtre, crier à monseigneur qu'il est vengé, afin qu'il ne monte pas.

MELCHY.

Mais si monseigneur vient à savoir...

D'ORBENDAS.

Il ne te fera pas un pire parti que celui que je vais te faire, si tu résistes.

FLAVY, du dehors à gauche, dans la cour.

Melchý ? Melchý ?

D'ORBENDAS*, poussant Melchý à la fenêtre, sans se montrer.

Réponds ce que j'ai dit.

Il tient son poignard levé sur lui.

MELCHY, criant à la fenêtre, de haut en bas.

Monseigneur, vos ordres sont exécutés.

D'ORBENDAS, toujours le poignard à la main et sans se montrer à la fenêtre.

C'est bien ; pousse les volets.

MELCHY, fermant les volets.

Voilà.

D'ORBENDAS, le prenant par la main.

Et maintenant, viens.

MELCHY.

Que veux-tu faire de moi ?

D'ORBENDAS.

Un reclus.

Il ouvre la petite porte de gauche en poussant le bouton.

MELCHY, reculant.

Mais c'est l'enfer !

D'ORBENDAS.

Eh bien ! un réprouvé, tu seras chez toi.

MELCHY.

Tu veux donc me tuer ?

D'ORBENDAS.

Non ; mais te mettre hors d'état de nuire à mes projets. Trois pas en avant, et c'est fait de toi... Tourne à gauche, et tu n'as rien à craindre.

MELCHY.

Mais...

D'ORBENDAS.

Pas de discussion... Mort ou enfermé !

MELCHY.

Mais quand sortirai-je ?

D'ORBENDAS, le poussant.

Quand Dieu voudra.

MELCHY.

Et s'il ne veut jamais ?

D'ORBENDAS.

Il est le maître.

Au moment où il va pousser Melchý, la Vicomtesse l'appelle.

* Melchý, d'Orbendas.

SCENE XII.

LES MÊMES, LA VICOMTESSE, puis FLAVY.*

LA VICOMTESSE.

Au secours, d'Orbendas! l'émotion va tuer ma fille!

Elle désigne la chambre.

D'ORBENDAS, quittant Melchy.

Marie!

MELCHY, à la fenêtre.

D'Orbendas est un traître!

Il cherche à gagner la porte au-dessus.

D'ORBENDAS, le frappant de son poignard et le jetant à terre. Melchy est mort.

Misérable!

LA VICOMTESSE.

Oh!

D'ORBENDAS, troublé.

Malédiction!... Monseigneur averti... Marie défaillante!... Plus assez de temps pour vous sauver toutes deux!

LA VICOMTESSE, allant à la porte de gauche. Sauvez, sauvez ma fille!

D'ORBENDAS.

Oh! j'ai pensé à tout! (Il ouvre son manteau et découvre une échelle de corde. Il la jette en dehors de la fenêtre de droite, au-dessus de la balustrade où elle est retenue par des crochets.) Veillez à cette porte (de gauche)! Madame, le salut de Marie dépend de quelques instants!

LA VICOMTESSE, exaltée, tirant son poignard.

Oui, oui, allez; j'aurai le courage d'une mère!

D'ORBENDAS, entrant dans la chambre de droite.

Marie! ma pauvre Marie!

Il disparaît.

LA VICOMTESSE, prêtant l'oreille.

O ciel! j'entends!... (Criant.) D'Orbendas, hâtez-vous!

D'ORBENDAS, portant Marie dans ses bras.

Marie revient à elle!... Soyez sans crainte; j'ai force et courage, et le ciel est pour nous!

Il epjambic la balustrade et descend graduellement.

LA VICOMTESSE, criant à d'Orbendas.

Monseigneur est là!

FLAVY, dans la coulisse.

Melchy!

LA VICOMTESSE.

Trop tard! trop tard!... arrêtez! arrêtez!

FLAVY**, paraissant à la porte de gauche, Vivante!... trahison!... Où est-il donc, ce lâche d'Orbendas?

LA VICOMTESSE, reculant vers la fenêtre de droite. Grâce! grâce!

* Melchy, D'Orbendas, la Vicomtesse.

** Melchy, Flavy, la Vicomtesse.

FLAVY, désignant la fenêtre de droite.

Là!... c'est là!

LA VICOMTESSE, à la fenêtre.

Suspendus encore sur l'abîme!... Pitié!

FLAVY.

Qu'ils périssent tous deux!

LA VICOMTESSE, le repoussant.

Pitié, pitié pour ma fille!

FLAVY, luttant.

Livrez-moi donc passage!

LA VICOMTESSE.

Ma fille va périr! (Elle tire son poignard.) Le désespoir m'égaré, et ce poignard... (Jetant un coup d'œil à la fenêtre.) Sauvée!

FLAVY.

Enfer!

LA VICOMTESSE.

Maintenant, tiens, pubis-moi de t'avoir épargné un crime... Prends cette arme fatale (Flavy prend le poignard) que j'arrachai au chevalier d'Eurondel.

FLAVY, sur le point de frapper la Vicomtesse.

Quoi! ce poignard!...

LA VICOMTESSE.

Il porte la devise et le nom de l'infâme!

Il regarde le poignard.

FLAVY, plus troublé.

Oui, oui!... O ciel! et quand lui avez-vous arraché ce poignard?

LA VICOMTESSE.

Il y a dix-huit ans.

FLAVY, vivement.

Où donc, où donc?

LA VICOMTESSE.

Dans le monastère de Puzzarol.

FLAVY.

Une nuit, au milieu des ténèbres?

LA VICOMTESSE.

Oui, oui, et une voix trompeuse m'avait dit en rêve qu'un jour j'en frapperais le lâche qui m'a déshonorée.

FLAVY, lui présentant le poignard.

Vous pouvez l'en frapper, madame.

LA VICOMTESSE.

Quoi!

FLAVY.

Oui, la veille de cette horrible nuit, j'avais, dans une rencontre, pris au chevalier son épée et ce poignard.

LA VICOMTESSE, égarée d'espérance et de joie.

Flavy!... est-il possible!... Flavy! mais alors ma fille!...

FLAVY.

Ah! courons! Marie! Respectez les jours de Marie.

LA VICOMTESSE.

Elle fuit avec d'Orbendas! elle est sauvée!

FLAVY.

Elle est perdue. Toutes les issues gardées, ordre de tuer tout ce qui se présentera.

LA VICOMTESSE, *courant à la fenêtre de droite.*

Désolation!... Marie! d'Orbendas!

FLAVY, *ça et là.*

Marie... arrêtez.

LA VICOMTESSE.

Marie!

SCENE XIII.

FLAVY, D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE,
MARIE, puis DES SOLDATS à toutes les portes.

D'Orbendas et Marie viennent du fond.

D'ORBENDAS.

Rassurez-vous, madame, les gens du comte d'Arménis et un détachement de l'armée française viennent d'entrer dans ce manoir, et se rendent ici.

MARIE.

Je n'ai pas voulu partir sans vous, ma mère.

Ici les Soldats paraissent et restent au fond; quelques-uns portent des torches allumées.

LA VICOMTESSE, *prenant Marie'.*

Viens, Marie, viens te jeter aux genoux de ton...

Marie résiste, la Vicomtesse va à Flavy.

FLAVY, *l'arrêtant, bas.*

Taisez-vous! qu'elle ignore à jamais!... je ne mérite pas de l'appeler ma fille! (*Allant à Marie, avec une profonde émotion.*) Marie, noble et bonne Marie, pardonnez-moi: vous allez partir avec la vicomtesse pour le château du comte d'Arménis.

MARIE, *touchée.*

Oh! monseigneur!

FLAVY.

Quant à moi, d'Orbendas, l'ennemi m'attend, je vais marcher à lui... (*On entend le canon.*) L'Anglais approche!... que la gloire purifie ces journées de désolation et de violence...

D'ORBENDAS, *heureux.*

Oui, monseigneur, et bientôt de retour...

FLAVY, *bas à d'Orbendas.*

Ce n'est pas la gloire que je vais chercher, c'est la mort!

Il jette un regard de regret à la Vicomtesse et à Marie, qui sont heureuses, et il fait un mouvement pour sortir.

— La toile tombe.

* D'Orbendas, Flavy, Marie, la Vicomtesse.

FIN.

12 Février 1839.

Je remercie de leur puissant concours au succès du drame *Le Manoir de Moulouvier*:

M^{lle} GEORGES, cette imposante et numismatique beauté de la tragédie antique, cette personnification si vivante et si animée du drame contemporain, Clytemnestre-Borgia, qui brillerait encore au Théâtre-Français, si le Théâtre-Français savait remettre à son front la radieuse étoile qu'il en a laissé tomber.

M^{lle} THÉODORINE, cette jeune et belle comédienne, si vraie, si gracieuse à la fois et si spirituelle; si touchante et si énergique; ce talent si complet déjà et cependant si prometteur encore.

M^{lle} GEORGES CADETTE, l'abbesse de Sainte-Thérèse, si habile, si digne, si noble, si distinguée, qui a su faire un rôle d'une scène.

M. MÉLINGUE, le mauvais ange des Marana, le bon ange des Flavy, toujours si brillant, si vigoureux, si dramatique, mais à qui l'occasion avait manqué jusqu'à ce jour, par la nature de son emploi, de révéler avec éclat un talent de haute comédie que les esprits pénétrants avaient soupçonné en lui, et dont il vient d'être atteint et convaincu, au premier chef, et à l'unanimité, sans circonstances atténuantes, devant un jury de deux mille personnes. M. Mélingue ressemble au type *bifrons* de la Fable, qui rit d'un côté et qui pleurerait de l'autre. C'est le double masque du théâtre grec.

M. GRAILLY, comédien plein de chaleur et de spontanéité, chargé du rôle le plus difficile de la pièce, celui qui demandait tout ensemble de l'emportement et de la mesure, et qui a tourné la difficulté en vrai coureur des jeux olympiques, avec une intelligence exquise et un rare bonheur.

M. TOURNAN, si fin, si délic, si comique.

Et aussi, chargés des petits rôles, dont ils se sont acquittés à la satisfaction de tous, M. ALBERT, M^{mes} DUPONT et CORDIER, MM. ÉMILE DUPUIS, HÉART, HIPPOLYTE, etc.